

# LE SCOUTISME

**Bases psychologiques - Méthodes et Rites**

---

## THÈSE COMPLÉMENTAIRE

POUR LE DOCTORAT ES-LETTRES

présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

**Henri BOUCHET**

*Agrégé de l'Université*

---

PARIS

**Librairie Félix ALCAN**

108, Boulevard Saint-Germain, 108

---

1933







# LE SCOUTISME



Digitized by the Internet Archive  
in 2026

[https://archive.org/details/IA41549908\\_0021](https://archive.org/details/IA41549908_0021)

# LE SCOUTISME

**Bases psychologiques - Méthodes et Rites**

---

## THÈSE COMPLÉMENTAIRE

POUR LE DOCTORAT ES-LETTRES

présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

**Henri BOUCHET**

*Agrégé de l'Université*

---

PARIS

**Librairie Félix ALCAN**

108, Boulevard Saint-Germain, 108

---

1933



## AVANT-PROPOS

---

*Le présent essai n'est ni une théorie du Scoutisme, ni un recueil d'observations sur la vie des Eclaireurs (1). Dans le Scoutisme, en effet, la théorie ne se sépare pas de la pratique, d'où elle est directement issue, et à laquelle elle s'alimente constamment. Par ailleurs, cette dernière est tellement riche et offre des aspects si variés, si constamment nouveaux, que les recueillir et les classer représenterait une besogne infinie. Le Scoutisme abstrait aurait peu d'intérêt — et le Scoutisme concret en a trop (pour qu'on puisse faire d'une telle documentation le but d'une étude comme celle-ci). Nous avons cru éviter le double danger de construire un modèle artificiel et privé de vie, ou de nous engager dans d'interminables détails, en limitant notre enquête aux rapports effectifs qui existent entre les méthodes scoutistes et l'Individualité de l'adolescent qui les pratique. Ces rapports n'ont pas été décrits déductivement, d'après les œuvres se rapportant au Mouvement des Eclaireurs : nous les avons personnellement observés pour la plupart dans plusieurs groupes scouts, soit déjà anciens,*

---

(1) En Angleterre, il n'existe qu'un seul terme pour désigner les adeptes du Mouvement : celui de *boy-scout*. En France, nous en avons deux : *Eclaireur* (traduction littérale de *Scout*), et *Scout* (considéré comme dérivé de l'ancien français *escoute* : compagnon d'armes éclairant la marche du chevalier). Deux Fédérations : Les Eclaireurs de France et les Unionistes emploient plus volontiers le premier terme; les Scouts de France, le second.

*soit en formation. Quant aux autres, nous les avons connus par des témoins directs de la vie des Eclaireurs. Cependant, malgré notre désir de conserver à cette étude un caractère documentaire général, nous avons été amené parfois à donner quelques détails sur sa pratique elle-même, qui permet de mieux comprendre le sens, la valeur et l'emploi des méthodes. Nous avons, en outre, signalé les principaux points sur lesquels le système scout s'oppose au système scolaire tel qu'il est pratiqué chez nous, et par lesquels, au contraire, il s'apparente à l'Education Nouvelle, dont il constitue une des plus remarquables manifestations.*

N.-B. — Pour les ouvrages cités relatifs au Scoutisme, voir la Bibliographie qui termine cet ouvrage.

## TABLE DES PARAGRAPHES

PAGES

|    |                                                                   |    |
|----|-------------------------------------------------------------------|----|
| 1. | INTRODUCTION : Le Scoutisme, méthode de formation intégrale ..... | 11 |
|----|-------------------------------------------------------------------|----|

### Chap. I. LA FORMATION PERSONNELLE

|     |                                                                                                                              |    |
|-----|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| 2.  | L'attrait du Scoutisme.....                                                                                                  | 15 |
| 3.  | L'équipement .....                                                                                                           | 19 |
| 4.  | Les conditions d'admission .....                                                                                             | 22 |
| 5.  | Formation du Novice : 1° La bonne action; 2° Les devises .....                                                               | 23 |
| 6.  | La Loi scout .....                                                                                                           | 26 |
| 7.  | La Promesse et son double fondement : 1° Honneur social et honneur individuel; 2° Le fondement de l'honneur individuel ..... | 31 |
| 8.  | L'utilisation de l'instinct religieux .....                                                                                  | 37 |
| 9.  | Les Jeux .....                                                                                                               | 44 |
| 10. | La rationalisation de l'instinct combatif .....                                                                              | 48 |
| 11. | La technique et les cartes d'épreuves .....                                                                                  | 52 |
| 12. | L'étude de la Nature .....                                                                                                   | 55 |
| 13. | Les « badges » de spécialité .....                                                                                           | 57 |
| 14. | Le développement physique .....                                                                                              | 59 |
| 15. | Discipline et sanctions : 1° Les Sanctions; 2° La Discipline .....                                                           | 60 |

### Chap. II. L'AIDE DU MILIEU

#### A) *La Patrouille au service du Scout*

|     |                                                                                                                                                                 |    |
|-----|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| 16. | La Patrouille, groupe autonome .....                                                                                                                            | 67 |
| 17. | L'autorité du Chef de Patrouille .....                                                                                                                          | 68 |
| 18. | La vie intérieure de la Patrouille .....                                                                                                                        | 71 |
|     | (1) Le « coin » de Patrouille.                                                                                                                                  |    |
|     | (2) La réunion de Patrouille.                                                                                                                                   |    |
|     | (3) Le système des charges.                                                                                                                                     |    |
|     | (4) Les Carnets du C. P.                                                                                                                                        |    |
|     | (5) Les Totems individuels et collectifs : <i>a le symbolisme dans la vie sociale; b totémisme australien; c le totem de patrouille; d le totem individuel.</i> |    |
|     | (6) Les autres Symboles.                                                                                                                                        |    |
| 19. | La vie extérieure de la Patrouille .....                                                                                                                        | 87 |
|     | (1) Les Sorties.                                                                                                                                                |    |
|     | (2) Camp et Feu de camp.                                                                                                                                        |    |
|     | (5) Cris collectifs, chants, bans, et danses rythmées.                                                                                                          |    |
| 20. | L'esprit de Patrouille .....                                                                                                                                    | 95 |
| 21. | Le Chef de Patrouille et ses Scouts .....                                                                                                                       | 97 |

#### B) *La Troupe au service de la Patrouille*

|     |                                 |     |
|-----|---------------------------------|-----|
| 22. | Le rôle du Chef de Troupe ..... | 98  |
| 23. | La formation du Chef .....      | 101 |

|                                                       | PAGES |
|-------------------------------------------------------|-------|
| 24. Les réunions de Chefs .....                       | 104   |
| 25. Les journaux de Troupe .....                      | 105   |
| 26. Sorties et Camps de Troupe, de district, etc..... | 107   |
| 27. Le secret du Scoutisme .....                      | 110   |

### Chap. III. LA FORMATION SOCIALE PAR LA CULTURE DE L'INDIVIDUALITÉ

|                                                                                                              |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| 28. Formation familiale : 1. L'opposition des familles;<br>2. Les vraies raisons; 3. La B. A. familiale..... | 111 |
| 29. Le Scoutisme et l'Ecole .....                                                                            | 116 |
| 30. Conscience professionnelle .....                                                                         | 122 |
| 31. Provincialisme .....                                                                                     | 123 |
| 32. Patriotisme .....                                                                                        | 124 |
| 33. Formation internationale .....                                                                           | 125 |
| 34. Fraternité entre classes .....                                                                           | 128 |
| 35. Fraternité interconfessionnelle .....                                                                    | 130 |
| 36. Esprit de dévouement .....                                                                               | 132 |

### Chap. IV. LE PROBLÈME DES ROUTIERS

|                                                          |     |
|----------------------------------------------------------|-----|
| 37. La désadaptation des grands Scouts .....             | 137 |
| 38. La solution actuelle .....                           | 138 |
| 39. Son insuffisance .....                               | 139 |
| 40. Le Routier « en soi » et les adolescents réels ..... | 141 |
| 41. Le « coin » du Clan : le <i>Club</i> .....           | 143 |
| 42. Psychologie d'abord .....                            | 147 |
| 43. Les méfaits de la Pédagogie abstraite .....          | 149 |
| 44. Retour à Baden-Powell .....                          | 153 |

### Chap. V. LE SCOUTISME PARADOXAL

|                                            |     |
|--------------------------------------------|-----|
| 45. Le Scoutisme chez les Anormaux.....    | 157 |
| 46. Les Scouts Allongés .....              | 158 |
| 47. Les Scouts Aveugles .....              | 160 |
| 48. Les Scouts Lépreux .....               | 161 |
| 49. Le Scoutisme chez les Délinquants..... | 164 |

### Chap. VI. LES LIMITES DU SCOUTISME

|                                          |     |
|------------------------------------------|-----|
| 50. Le succès partiel du Scoutisme ..... | 167 |
| 51. Limites sociales .....               | 168 |
| 52. Limites morales .....                | 170 |
| 53. Limites individuelles .....          | 170 |
| 54. Limites pédagogiques .....           | 171 |

### Chap. VII. MORALE ET INDIVIDUALITÉ

|                                           |     |
|-------------------------------------------|-----|
| 55. Milieu scolaire et milieu scout ..... | 177 |
| 56. Le Scoutisme, milieu sur mesure.....  | 183 |
| 57. CONCLUSION .....                      | 187 |

« Si vous ne développez que le corps, vous ferez un magnifique animal : c'est de l'élevage, non de l'éducation. Si vous ne vous occupez que de meubler le cerveau, vous risquez de produire un esprit faux ou dangereux ; et si vous prétendez ne vous adresser qu'à l'âme, les trois quarts du temps les garçons ne viendront pas à vous. Une éducation vraiment scientifique doit donc s'adresser à la fois à l'âme, à l'esprit et au corps. »

(H. G. ELWES, cité par P. J. Sevin : *Le Scoutisme*. Spes 1930, p. 5).

## INTRODUCTION

---

1. LE SCOUTISME, METHODE DE FORMATION INTEGRALE. — Ce qui donne au Scoutisme toute son emprise sur les jeunes, c'est qu'il les prend eux-mêmes à la fois comme but et comme moyen de leur éducation. Il se propose en effet de rendre chaque garçon individuellement heureux et socialement utile, et ceci en favorisant l'expansion de ses ressources physiques, intellectuelles et morales. L'enfant harmonieusement développé, tel est le but ; — et le moyen, c'est encore l'enfant, acteur principal de ce développement. On pourrait élever bien des objections théoriques contre ce « cercle » pédagogique : sa réussite est indéniable, et tient à deux raisons principales. La première est que le Scoutisme fait confiance à tout enfant, quel qu'il soit, pour devenir l'auteur de son propre perfectionnement ; la seconde, c'est qu'il ne néglige, à cet effet, la culture d'aucune de ses ressources latentes. Il s'adresse, non pas à tel aspect abstrait de la personnalité enfantine, mais à l'être tout entier, activité, affectivité, intelligence. Personne ne

peut plus ignorer, aujourd'hui que les enquêtes et les travaux se sont multipliés sur la question, qu'on ne fractionne pas impunément l'éducation. Les excès de l'enseignement pur, du sport pur, ou de la moralisation pure — et leurs échecs retentissants, — ne font plus guère de doute pour personne. On admet aujourd'hui que nos écoles ont failli, dans une large mesure, à leur tâche de préparer des hommes. Les récents travaux de la Commission du surmenage, tout en laissant dans l'ombre bien des aspects du mal (1) ont pourtant attiré l'attention générale sur les méfaits d'une Instruction séparée de l'Education : le récent changement de titre du Ministère spécialisé est significatif à cet égard. En ce qui concerne le sport, depuis longtemps l'opinion publique avait pris mesure de la malfaisance des excès physiques qu'il encourage par les absurdes compétitions auxquelles il donne lieu (2). Quant à la formation morale,

(1) Voir notre ouvrage sur *l'Individualisation de l'Enseignement*. (Alcan, éditeur, 1933). 1<sup>re</sup> partie. Chapitre I : Le mal.

(2) Faisons pourtant une exception pour le système du baron de COUBERTIN, animateur des Jeux Olympiques, qui prévoit le développement intégral des jeunes gens. Son principe est excellent : « L'adolescent est le principal facteur de l'équation à résoudre, et ses intérêts à lui doivent primer tous les autres ». V. *L'Education des Adolescents au xx<sup>e</sup> siècle*. — II : Educ. intell. p. 5. (Alcan 1911). Sa *Déclaration des droits de l'adolescent* utilise déjà une formule moins heureuse : L'enseignement secondaire doit en effet constituer, d'après Coubertin « une ère d'idées générales embrassant l'ensemble du monde matériel et de l'évolution humaine; afin que, par là, tout homme cultivé ait, au seuil de sa vie active, un aperçu du patrimoine dont il est à la fois bénéficiaire et responsable. » (ibid. p. 14 et 94). Ce programme, qui ne tient pas compte des spécialisations qui se manifestent dès l'enfance, aboutit naturellement à des études encyclopédiques écrasantes pour les jeunes esprits (ibid. p. 41 et suiv.). Coubertin rêve de deux conditions dont la première est en contradiction avec les faits : d'abord d'assurer « le même point de départ à tous » (p. 14) — et ensuite d'une œuvre éducative qui, « datée de Paris, ne se limite ni à la France, ni même aux peuples latins (mais soit) applicable en Bolivie, aussi bien qu'au Japon ». Si une telle œuvre est possible, c'est dans des voies toutes différentes... En résumé, malgré certaines idées hardies : l'enfant centre de l'enseignement, l'apprentissage simultané des langues, la suppression des manuels, etc. (p. 5 et 27), sa « révolution » reste apriorique et abstraite. Par ailleurs, Cou-

la désertion en masse des « patronages » et des formations similaires, où pourtant le moralisme est pratiqué de façon bien timide, à partir de 11 ou 12 ans, est un fait général contre lequel les autorités spirituelles de toutes confessions ont essayé, sans grand succès, de lutter. Toute tentative destinée à retenir la jeunesse dans certaines formations d'où elle est libre de partir, doit premièrement l'intéresser, et pour cela s'adresser à la fois à l'âme, à l'esprit et au corps, mais dans des conditions variables, selon les capacités physiques, intellectuelles et morales de chacun (1). C'est là un *leit-motif*, presque un lieu commun de l'Éducation nouvelle, dont les promoteurs ont imposé comme « programme minimum », donnant droit au titre d'École Active, l'habitation à la campagne, le manualisme, les libres travaux intellectuels, le *self-government* et l'auto-éducation morale (2). On retrouverait le même souci d'intégration dans les meilleures méthodes nouvelles (Travail par groupe, Imprimerie à l'École, Systèmes decrolyen et montessorien,

---

bertin semble ignorer l'essentiel des méthodes actives, en dehors de l'éducation physique. Sur cette dernière, voir *L'éducation des adolescents* : I. Educ. physique; Les batailles de l'Éducation physique : une campagne de 21 ans 1887-1908 (Libr. de l'Éduc. phys. Paris 1909) et *Avant-Propos* au Congrès d'éducation Physique. — Hôtel de Ville de Tourcoing (5, 6 oct. 1906).

(1) Signalons dans ce sens l'ingénieuse conception actuelle des œuvres catholiques destinées à l'adolescence, et qui, s'inspirant d'un système déjà ancien en Belgique, se sont différenciées en Jeunes Étudiants (J. E. C.), Jeunes Ouvriers (J. O. C.), Jeunes Agriculteurs (J. A. C.), Jeunes Marins (J. M. C.) et même Jeunes chrétiens, tout court (J. C.) considérés comme « *un mouvement spécialisé des non spécialisables* ». — L'ancienne formule de Jeunesse catholique (A. C. J. F.), qui prétendait englober tous les jeunes, sans distinction, avait abouti à des « cercles d'études » peu fréquentés et en général assez mornes.

(2) « L'École nouvelle est un internat familial situé à la campagne où l'expérience personnelle de l'enfant est à la base de l'éducation intellectuelle, avec recours aux travaux manuels, — et de l'éducation morale, par la pratique de l'autonomie des écoliers » (Préface de Ad. Ferrière au livre de FARIA DE VASCONCELLOS sur : *Une École Nouvelle en Belgique* ; Delachaux et Niestlé éd.) On trouvera dans la même Préface les trente points du « programme maximum ».

etc...). C'est en fonction de l'Individualité globale que doit s'organiser l'Education.

Des remarques analogues pourraient être faites sur les Coopératives, le Travail par groupes, le système Dalton, ou celui de Winnetka, etc. (1). Mais la réussite la plus complète sous ce rapport, favorisée en un sens par les conditions extra-scolaires où elle s'exerce, est évidemment le Scoutisme : malgré toutes les difficultés où il se heurte, (ses techniques ne sont pratiquées que durant quelques heures par semaine, et entrent en concurrence avec les exigences de l'école et des familles), il représente pourtant le système le plus complet d'éducation intégrale. Car il réussit à intéresser l'enfant lui-même à sa formation, ce qui est le seul moyen de la réussir ; et, pour parer à son instabilité, il organise à sa mesure un milieu permanent qui stimule, encourage et soutient son effort personnel. Examinons ces différents points.

(1) Sur ces différentes méthodes d'enseignement, et sur l'Education Nouvelle en général, nous nous permettons de renvoyer le lecteur à notre ouvrage sur *l'Individualisation de l'Enseignement* (Alcan 1933), et notamment aux Parties III, IV et V.

## LA FORMATION PERSONNELLE

« Si vous voulez prendre du poisson à la ligne, choisissez comme appât la nourriture qui est du goût des poissons. » (B. P. *Eclaireurs*, p. 303).

2. L'ATTRAIT DU SCOUTISME. — Il serait intéressant de mener une enquête approfondie sur les mobiles qui poussent les jeunes garçons à devenir scouts. Les Chefs de Troupe seraient bien placés pour en fournir les éléments. Disons : *assez bien* seulement, car on sait la tendance de l'enfant à farder ses souvenirs, et notamment à taire ses mobiles réels au profit de motifs inventés. Il y a, pour démêler le principe exact d'une vocation scout, toute une critique interne qui s'impose du témoignage puéril. Ces réserves faites, voici, nous semble-t-il, les raisons qui prévalent dans la plupart des cas.

En première ligne, vient le pittoresque : il est incontestable que c'est par son aspect que le Scoutisme s'impose à l'attention des jeunes et éveille leur désir de le pratiquer : uniformes aux insignes mystérieux, chapeaux de forme exotique, foulards aux couleurs vives, fanions autour desquels on se groupe, sacs évocateurs de grandes randonnées, chants qui ne ressemblent ni à des refrains à la mode ni à des cantiques — plus entraînants que les premiers, aussi graves parfois que les seconds, — cérémonies bizarres ou burlesques, cris rythmés, signes secrets pour se reconnaître, se saluer, s'appeler, terminologie fermée au profane : tout cet ensemble agit confusément, — et d'autant plus puis-

samment, — sur les enfants à l'étroit dans le milieu scolaire ou familial, dont la personnalité n'est pas encore éteinte, et qu'un précoce esprit critique n'entraîne pas à un dédain ou un dénigrement systématiques. L'enfant pressent qu'il y a là quelque chose de nouveau, qui déborde les cadres plus ou moins conventionnels dans lesquels il a vécu jusqu'alors, et qui lui promet un monde taillé à sa mesure, organisé pour répondre à ses instincts et à ses besoins les plus puissants.

Nous aurons l'occasion d'en retrouver plusieurs ; disons cependant tout de suite quelques mots des deux attrait qui nous paraissent les plus décisifs : l'amour de l'uniforme et le désir d'une Société adaptée.

Il est d'observation courante que l'uniforme agit puissamment sur l'imagination et sur la sensibilité des enfants. Admiration pour ceux qui le portent et désir de l'endosser soi-même, tel est le double sentiment auquel n'échappent guère de jeunes garçons. Il culmine d'ailleurs vers 5 ou 6 ans, et c'est à partir de cet âge que les fabricants de « panoplies » ont prévu des attirails professionnels variés. Vers 10 ou 12 ans le goût, sans disparaître, évolue vers d'autres objets : malgré toutes les misères de leur vie scolaire, les collégiens, par exemple, sont heureux d'arborer la casquette du « potache » ; et les élèves des grandes écoles les calots traditionnels. Mais il n'y a pas là seulement plaisir d'appartenir à une collectivité définie : il y a, plus fondamental encore, l'instinct du déguisement, qui pousse à varier les aspects de son moi, soit à ses propres yeux, soit aux yeux de l'entourage : c'est évident pour le tout jeune enfant, qui invente de lui-même des costumes variés, faits de pièces et de morceaux, d'oripeaux enveloppants, de simples détails de coiffure ou de parure, rappelant ou non, la mise des adultes, et qui suffisent à l'amuser pendant des heures entières. Si le Scoutisme s'impose à l'attention du futur scout de 12 ans, ou du futur louveteau de 7, c'est qu'il offre une possibilité immédiate, non pas de *s'uniformiser*, mais de se *costumer*, — avec cette circonstance favorable qu'ici, le déguisement est admis hors du logis, et qu'on

peut l'arborer en toute sécurité dans les endroits publics. Bref, l'uniforme est aimé, parce qu'il *distingue*. Ajoutons enfin que le plaisir d'en faire montre est combattu peut-être chez certains par la crainte obscure d'être un peu ridicule et de prêter à la moquerie. Mais l'inquiétude se calme à la pensée de n'être pas seul à oser ce travestissement, et de le promener le plus souvent en compagnie. Ainsi, le plaisir de se singulariser se complète par l'espoir de passer inaperçu : le premier, qui domine, trouve une garantie de jouissance paisible dans le second.

Le second caractère auquel le Scoutisme doit le meilleur de son succès, c'est qu'il offre aux jeunes un milieu sur mesure. Avant même de l'expérimenter eux-mêmes, ils le pressentent, au spectacle de la serviabilité et de la bonne humeur rayonnantes qui distinguent les Eclaireurs des autres garçons : de tels indices annoncent une intéressante camaraderie, des joies communes, de grands jeux où l'on se donnera pleinement avec de bons compagnons. « On doit bien s'amuser là-dedans », telle est, avec quelque variante, la formule ordinaire qui prélude aux premiers désirs du futur Eclaireur. Au demeurant, l'instinct de l'enfant ne s'y trompe pas, car le Scoutisme est un *grand jeu*. Mais ce qui rend son attrait irrésistible, c'est, il faut l'indiquer dès à présent, une double carence : celle de la Famille, celle de l'Ecole.

Trop souvent, en effet, l'enfant, dans sa famille, n'est pas compris : d'où, il est mal aimé. Ses parents l'aiment pour eux-mêmes, et non pour lui. Sans doute les cas extrêmes, comme celui que le cinéma vient de populariser dans le héros de Jules Renard, sont probablement assez rares ; mais une telle accumulation de cruautés n'est pas nécessaire pour rendre un enfant malheureux : il suffit d'une compression sourde — nous allions écrire : sournoise — de ses élans, de ses désirs, de ses sentiments. Nous avons connu des parents, déjà vieux, navrés des maladresses et des incompréhensions passées que leur révélait le tragique « Poil de Carotte ». Car le petit être qui, de toutes parts, s'ouvre à la vie, surtout au milieu des siens,

a vite fait de se replier, sous les dures leçons qu'il reçoit de la part de ceux qui pourraient et devraient être ses meilleurs amis. Il y a place, dans sa maison, pour tout le monde, même pour les animaux, mais pas pour lui : bien rares sont les Français qui ont adopté l'usage anglo-saxon de la *nursery*. Et comme les grandes personnes, avec raison, veulent, elles aussi, leurs endroits et leurs moments de tranquillité, l'enfant est, chez les pauvres, renvoyé à la rue ; chez les riches, on le confie à un gouverneur. Dans la classe moyenne, on a le recours de l'Ecole, où on le place de préférence comme demi-pensionnaire, voire pensionnaire complet.

Mais il n'y aurait que demi-mal, si l'Ecole était un milieu favorable au développement physique, intellectuel et moral de l'enfant. Faut-il redire ici (1) qu'il n'en est rien, sur aucun de ces points ? La formation physique est ridiculement réduite à quelques instants d'exercices aux agrès, parfois dans une salle mal aérée, ou à des mouvements d'ensemble qui dégoûtent de la gymnastique (2). Les études qu'on impose faussent la notion de travail intellectuel, et souvent le font prendre en horreur pour la vie. Quant à la formation morale, on prétend la faire tenir dans des « recueils » que l'écolier ne lit pas, sinon pour se moquer des aphorismes léthargiques qu'on lui propose comme

---

(1) Nous avons traité cette question dans notre ouvrage sur l'Individualisation, 1<sup>re</sup> Partie.

(2) Rien n'est prévu, dans les cours de récréation, pour la libre formation physique, la plus efficace. Ou plutôt, tout est prévu pour l'empêcher : les surveillants ont la consigne d'interdire tout exercice « dangereux », et l'interprétation de cette règle est des plus étroites : défense en hiver, notamment, de lancer des boules de neige. Raison : « les élèves pourraient se crever les yeux », nous a-t-on dit. La liste que donne RACINE (*Les jeux à l'école*. Ed. mod. 1907) des jeux interdits pendant les récréations en France, est écrit Claparède, « invraisemblable » (Psych. de l'enf. p. 471 note 2, in fine). La méthode des Jésuites, adoptée en général dans les établissements libres, est nettement plus libérale. Il serait intéressant de rechercher d'où vient, dans l'Université, cette terreur des « accidents », et si elle est guérissable.

règles. Peut-être cette esquisse sera-t-elle trouvée un peu noire : elle correspond encore, malheureusement, à la grande majorité des établissements d'enseignement, même plus ou moins modernisés.

Faut-il s'étonner dès lors que, rebuté par ceux qui devraient être le plus attentifs à sa jeune vie, l'enfant qui ne se résigne pas à cette compression, et qui ne trouve pas d'exceptionnelles consolations dans le travail ou l'amitié, se jette à corps perdu dans cette société nouvelle qui s'offre providentiellement ? Faut-il être surpris qu'il s'y donne corps et âme, puisqu'on l'y accueille comme un « petit frère » pour qui l'on aura des attentions dont il fut toujours privé ? Le Scoutisme n'aurait peut-être pas de raison d'être si la Famille et si l'Ecole faisaient tout leur devoir. Il est vrai qu'on peut se demander, devant l'admirable compréhension qui s'y manifeste des besoins essentiels de l'enfant, si le premier devoir de la Famille ne serait pas d'exiger que l'Ecole adapte les méthodes scoutées aux activités scolaires — et même les adopte telles quelles. Nous verrons bientôt que ce vœu n'a rien de chimérique (1).

3. L'EQUIPEMENT SCOUT. — Les détails du costume scout donnent aux non-initiés une impression de bric-à-brac inutile et voyant ; certains cherchent à les défendre pour une raison de pittoresque. C'est mal juger de leur valeur. La plupart, en effet, se justifient pour des raisons d'utilité directe, de commodité, ou par leur signification. Il n'est pas inutile de le souligner ici, à cause des préjugés contraires.

Le chapeau aux larges bords est un abri contre la pluie ou le soleil et sert d'accessoire à certains jeux ; il est couramment employé pour ventiler un feu rétif, et transporter des œufs, légumes, et autres denrées ; il se prête à l'estimation des distances (2). Le foulard a des utilités innombra-

---

(1) V. infra, § 27 : Le Scoutisme et l'Ecole.

(2) Méthode dite du « Chapeau de Napoléon ».

bles (1). La culotte courte est irremplaçable pour donner l'aisance des mouvements (les sociétés sportives l'ont, depuis longtemps, adoptée). Les bas montants protègent des chocs et du froid ; les revers leur donnent de la tenue. En ce qui concerne les ornements proprement dits, voici leur destination : sur le chapeau se place l'insigne fédéral (2) ; sur l'épaule, la « badge de troupe » indiquant le numéro et le nom de cette dernière ; le « scalp » de patrouille porte les couleurs de celle-ci, déterminées par son *totem* (§ 5) ; sur les manches sont cousus : l'insigne de province (reproduisant ordinairement ses armoiries), les insignes de spécialités (nommés *macarons*, à cause de leur forme), de 2<sup>me</sup>, de 1<sup>re</sup> classe, et de chevalier. Au-dessus de la poche gauche de la chemise, les étoiles d'ancienneté (une par an), qui rappellent les « brisques » des combattants ; sur la poche elle-même, l'insigne fédéral brodé. A droite, une courte cordelière, pour marquer l'obtention de cinq badges. Aux bas, deux « tirants » verts, qui constituent le seul détail de pure coquetterie. Pour les chefs de Patrouille, viennent

---

(1) Voici la liste, non exhaustive, donnée dans le *Palba* (S. D. F.) 1933 des *Utilités du Foulard* (entre parenthèses : nombre de foulards à utiliser). — SCOUTISME : fanion de signalisation (sur un bâton) pour le Morse ; pour le Sémaphore (2) ; échelle de cordes : échelon (foulards de la troupe) ; service d'ordre : corde (foul. tr.) ; corde de sauvetage (foul. tr.) ; sac (1) ; attacher un paquet (1) ; voile pour canot (4) ; couverture pour la nourriture (1) ; attacher un canot (1) ; ceinture de secours (1) ; pour apprendre certains nœuds ; pagne pour se baigner (1) ; identification de la troupe : couleur du foulard ; B. A. aide mémoire (nœud spécial) ; bas de secours (1) ; nappe de camp ; signal de détresse (1) ; jeu : prise de foulard ; corde pour attacher, *en général*, des animaux ; signaux à la fumée (1) ; se protéger la tête contre les moustiques ; brassard de jeu ; marque de piste ; jeu : musique de camp ; attache pour les courses de jambes attachées ; courroie pour porter des paquets sur le dos ; réparer un harnais (de fortune) ; couvre-chef de camp et de feu de camp. — SECOURISME : tourniquet (1) ; écharpe ; fractures diverses ; pansements divers : front (1) ; tempe (1) ; œil (1) ; mâchoire (2) ; pied (1) ; genou (1) ; bras (1) ; poitrine (1) ; l'épaule (2) ; cuisse (2) ; masque pour aller dans la fumée ; poignée pour s'agripper ; traîner une personne évanouie (attacher les mains) ; compresse ; guider quelqu'un pour trouver le chemin dans la fumée ou la nuit ; parasoleil pour blessé, etc.

(2) V. *infra* § 5.

s'ajouter deux bandes blanches (cousues sur la poche de chemise, à gauche), une banderole émaillée au chapeau portant la devise des chefs : « Etre prêt », et une corde-lière blanche pour tenir le sifflet.

Reste le bâton, une des pièces les plus voyantes de l'équipement, et destinée surtout, semble-t-il, à compléter la silhouette générale. En réalité, il reçoit des affectations multiples, dont une liste récente constitue un document évocateur des activités scout.

*Services rendus par le bâton scout* : Ouvrir sa route dans les buissons; faire un pont (plusieurs bâtons); mât de drapeau; porte-fanion; repère; signalisation; matraque de défense; exercices de brelage; balais de camp; service d'ordre; brancards; support d'une toile pour faire un abri; estimation des hauteurs; balance romaine; décimètre et mètre; mât pour voile de barque ou canot; escalade; attelle pour fracture; échelle de corde; mesurer les distances; trépied (fauteuil de camp); s'asseoir; trépied porte-manteau; but pour lancer le lasso; aide pour sauter; grillage pour poser des objets sans toucher à un sol trempé; brancard de charrette; défilé et salut; soutien de tente; porte-bougie; jeux scouts; sculpture sur bois; pour porter un fardeau sur l'épaule; pour porter quelque chose entre deux personnes; pour porter des bûches (plusieurs bâtons); piquet signal pour course de relais; levier; bâton de ski; pour aligner quelque chose; pour trouver le Nord avec le soleil à midi; pour lire l'heure par les étoiles; en piquet but pour des jeux (football, etc.); remplacer un manche cassé (pelle, etc...); canne à pêche; lutte contre les incendies de forêt; apprendre dessus certains nœuds; mesurer la profondeur d'un trou, d'une mare, d'une rivière; à tenir en main pour certains exercices physiques; ossature pour un abri en branchage; traverser des glaces douteuses; lancer avec une corde à une personne qui se noie, etc. (*Palba, ib.*)

Cet aperçu du Scoutisme concret va mieux nous permettre de comprendre son aspect moral. Ici autant qu'ailleurs, le *corps* aide à mieux comprendre l'âme.

Il y a cinq pour cent de bien, même dans le plus mauvais caractère. Le jeu consiste à le découvrir et à le développer jusqu'à une proportion de 80 ou 90 %. Ça c'est l'éducation.

(B. P. *Guide du Chef*, p. 11).

4. LES CONDITIONS D'ADMISSION. — L'admission d'un « novice » dans une troupe scoute est conditionnée par deux principes : le premier, c'est qu'il existe en n'importe quel enfant, même le plus déshérité, même le plus vicieux, un élément de bien qu'une culture appropriée peut développer, à condition de prendre l'enfant lui-même comme principal acteur de son progrès ou de sa régénération. C'est contre cette affirmation, notons-le en passant, que s'élèvent le plus vivement les directeurs d'œuvres anciennes (garderies, patronages, etc.). Quel que soit en effet le dévouement de ceux qui s'en occupent, et le bien dont ils peuvent être l'occasion, ils restent prisonniers de vieilles formules autoritaires, où règnent la bienfaisance protectionniste, l'éducation négative, et la méconnaissance de la jeunesse.

Le second principe est de s'assurer que l'enfant désire sincèrement son amélioration, et pour cela, qu'il pressent, dès le début, que la partie « jeu » n'est, dans le Scoutisme, qu'un moyen de formation plus haute. Pour cela, on ne fait pas la chasse aux novices : on attend qu'ils se présentent d'eux-mêmes, ou qu'ils soient amenés par des camarades. On leur impose un stage minimum d'un mois, et parfois une attente de quelques semaines avant même d'être admis. Ils sont soumis à certaines conditions qui élimineront les indécis, comme par exemple de payer les frais de costume et de cotisation avec leurs économies. On n'a garde, pour les allécher, de leur présenter un scoutisme édulcoré, réduit à de simples amusements. Dès le début, on les avertit de toute manière que c'est sérieux, et que tout chahuteur, tout indiscipliné sera impitoyablement éliminé. Enfin, on leur fixe un délai minimum pour passer certaines épreuves (examen d'aspirant), dont la réussite témoigne de leur bonne volonté.

En résumé, confiance envers l'enfant, mais collaboration active de celui-ci à son progrès moral.

Le garçon a un penchant naturel vers le bien, pour peu qu'il y ait une façon pratique de l'exercer. La bonne action va au devant de ce penchant, le développe et y ajoute un esprit de charité chrétienne à l'égard du prochain.

(B. P. *Le Guide*, p. 87).

5. FORMATION DU NOVICE. 1. *La Bonne Action*. — C'est à la « bonne action quotidienne » qu'il faut donner une des premières places dans la formation morale des Eclaireurs. C'est elle, ainsi que le lui rappellera le Chef le jour de sa Promesse, qui est sa première obligation ; dès son admission, d'ailleurs, le futur Scout s'est exercé à la pratiquer. Quand il met son uniforme, il doit faire à son foulard un nœud qu'il ne dénouera qu'une fois faite sa B. A., ainsi qu'il l'appelle pour faire bref. Cette B. A. est adaptée aux différents âges. Il s'agit, pour le Louveteau (1) de faire un plaisir à quelqu'un, et notamment à ses parents. Pour le Scout, de rendre un service, minime ou important, qu'il n'aurait eu ni l'idée, ni surtout le désir de rendre s'il n'avait pas été scout : son geste, d'ailleurs, restera souvent ignoré. Ainsi, par élection d'un acte utile à ses semblables, l'enfant apprend à hiérarchiser ses plaisirs, à discipliner ses tendances, à les utiliser pour la joie des autres, au lieu d'en gaspiller la force en gestes vains ou nuisibles. Et, par le secret où il tend, il évite la vaine gloire, faisant le bien parce que c'est le bien, avec, parfois, le secret plaisir de jouer, au sens exact du mot, un *bon tour* (2) à celui qu'il oblige, et qui ne saura jamais qui donc a pu lui rendre ce

---

(1) Les Louveteaux formés d'après les méthodes scoutées adaptées à leur âge comprennent des garçons de 7 à 12 ans. Les Scouts ne sont admis qu'à 11 ans au moins. Il ne sera pas question ici des « Petits Loups », ni des « Eclaireuses », ou des « Guides ».

(2) C'est l'interprétation que donne au « *good turn* » anglais M. BOVER dans son livre sur « Le génie de Baden-Powel ». (Forum, Genève).

service inattendu. En revanche, chaque enfant reste libre de choisir son genre de B. A. selon son inspiration ou les circonstances : s'offrir pour une commission, surveiller la petite sœur, aider un infirme à traverser la rue, pousser dans le ruisseau une pelure dangereuse, balayer la cuisine, nettoyer les carreaux, préparer le feu, protéger d'une « surliure » savante la queue d'une casserole, porter un paquet, se charger spontanément de quelque corvée, etc., — autant de B. A. couramment pratiquées dans la rue, chez soi ou en sortie. Il y en a qui sont des trouvailles charmantes : dans un concours (anonyme) un louveteau de 8 ans avait écrit : « Ciré les souliers du grand frère avant son départ à l'atelier, sans qu'il l'ait vu. »

Certes, il n'y a là rien d'absolument nouveau. Les parents, mis en présence de telles B. A., aiment à remarquer qu'ils n'ont pas eu besoin, dans leur jeunesse, de s'habiller en kaki pour rendre des services analogues. Par ailleurs, il existe en Amérique des associations d'adolescents (Pathfinders, Chevaliers de la Jeunesse, « Liges de Bonté », etc.) qui utilisent de semblables pratiques. Certes, le Scoutisme n'a pas le monopole de la « bonne action », mais il est le seul sans doute à l'obtenir d'une façon aussi continue, et dès un âge aussi tendre que celui du Louveteau. Le meilleur indice de son succès ne réside-t-il pas dans cette serviabilité courante chez les Scouts? — car la B. A. quotidienne produit peu à peu un *habitus*, une disposition constante à rendre service et à se conformer ainsi aux « devises » dont il va maintenant être question.

La devise des Eclaireurs est « Toujours Prêts ». Cela signifie que vous devez avoir l'esprit et le corps toujours en état de faire votre devoir.

B. P. *Eclaireurs*, p. 55).

2. *Les Devises.* — Elles correspondent, pour chaque âge, aux possibilités particulières. Celle des Louveteaux : « *De notre mieux* » respecte les déficiences de leur jeune âge, et laisse à leur bonne volonté naissante le soin de

fixer le degré de perfection avec lequel ils accompliront leur tâche. Celle des Scouts : « *Toujours prêts* », leur rappelle qu'on n'est prêt qu'à la condition de s'être préparés soigneusement et de se perfectionner toujours. Celle des Routiers (1) enfin : « *Servir* », souligne que le résultat de la formation scout, c'est le service des autres, — non pas défini abstraitement, mais celui-là précisément auquel leurs goûts, leurs aptitudes, leur formation personnelle, leur métier, leur vocation enfin les ont spécialement préparés (§ 38).

Cependant, quelle que soit la beauté de ces devises, il convient de ne pas s'exagérer l'importance de leur efficacité sur l'activité morale. Leur caractère abstrait les rend un peu lointaines : elles servent surtout de formules de rappel pour le Chef qui veut un peu « moraliser ». Mais l'emploi constant qui en est fait dans les rassemblements ou, pour les Louveteaux, dans des cris collectifs, les use un peu aux yeux (et aux oreilles) de ceux qui les emploient. Elles représentent un idéal un peu trop familier pour avoir, telles quelles, une influence importante, et rares, peut-être, sont les Eclaireurs qui, en se campant au « *Toujours prêts !* » songent au sens des mots employés. Formules cristallisées d'action, elles sont un résumé de la formation scout plutôt que son principe. Elles ne possèdent pas l'efficiace de la Loi des Eclaireurs dont il va être question et qui, dans ses dix articles, définit un idéal plus précis et plus souple.

---

(1) Grands scouts de 17 ans et davantage, qui, n'ayant pas le goût de passer chefs, conservent l'esprit du Scoutisme dans les cadres de leur nouvelle existence (études, métier, foyer) et en pratiquent éventuellement certaines activités. Ils sont groupés par Clans (v. infra § 40).

La loi de l'Eclaireur est la base sur laquelle repose toute l'éducation scoute.

(B. P. *Le Guide*, p. 43).

6. LA LOI SCOUTE. — La Loi scoute, qui est l'âme du Scoutisme, comporte dix articles. Voici la traduction de leur énoncé anglais (1) :

1. L'honneur d'un Scout est d'inspirer confiance ;
2. Le Scout est loyal au Roi et à ses officiers, à ses parents, son pays, ses patrons et ses subordonnés ;
3. Le devoir d'un Scout est de se rendre utile et d'aider son prochain ;
4. Le Scout est l'ami de tous, et le frère de tout autre scout, à quelque classe sociale que celui-ci appartienne ;
5. Le Scout est courtois ;
6. Le Scout est bon pour les animaux ;
7. Le Scout obéit aux ordres de ses parents, de son chef de patrouille, de son Scoutmestre, sans récriminer ;
8. Le Scout sourit et siffle dans toutes ses difficultés ;
9. Le Scout est économe ;
10. Le Scout est pur dans ses pensées, ses paroles et ses actes.

Avec la loi, nous sommes au centre même de la formation du Scout : elle est, en effet, le critère constant de sa conduite. S'il y a défaillance, c'est à elle qu'on se réfère. Grâce à elle, un mot suffit au Chef pour situer une faute : Que fais-tu de tel article?... ou encore : Ce n'est pas scout!... La Loi scoute est la synthèse des impératifs moraux qui s'imposent au jeune garçon dès son entrée à la troupe, qui

---

(1) D'après P. J. SEVIN : *Le Scoutisme*, p. 29. Nous aurons l'occasion d'emprunter maint renseignement à ce livre fondamental, le seul, en langue française, à avoir approfondi dans les détails le mécanisme et l'esprit du Scoutisme. Son auteur, le P. Jacques Sevin, a passé plusieurs années en Angleterre, et en Belgique, à étudier sur place le Mouvement.

le suivent désormais partout, qu'il retrouve calligraphiés dans son coin de patrouille, qu'il doit, pour être admis à faire sa Promesse, connaître par cœur et expliquer correctement. Car c'est à sa lumière qu'il peut juger ses camarades et qu'il se juge lui-même.

Quelle est la nature de cette Loi ? A première vue, elle apparaît comme un recueil de préceptes généraux, un comprimé de sagesse collective. Ainsi, la moralité serait imposée du dehors, et la formation scout ne serait qu'une affaire de socialisation ? Mais une telle interprétation serait un véritable contre-sens : sans doute, la Loi semble bien définir des normes abstraites, mais c'est seulement dans sa présentation verbale que se trouve l'abstraction, et non dans ce qui la précède, ou ce qui la suit. Ce qui la précède, ce sont les « ancêtres de l'Eclaireur », — qui sont des êtres moraux *concrets* et que l'on propose comme tels à son admiration : trappeurs, explorateurs, pionniers, missionnaires, chevaliers, héros, saints (1). Individualités d'élite qui constituent *l'esprit* même de la Loi, avant sa *lettre*. Sans doute, les nécessités de son expression linguistique obligèrent, pour ainsi dire, à la désincarner, mais ce n'est là qu'un accident, une modalité transitoire.

En effet, la Loi scout, loin de constituer un idéal tout fait, doit, pour être vécue, se réincarner dans une individualité donnée et porter, en elle et par elle, des fruits originaux. La forme même qu'elle revêt le montre bien : elle ne commande pas : Sois ceci, sois cela. Elle se contente de camper la silhouette du scout-type, derrière laquelle chacun aperçoit son héros de prédilection — qu'il choisit

---

(1) Le patron des Eclaireurs est Saint Georges, fêté le 23 avril par tous les Scouts du monde. Dans les troupes chrétiennes, qui constituent la grande majorité, la vie du Christ est présenté comme réalisant la perfection de l'idéal scout : « Jésus-Christ est *le Grand Eclaireur*. Il a vécu en plein air, voyageant sans cesse, couchant sur la dure, prenant souvent ses repas au dehors, grand ami de la nature et frère de tous, soulageant les misérables, allant de lieu en lieu en faisant le bien... Il est le modèle de l'homme que tout Eclaireur voudrait être ». (*Manuel de l'Eclaireur*, par BONNAMAUX, 8<sup>e</sup> Edition 1931. La Flamme, p. 41. — A l'Arc Tendue).

selon ses prédispositions personnelles. C'est donc finalement sa propre individualité que chaque garçon retrouve dans cette Loi qui n'a rien de catégorique ; qui est, en définitive, subordonnée au désir, à la volonté et aux capacités de chacun et dont les formules sont, à la fois, assez larges pour s'adapter à toute idiosyncrasie physique, intellectuelle et morale, — et assez précises pour leur offrir une possibilité de développement intégral.

En effet, chacun de ses articles peut trouver un répondant biologique ou spirituel chez l'enfant. Il y a, chez lui, une fierté naturelle à être pris au sérieux et à se voir confier des missions importantes, ou qu'il juge telles (art. 1 et 2). Il a également un besoin d'activité physique qui peut, soit se gaspiller en sottises, soit se sublimer en activités utiles, à condition d'y être préparé (art. 3). Le désir d'échanger des sentiments affectueux avec des êtres de son âge ou de son choix, trouve, avec l'article 4, l'occasion de se satisfaire. Le plaisir de passer pour un « chic garçon » est utilisé dans l'article 5. A l'égard des animaux, l'enfant exercera soit sa cruauté, soit ses capacités affectives (curiosité, soins, protection, etc.) selon qu'il aura, ou non, un motif de s'intéresser à eux : l'amour de la nature lui fournit ce motif (art. 6). L'enfant n'est pas désobéissant par essence, mais il n'obéit bien que s'il a une raison de le faire : il veut se soumettre librement (art. 7). L'article 8, en une ligne, donne le secret de la maîtrise de soi, qui est une vertu grisante, quand on a appris, jeune, à la pratiquer. Les enfants mettent volontiers de côté une partie de l'argent qu'on leur donne, pour peu qu'ils y soient encouragés (art. 9). Enfin, l'article 10 prépare le jeune garçon, à l'aube de la puberté, à cette idée que la propreté morale a plusieurs aspects, et que le premier gardien de sa pureté, c'est lui-même. Dans ce domaine, les premières victoires, comme les premières défaites, sont souvent décisives : mais quels que soient les appuis ou les défenses extérieurs, c'est au-dedans de soi que s'engage et se résoud la lutte.

En définitive, la Loi scout se présente comme un impératif hypothétique subordonné aux capacités juvéniles,

ayant son origine et son terme dans des individualités vivantes : elle part d'un héros historique pour aboutir à un héros puéril, dont il ne faut pas sourire. C'est seulement sous ses apparences d'obligation abstraite, qu'elle est vidée de son âme.

Il convient de remarquer ici que les méthodes d'éducation nouvelle n'ont guère utilisé ce facteur d'éducation, représenté par un code précis, adapté à l'enfant et librement accepté par lui. Aussi leur influence est-elle plus « sociale » que proprement morale. Elles éduquent le sens *coopératif* plutôt que la conscience intime. Et l'on peut, avec une très haute probabilité, attribuer à la Loi scout les résultats que le Scoutisme est seul à obtenir avec ampleur et constance : loyalisme, service, fraternité entre classes ou nations, courtoisie, obéissance joyeuse, bonne humeur, pureté, — sont choses courantes chez les Scouts. Le public le sait bien, qui juge sévèrement leur moindre défaillance en ces matières, et profite même des péchés d'étourderie pour les accabler. Il trouve que cela va de soi, pour les Eclaireurs, de pratiquer toutes ces vertus : et c'est pourquoi ils ont fini par s'imposer, même dans une nation aussi peu préparée que la France à admettre leurs singularités. Cette incontestable tenue morale, c'est, sans nul doute, à leur Loi qu'ils la doivent (1).

(1) Voici le tableau donné par Baden-Powell pour l'utilisation de la Loi en vue de l'éducation du caractère. Il convient de noter que ce tableau n'a rien d'*apriorique*, mais qu'il résume de nombreuses années d'expériences :

| Qualités qui forment le caractère   | Attributs qu'elles comprennent                                          | Voir la loi de l'Eclaireur            | Pratique scout qui les inculque                                                                                            |
|-------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| a) PIÉTÉ.                           | Fidélité à Dieu. Devoir envers le prochain. Respect d'autrui.           | Promesse de l'Eclair.<br>loi, art. 3. | Bonnes actions, étude de la nature, activité du chargé de mission                                                          |
| b) SENTIMENT DE L'HONNEUR.          | Loyauté.<br>Responsabilité.                                             | 1                                     | Loi et promesse de l'Eclaireur. Responsabilité donnée au garçon.                                                           |
| c) MAÎTRISE DE SOI.                 | Obéissance, économie, sobriété, bonne humeur, pureté.                   | 2, 7, 8, 9, 10                        | Loi de l'Eclaireur, discipline de camp, drill, exercice de pompiers, de transport en char. Carnet d'épargne, ne pas fumer. |
| d) ALTRUISME                        | Esprit de chevalerie, bonté, abnégation, patriotisme, loyauté, justice. | 3, 4, 5, 6,                           | Bonnes actions, bonté pour les animaux, sauvetage, franc-jeu, tir.                                                         |
| e) CONFIANCE EN SOI.                | Débrouillardise, capacité, espoir, courage, persévérance.               | 8                                     | Scoutisme en mer, natation, scoutisme isolé.                                                                               |
| f) INTELLIGENCE.                    | Observation, déduction, se servir de son jugement, mémoire.             | 3                                     | Piste, photographie, signaux, comptes-rendus, ambulance.                                                                   |
| g) JOIE DE VIVRE, SENS DE L'HUMOUR. | Perception de la beauté dans la nature et dans l'art.                   | 6, 8                                  | Histoire naturelle, dessin, musique, poésie.                                                                               |
| h) ENERGIE.                         | Ambition, santé, débrouillardise, habileté manuelle, gaieté.            | 8, 10                                 | Collections, art, travaux manuels, travaux de pionniers, jeux, exercices, nourriture, hygiène et instruction.              |

(1) (BADEN-POWELL, *Guide du Chef* p. 42).

Je promets sur mon honneur de  
faire tout mon possible  
Pour accomplir mes devoirs envers  
Dieu et le roi.  
(*Promesse de l'Eclaireur anglais*).

## 7. LA PROMESSE ET SON DOUBLE FONDEMENT.

1. *Honneur social et honneur individuel.* — Au bout d'un laps de temps, qui ne peut être inférieur à un mois (1), si le novice a donné des preuves de sa résolution, s'il a passé convenablement certaines épreuves techniques, si son Chef de Patrouille et son Chef de Troupe l'estiment suffisamment préparé, il est admis à prononcer sa « Promesse », étape décisive de la vie scout.

Cette promesse qui, chez les Louveteaux, donne lieu à une cérémonie plutôt amusante, revêt, pour les Scouts, une forme solennelle. On ne veut pas que le novice prenne la chose à la légère. Il a dû, auparavant, apprendre par cœur et savoir expliquer les dix articles de la Loi. Il a commencé, sous la surveillance des anciens, à la pratiquer. Il va maintenant, devant toute la Troupe en grande tenue, et sa main étendue sur le drapeau scout, s'engager à en observer les articles.

L'opposition qui existe entre la gravité d'un tel engagement et l'âge auquel il est prononcé, demande quelques explications relatives au fondement même de la Promesse. Baden-Powell, se basant sur la psychologie des garçons, lui assigne deux bases : l'idée de l'Honneur, et l'idée de Dieu. En quoi et pourquoi peuvent-elles être, à cet âge, efficaces?

En ce qui concerne l'Honneur, il peut paraître hasardeux — d'aucuns diront même naïf, — de faire appel à celui d'un enfant de douze ans ; et certes, si une telle

---

(1) Rappelons qu'il existe en France plusieurs Fédérations de scouts : Les Eclaireurs de France (neutres), les Unionistes (protestants), les Scouts de France (catholiques), et quelques troupes d'Eclaireurs juifs et d'indépendants. (*Lones*, Peaurou-gisme de Loiseau, etc.).

pensée venait à un surveillant de nos écoles, il ferait bien, en général, de n'y pas donner suite, ou de s'attendre alors à de pénibles mécomptes. Mais, chez les scouts, il n'en est pas de même, à cause de l'idée qu'ils se font précisément de l'Honneur.

La sociologie contemporaine a fait un effort notable pour assigner une origine sociale à ce sentiment. Pour si individualisé qu'il soit aujourd'hui, il aurait, notamment sous la faveur de la « foi jurée », une origine collective. Le *contrat*, qui représente le règne des relations inter-individuelles, aurait reçu toute sa force du *statut*, institution objective. L'œuvre libre de la volonté ne serait qu'une formation tardive : la sociologie génétique, qui explique le droit privé par le droit public, tend à supprimer toute différence de nature entre « la souveraineté individuelle du contrat et la souveraineté collective de la loi » (1). La Promesse serait fille de la Cité, et cette dernière serait, en fin de compte, son meilleur garant.

Que l'ethnographie démontre ce processus, il ne nous appartient pas de le rechercher ici. Ce qui importe, c'est de savoir si, et dans quelle mesure, la Promesse scout est, actuellement, sous la dépendance de statuts sociaux. Certaines indications nous engagent à le penser, par exemple, le fait de la solennité qui lui sert de cadre : l'engagement est public, pris devant la Troupe attentive, et, fréquemment, de la famille. Nul doute que ce souvenir ne suscite parfois, dans la conscience du garçon fautif, ou prêt à l'être, quelque salutaire sentiment de honte ou de regret. Nul doute que, dans certains cas, certains manquements à la Loi scout ne soient évités parce qu'ils auraient des témoins gênants, soit réels, soit imaginés.

Mais ceci accordé, certaines remarques s'imposent ; d'abord l'efficacité réelle de la collectivité scout ou familiale est, dans le premier cas, limitée à leur présence effective. Et, sous cette forme, l'emprise d'origine sociale reste

---

(1) F. DAVY. *La Foi jurée*. Etude sociologique du problème du contrat. (Alcan 1922, p. 374).

bien précaire : l'enfant peut tricher, donner le change, paraître sans être. Or des Eclaireurs de cette espèce sont plutôt rares : ils ne font pas long feu dans la Troupe, où ne les retient aucun mobile profond, et où leur hypocrisie est vite démasquée.

Reste la seconde forme de pression morale, intérieure celle-là : ici, l'idée seule du milieu scout suffit à réfréner l'acte mauvais, et à l'empêcher. La « conscience collective » agit à l'intérieur même de la conscience intime du délinquant. Ou plutôt il y a sublimation de celle-ci par celle-là. La société dont il fait partie deviendrait à ce moment, et par ce moyen, aussi intérieure au garçon que son propre moi, s'identifierait d'une certaine manière avec lui.

Cependant, faut-il attribuer au milieu scout le mérite de cette attitude morale ? Cet impératif d'origine collective n'est-il pas, avant tout, *suggestion* ? Or, sans entrer dans les détails du problème posé par ce dernier mot, rappelons que les psychologues de l'enfance sont d'accord aujourd'hui pour admettre qu'il n'y a *pas de suggestion sans autosuggestion* (1), c'est-à-dire sans une force active préexistante dans l'esprit du suggestionné. Or cette force n'est pas d'origine sociale : l'acte essentiel du novice, — dont la promesse n'est qu'une conséquence publique, — est un acte de *choix* libre et personnel. Aucune pression extérieure, pas même celle d'un camarade très cher, pas même celle d'un frère, ne peut décider un garçon, qui n'y tient pas, à solliciter son admission dans une Troupe d'Eclaireurs. La famille elle-même en est incapable : ou alors, si l'enfant devient scout par obéissance (cas très rare d'ailleurs) il ne fera qu'un scout manqué. Inversement, il n'y a pas d'influence qui tienne contre la décision personnelle de certains garçons : l'interdiction de la famille pourra empêcher la réalisation effective du rêve : mais l'enfant souffrira durant des mois, des années parfois... Quant aux

---

(1) Cette thèse de BAUDOUIN est en passe de devenir classique : elle a reçu une confirmation remarquable dans les observations de H. GUILLAUME publiées dans son livre : *l'Imitation chez l'enfant*. (Alcan, 1930).

amitiés, il n'y a ni raillerie ni même fâcherie qui tienne...

En définitive, à la base même de la Promesse, se trouve une décision personnelle, dictée par le sentiment de l'honneur individuel qui, souvent pour la première fois, se voit prendre au sérieux chez le jeune garçon. Il prend, surtout vis-à-vis de soi-même, et en un sens que nous préciserons, de faire sienne une Loi qu'il apprend simultanément à vivre et à aimer. Cette loi, l'Eclaireur se promet de la pratiquer indépendamment de toute surveillance et de tout contrôle, récompensé qu'il est par cette joie d'origine intime que donne la conscience d'avoir bien agi, même si l'entourage l'ignore, joie si puissante chez les jeunes, si négligée par l'éducation actuelle, et qui donne à la Promesse sa plus solide base psychologique. L'honneur social, pour le Scout, n'a d'efficacité et de valeur que par l'honneur individuel.

2. *Le fondement de l'honneur individuel.* — Mais ici, il convient de préciser. Pour l'adulte, une promesse faite « sur l'honneur » peut, d'après M. Dumas, être garantie par le Moi lui-même : « La parole donnée à autrui fait désormais partie de notre personnalité ; en répudiant notre engagement, il semble que nous nous détruisons nous-mêmes. C'est la consistance de notre personnalité qui doit inspirer confiance. » (1). Tel est, en effet, le fond même du sentiment de la dignité personnelle ; cependant, il est permis de se demander s'il est toujours possible de s'affranchir de la notion d'une autorité supérieure : cette *consistance* de la personnalité, quel est son critérium ? Si c'est l'opinion du milieu, il ne s'agit plus d'Honneur, mais d'honorabilité. Si c'est une intuition strictement personnelle, une évidence fermée pour ainsi dire sur elle-même, absolue, quelle garantie peut-elle donner à l'égard, par exemple, d'un serment que, par la suite, on juge moralement nuisible ? Dans ce conflit, qui décidera ? — En outre, de quel droit postuler un accord nécessaire entre le satisfecit qu'on se

---

(1) G. DUMAS. *Traité de Psychologie*, II, 293. (Alcan 1924).

décerne et la valeur même du satisfecit ? Ne rejoint-on pas ainsi le sentimentalisme pur d'un Rousseau ?

Même en négligeant ces difficultés théoriques, n'y en a-t-il pas une autre, bien réelle celle-là : une conscience aussi mûrie que celle que décrit M. Dumas, et capable de se libérer d'une autorité supérieure comme d'un « auxiliaire adventice », est-elle possible chez l'enfant ? Où trouvera-t-il cette *consistance* qui faisait la sécurité de l'adulte ? Que signifie, pour lui, le mot *honneur* ? Il naît à peine à la vie, et ne connaît à peu près rien de la portée sociale du terme ; quant à l'honneur individuel, à la dignité personnelle, que représentent-ils pour un être qui commence à peine à débrouiller l'écheveau de ses tendances, et en qui caprice, désir et vouloir se contondent continuellement ? En admettant qu'il ait le pressentiment de cette harmonie radicale, mais encore lointaine, de son fond individuel, ne va-t-il pas, s'il croit en être lui-même l'origine, se considérer comme un petit dieu ? L'honneur est le critère ultime : or l'honneur, c'est tout ce qu'il estime tel. Il est donc, en lui-même, juge suprême et créateur de moralité ?

On devine que, dans bien des cas, il en ira tout autrement : si la formule « *sur mon honneur* » est un peu sentie, vécue, par le garçon qui l'emploie, c'est qu'il songe, au moins obscurément, à un Témoin qui la contrôle, autre que ses compagnons de jeux, autre que ses parents, si faciles à duper, autre que lui-même enfin, dont la conscience est insuffisamment développée pour jouer sérieusement ce rôle. Comme l'a bien marqué M. Dumas, la religion procure « la conviction de la présence actuelle de la perfection » (1), — et c'est précisément ce dont l'enfant a besoin pour donner à son acte une base solide. A moins qu'il ait déjà abandonné toute foi, il se tournera donc spontanément, même en l'absence d'une formule explicite, vers une Présence qui se confond avec sa conscience elle-même, témoin privilégié qui scrute ses actes publics, et jusqu'à son tréfonds. Sans doute, cette idée ne suffit pas à tout : une

---

(1) Ibid. p. 276.

puissance même divine ne peut violenter la décision d'un enfant, et l'intervention même de l'idée de Dieu n'est pas une garantie que sa Promesse sera tenue. Il y a seulement sollicitations, suggestions, offres, avances d'un Etre tout puissant par définition, — à l'égard d'une faiblesse, qui peut dire *non* (1). Mais la supériorité que l'Etre divin possède sur la Société comme telle, c'est que, aux yeux de l'enfant, il est pourvu d'une existence réelle, alors que la « Famille » ou la « Patrouille » en tant que telles, abstraction faite des individus qui les composent, n'en ont pas (2). En ce qui concerne ces derniers pris isolément, on peut, sans sous-estimer les bienfaits que l'Eclaireur reçoit de leur présence et de leur exemple, leur attribuer une efficacité nettement inférieure à celle d'un Etre omnipotent et omniscient. Par ailleurs, à moins d'anomalie, l'enfant n'éprouve pas pour eux un véritable sentiment religieux. Or, du strict point de vue pédagogique, il y aurait gaspillage de forces à ne pas utiliser cette attitude spontanée de l'âme adolescente à l'égard de ce qu'elle croit être le Témoin de sa vie la plus intime, et l'adjuvant de son action la plus haute.

S'il est vrai que « beaucoup d'hommes reportent sur la société, sur l'art, sur la métaphysique, sur la vie, leur ferveur religieuse que la religion ne contente point » (3), sur quoi l'enfant la reportera-t-il ? Sur le Scoutisme lui-même ? Sera-ce possible longtemps, en présence des limites, des

(1) La liberté humaine reste irréductible. Vis-à-vis d'elle, on peut dire que Dieu lui-même en est réduit à des *avances*. V. G. GOYAU. *Le catholicisme* (Alcan 1931) : Chap. I : Les Avances divines, not. 70 à 83.

(2) On peut même se demander si l'influence de la Société ne comporte pas à cet égard certains dangers. M. PARODI remarque à ce sujet que, « l'idée de sanction sociale introduit dans l'âme un élément d'égoïsme et de retour sur soi : vanité, amour-propre, orgueil, ou inversement, peur du blâme ou de la désapprobation, du déshonneur, de l'infamie... Le sentiment moral pur (est de nous estimer) responsables de nos actes avant tout devant Dieu ou devant la conscience ». (*Bases psychologiques de la vie morale*, Alcan 1928, p. 136).

(3) HENRI DELACROIX. *La Religion et la Foi* (Alcan 1922 p. 375).

imperfections, des échecs qu'il ne manquera pas d'y constater, soit en lui-même, soit autour de lui. Il y aura donc là une force détournée de son but normal, et véritablement gaspillée. Baden-Powell l'a bien compris, qui a voulu que chaque Scout, de quelque religion qu'il soit, reconnaisse expressément l'existence d'un Principe supérieur et en fasse la meilleure garantie de sa Promesse. Les Fédérations françaises, avec des formules diverses (1) ont respecté cette disposition : c'est, en définitive, une simple question d'utilisation d'un des instincts juvéniles les plus authentiques : l'instinct religieux.

Une organisation comme la nôtre manquerait son but si elle ne donnait pas à ses membres une connaissance de la religion.

Le christianisme (du Scout) est pour la vie de tous les jours, — et pas seulement une religion des dimanches.

(B. P. *Eclaireurs*, p. 312, et *Le Guide du Chef*, p. 12).

## 8. L'UTILISATION DE L'INSTINCT RELIGIEUX. —

Le Scoutisme a donc pour fondement la religion : les déclarations de Baden-Powell sont, sur ce point, d'une netteté parfaite : ici comme ailleurs, il a été guidé par le souci de ne négliger aucun élément possible de la culture intégrale de chaque garçon, et l'instinct religieux est, pour

(1) *Eclaireurs de France* : « Je promets sur mon honneur et devant Dieu de faire tous mes efforts pour servir ma Patrie, — rendre service à toute occasion, — obéir à la Loi de l'Eclaireur »... (Depuis 1920, les Eclaireurs de France ont rendu facultatif l'engagement « devant Dieu » : c'est la famille du novice qui est appelée à décider : v. infra § 9).

*Eclaireurs Unionistes* : « Je promets sur mon honneur de faire tout mon possible pour servir Dieu et la Patrie, — rendre service à tout moment, — obéir à la Loi de l'Eclaireur ».

*Scouts de France* : « Sur mon honneur, avec la grâce de Dieu, je m'engage à servir de mon mieux Dieu, l'Eglise et la Patrie, — à aider mon prochain en toute circonstance, — à observer la Loi scoute ».

celui-ci, sinon le plus puissant, du moins le plus important dans l'ordre des valeurs, — celui duquel dépend l'orientation de tous les autres. Il est rare qu'une âme de jeune s'enthousiasme durablement pour un idéal, sans prendre à son égard une attitude d'admiration et de ferveur religieuses. Or dans cette attitude il y a, psychologiquement, une *attente*, qui sera déçue, si les titres divins de cet idéal ne sont pas aperçus clairement (1). Ce besoin d'objectiver sa foi, ou, selon la forte expression de M. G. Dumas « d'actualiser l'idéal » (2), à peine pressenti peut-être chez le novice de 12 ans, devient de plus en plus distinct et impérieux au fur et à mesure qu'apparaît davantage la nécessité de soumettre sa vie — parfois douloureusement — à un Ordre de valeur supérieure. La Loi, pour être vécue dans ses dix articles, la B. A., pour être quotidiennement accomplie, exigent des renoncements d'autant moins aisés qu'elles dépouillent peu à peu la forme primitive du jeu — voire du grand jeu sérieux — qu'elles avaient d'abord plus ou moins revêtue. Plus fréquentes encore en sont les occasions pour les chefs de Patrouille et leurs seconds, obligés souvent de renoncer à des plaisirs immédiats et faciles, pour ne pas « laisser tomber » le petit groupe qui a mis en eux sa confiance. Seul sera un vrai chef celui qui saura accepter cette souffrance, — et les difficultés d'en recruter, d'en former, et d'en conserver, s'augmenteraient encore, si l'on

---

(1) « Pour atteindre à la félicité suprême, il ne suffit pas de jouir d'une société quelconque, ni de posséder l'estime de n'importe qui. La pleine satisfaction suppose nécessairement l'association avec ceux qu'on tient pour les meilleurs et qu'on place au rang le plus haut. La Présence divine, constante et intime, est nécessaire pour donner une satisfaction totale et souveraine à cet aspect de la nature humaine. » (LEUBA, *Psychologie du mysticisme religieux*, trad. par Lucien Herr, p. 178 nouvelle éd. Alcan 1930). Mais cette attitude ne caractérise pas seulement le mystique : elle est celle de tout croyant. Pour employer l'expression de WILLIAM JAMES, dont la familiarité n'a pourtant rien d'irrévérencieux, Dieu est facilement considéré, par les jeunes, comme « le Grand Compagnon ». (Précis de Psychologie, trad. Baudin et Bertier).

(2) Ibid., p. 276.

ne pouvait faire jouer ce ressort puissant de sacrifice qu'est le motif religieux (1).

Il convient ici de signaler que la plus ancienne des Fédérations françaises, celle des Eclaireurs de France, a cru devoir, depuis 1920, rendre facultative la formule du serment « devant Dieu ». C'est là, historiquement, un fait. Les raisons qui l'ont provoqué méritent qu'on les examine.

En supprimant l'obligation, pour le Scout, de prononcer son serment « devant Dieu », on a voulu faire bénéficier ainsi du Scoutisme les jeunes garçons dont les parents n'appartiennent à aucune confession ; on a voulu aussi pouvoir recommander sans réserve cette méthode d'éducation dans les établissements d'enseignement, dont le caractère laïque est officiellement maintenu ; et c'est, en effet, ce qui s'est produit (2).

Mais cette mesure ne comporte pas seulement des avantages : elle entraîne certains inconvénients dont nous indiquerons deux principaux. Le premier, c'est qu'un Scoutisme d'où la religion est exclue n'est plus un Scoutisme conforme à la pensée de son fondateur, Baden-Powell. Le désir de ce dernier était d'atteindre le plus possible d'enfants, mais pas au prix de cette renonciation. Sous cet angle, l'initiative en question peut être considérée comme un essai intéressant pour le moraliste et l'historien ; mais elle introduit dans la tradition scoutie des conditions nouvelles et qui n'étaient pas prévues.

Le second inconvénient est un manque à gagner. Sans doute le Scoutisme, même vidé de son âme religieuse, reste un puissant moyen de formation physique et intellectuelle. Sous ce rapport, les avantages restent entiers. Mais en est-il de même au point de vue moral ? Nous venons de voir combien, chez l'enfant surtout, l'idée religieuse peut servir

---

(1) « La compagnie divine satisfait autre chose encore que les besoins d'estime de soi-même et de tendresse ; le besoin de se sacrifier trouve, lui aussi, ou peut trouver, son expression la plus profonde dans les relations d'intimité avec Dieu. » (Leuba, *ibid.*, p. 178).

(2) V. *infra* § 29 dans : « Le Scoutisme et l'école », les encouragements officiels dont le Scoutisme a bénéficié dans

soit à la hiérarchie des tendances, soit à l'acceptation des sacrifices nécessaires. L'absence du ferment religieux complique le problème éducatif, où qu'il se pose : le Scoutisme, malgré sa richesse formative, n'échappe pas à cette règle.

Sans doute, depuis un siècle, nombreux sont les essais de remplacement qui veulent transférer à d'autres valeurs les privilèges dont la religion avait jusqu'alors exclusivement bénéficié. Nombreuses sont aujourd'hui les théories qui prétendent que la conception traditionnelle de la Divinité n'est plus adaptée aux exigences de la Société actuelle, et devrait céder la place à des conceptions scientifiques et rationalisées (1). Mais la discussion reste encore ouverte, et

l'Université. — Notons aussi une récente décision de la Ligue de l'Enseignement qui, sous réserve qu'aucune propagande religieuse ne sera tentée auprès des garçons, vient d'ouvrir ses patronages laïques aux Troupes d'Eclaireurs. V. la correspondance échangée à ce sujet entre MM. Bertier (Président de la Fédération), Forsant (secrét. gén.) et la *Ligue*, dans le *Chef* (E. D. F.) d'août-sept. 1932, p. 262 à 265. Sur les rapports entre l'Etat et les sociétés privées qui s'occupent de formation extrascolaire, voir « Le projet de loi sur l'éducation des Adolescents » (Rev. pédag. Avril 1917, p. 378 à 404). Les trois régimes de collaboration possibles sont examinés page 393. Il semble que le régime dit « de l'indépendance », et même « de l'union », puisse être appliqué avec l'une quelconque des Fédérations de Scoutisme.

(1) Comme tous les moralistes en quête d'une doctrine positive, (Cf. Belot. — *Etudes de morale positive*. Alcan 1907), Leuba préconise « une doctrine vraiment scientifique de la moralité » (l. c. p. 497). Cette rationalisation serait, d'après certains penseurs, dévolue à la sociologie : « La religion, en jouant son rôle de gardienne des valeurs (Höfding), n'est plus qu'une intendante du groupe. Quels besoins celui-ci ressent-il?.. Le *primum movens*, le principe d'impulsion est là » (BOUGLÉ. *Cours de sociologie sur l'évolution des valeurs*. Chap. VII, p. 154. A. Colin, éd. 1929). Mais, outre que le groupe reste un directeur peu sûr (voir PARODI : *La Philosophie contemporaine en France*. Alcan, 3<sup>e</sup> éd. 1925, p. 154 à 160. — et MAMELET : *L'idée positive de moralité devant la critique philosophique*, Alcan 1929, p. 54-58), le problème pédagogique, à savoir comment intéresser l'enfant à son propre progrès, et à celui du monde, reste intact. Les abstractions n'ont pas de prise sur lui : « Ce n'est que tardivement que l'idée d'humanité naîtra en lui, et plus tardivement encore, cet amour universel dont on veut faire la racine de toutes les vertus. Amour de penseur que celui-là,

on est plus loin que jamais d'un accord théorique sur cette question (1). Quant au point de vue pratique, aucune organisation nouvelle inspirée par ces principes n'a encore fait ses preuves. Or, en dépit de préjugés courants, dont l'absolutisme devrait mettre en garde les penseurs qui les accueillent (2), l'éducation chrétienne bien comprise a fait les siennes. Elle continue à les faire tous les jours dans les Troupes d'Eclaireurs, où la grande majorité des garçons arrivent déjà pourvus de croyances définies. N'est-ce pas la meilleure « rationalisation » provisoire, que d'utiliser au mieux ces dernières ? Pragmatisme et bon sens le deman-

non amour d'enfant » (THAMIN, *Education et Positivismes*, 3<sup>e</sup> éd. Alcan 1910, p. 58). Cette critique porte, pour ne citer que celle-là, contre la récente tentative de RIGNANO d'utiliser « le sentiment de communion et le besoin d'accord entre sa propre vie et celle d'autrui », en un mot, « l'harmonie de la vie » comme fondement de la morale. (*Probl. de psych. et de morale*. Alcan 1928, chap. XI et XII. Cf. p. 272). Ce qu'il faut à l'enfant, c'est un idéal concret, *positif*, du moins pour lui : la Société ne représente rien à son esprit : elle ne le touche que par la fonction qu'il peut y remplir, quand elle est à sa taille (travail par groupes, coopératives, patrouilles scouts, etc.). Or cette fonction ne satisfait en rien l'instinct religieux.

(1) Cf., l'intéressante enquête sur : la Renaissance religieuse, de M. GUY-GRAND qui constate dans sa conclusion : Ni unité, ni entente (Alcan 1930). On est toujours, ainsi que l'indique le titre même d'un livre récent de M. SIGNORET : *A la recherche d'une méthode d'éducation*.

(2) On peut s'étonner de trouver sous la plume de M. Leuba, à qui l'on doit de pénétrantes analyses du sentiment religieux, des formules aussi sommaires que celle qui dénonce par exemple « la faillite du Christianisme ». N'y eut-il qu'un seul être humain qui lui doive sa perfection, l'expression serait inexacte Et qui n'admet qu'il n'ait formé pour le moins plusieurs incontestables héros de la vie morale ? Par ailleurs, comment évaluer le bien intime et ignoré qu'il peut produire dans les âmes ordinaires. En ce qui concerne l'enfant, on a eu raison de le remarquer, « l'idée de Dieu a des clartés inexplicables... Ce petit être, pour l'intelligence duquel nos abstractions scientifiques sont lettre morte, se familiarise d'instinct avec une foi que la conscience réfléchie s'étonne et se scandalise de trouver en elle-même » (Thamin, *ib.* p. 59). N'est-ce pas une indication nette sur l'utilité *fonctionnelle* d'une notion, que cette facilité avec laquelle il se l'assimile ?

dent (1). L'instinct religieux est en effet, chez les Scouts, canalisé et sublimé dans le sens d'une large élévation morale : la religion qu'ils pratiquent dans les cadres de leurs troupes n'a rien de ce « cléricalisme » que répudient, d'un commun accord, adeptes et adversaires du Christianisme. L'enfant y fait un apprentissage irremplaçable du respect de la conscience d'autrui, et voit son instinct religieux dépouillé de tout ce qui peut le minimiser ou le défigurer. C'est au contact de la nature qu'il le vivifie (§ 113), — et les pratiques cultuelles sont réduites à l'essentiel, à leur âme, peut-on dire. La religion du vrai Scout est, comme l'a dit Baden-Powell, le contraire de cette religion du dimanche, que l'on endosse en vue de quelques gestes extérieurs, destinés surtout à s'assurer l'estime de son milieu, ou à éviter ses critiques. Celle qui est cultivée dans le Scoutisme est avant tout esprit, attitude profonde de l'âme envers Dieu, effusion de charité envers les hommes (2). Le Christianisme, « morale de l'âme ouverte » (3), la favorise singulièrement.

Sans doute, cette analyse de l'instinct religieux et de

---

(1) Dans les troupes interconfessionnelles, les scouts sont engagés « à suivre les exercices de leur religion propre... Au camp... prière... ou service divin (seront facultatives) » (P. J. Sevin, l. c. p. 18). — Dans les troupes confessionnelles, existe un aumônier, qui se spécialise dans l'éducation spirituelle des Scouts, et collabore ainsi avec le Chef de Troupe pour aider à la formation morale des enfants. Dans les troupes neutres, le règlement invite les Chefs à favoriser les pratiques cultuelles du Dimanche, selon le désir des familles.

(2) Il est significatif qu'un des apôtres les plus authentiques de la morale laïque, M. F. Buisson, ait été comme hanté par l'idée de lui assigner un fondement religieux. Dans l'article qu'il consacre à cette question, c'est à un professeur de théologie, M. Raoul Allier, qu'il emprunte sa conclusion : « La morale est d'autant plus laïque qu'elle est plus religieuse, et d'autant plus religieuse qu'elle est plus laïque ». (*Le fond religieux de la morale laïque*. Rev. pédag. avril 1917, p. 377). Une telle « laïcité » semble devoir s'accorder avec la religion *dynamique*, définie par BERGSON (*Les deux sources de la Mor. et de la Rel.* Alcan 1932, p. 190 et suiv.). Sur la pensée religieuse de Buisson, v. l'art. de M. BOUGLÉ sur la *Philosophie de F. Buisson*. (Rev. de métaph., oct.-déc. 1932, p. 535 à 537).

(3) Bergson. *Les deux sources*, p. 57.

ses possibilités éducatives pourra paraître un peu sommaire. Mais nous la limiterons volontairement : nous touchons ici, en effet, à la *quæstio vexata* de l'éducation, et ce n'est pas en quelques pages que l'on peut espérer la résoudre, ni même la poser dans son ampleur. Ce que nous cherchons seulement ici, c'est de justifier psychologiquement les méthodes scoutistes. Or, nous l'avons vu, l'instinct religieux représente, à plusieurs points de vue (1), un élément puissant d'activité et d'équilibre ; il eut été surprenant que le Scoutisme n'ait pas fait une large place à cette force, comme il en a fait une à tous les instincts enfantins. L'utilisation de l'instinct religieux n'est qu'une application particulière de cette règle.

---

(1) Voici comment la question de l'instinct religieux a été posée récemment sous son aspect neurologique et fonctionnel : Le sentiment religieux « a une signification biologique, en ce sens qu'il constitue soit un instrument au service de l'instinct de conservation, soit un facteur puissant de synthèse et d'équilibre à l'intérieur de la sphère des instincts... L'instinct religieux est un des plus puissants facteurs du caractère ». (C. v. MONAKOW et MOURGUE. *Introduction biologique à l'étude de la Neurologie et de la Psychopathologie*, Alcan 1928, p. 85, 86, 90). LEUBA, (ibid.) signale de même une double finalité du phénomène religieux, sous la forme de la *paix de passivité* (détente, relâchement, repos) et de la *paix d'activité* (joie de l'élan, de la lutte, plénitude de l'action individuelle) qui rythment normalement l'existence humaine, et qui sont la justification en quelque sorte biologique de la prééminence que les théologiens accordent à la vie mixte (comportant contemplation et action). CLAPARÈDE note les « troubles graves » que la destruction des croyances religieuses peut produire chez les adolescents (*Psych. de l'enf.*, éd. 1911, p. 543). FOERSTER y voit le contrepois le plus puissant aux manifestations prématurées ou anormales de l'instinct sexuel. (*Morale et Pédagogie sexuelle*, Bloud s. d.). P. BOVET a observé la quasi-universalité de son existence et de son activité, sous des formes diverses, chez les enfants. (*Le sentiment religieux et la psychologie de l'enfant* : Delachaux et Niestlé, Neuchatel, s. d.). P. DUMAS admet le fondement subjectif de la croyance que l'on doit sa moralité à sa religion, et constate qu'en fait la morale utilise les croyances religieuses (*Traité de psych.* II, 280). Enfin, d'un point de vue pratique qui ne manque pas de gravité, étant donné la loi de caducité des instincts, M. THAMIN remarque : « Refuser la religion à l'enfant, c'est la refuser à l'âge mûr ; car la religion s'insinue plutôt qu'elle ne s'enseigne » (ibid., p. 58). Pour reprendre le mot de Pascal, avec l'enfant, il faut parier... Ne pas parier, c'est parier *contre*.

C'est par le jeu que l'on peut le mieux prendre un garçon.

(B. P. *Le Guide du Chef*, p. 26).

Réfléchissez à ce que vous voulez enseigner à vos garçons, puis imaginez des jeux qui permettent de s'y exercer.

(B. P. *Eclaireurs*, p. 303).

9. LES JEUX. — Mais l'instinct religieux, quelle que soit son importance, ne représente qu'une partie des ressources naturelles exploitées par le Scoutisme, qui est, essentiellement, un Grand Jeu. C'est, en effet, l'instinct du jeu, ou plutôt les instincts juvéniles se manifestant sous la forme du jeu, qui forment la base de l'éducation scoute : il n'est pas une technique qui ne puisse s'enseigner sous cette forme. Jeux de « secourisme », pour apprendre le transport d'un blessé fictif, les soins à donner à un homme évanoui, à un noyé, un blessé, etc. Jeux d'alpinisme et d'escalade pour apprendre à nouer des nœuds à la fois sûrs et faciles à défaire. Jeux de transmission de messages par morse et par fanions pour communiquer à grandes distances. Jeux d'approche, pour apprendre l'art du défilement et du camouflage. Jeu des *contraires* et jeux de *Jacques dit* pour acquérir la maîtrise de soi. Jeu du serpent aveugle, de la course aux pieds attachés, pour susciter l'esprit de coopération. Concours de montage de tente, de cuisine, de bricolage, pour devenir débrouillards. Jeux de *Kim* (1) ou de *Morgan* pour développer l'esprit d'observation, etc... Les

---

(1) Disons un mot de ce dernier qui montre comment on peut exercer ses sens et sa mémoire en jouant : une quinzaine d'objets sont secrètement disposés par le Chef sur une table, — ou sur le sol — puis recouverts d'un voile. Les scouts sont appelés autour. Ils ont une minute pour regarder les objets que le chef va découvrir. Ensuite chacun de son côté essaie de reconstituer sur un carnet la liste des objets observés. Celui qui en retrouvera le plus grand nombre aura gagné. On peut ainsi réaliser le « Kim » tactile, sonore, olfactif, etc..., multiplier le nombre des objets, raccourcir le temps d'observation. Ce jeu passionne les enfants, tout en exerçant leur attention sensorielle.

jeux éducatifs scouts se comptent par centaines, que l'on peut encore varier à l'infini.

Il faut noter ici que le Scoutisme n'a fait qu'utiliser, pour son propre compte, la grande idée de l'Education nouvelle relative à l'emploi du jeu pour la formation des enfants. La théorie de Groos (1) ne rencontre plus guère aujourd'hui d'adversaires : si l'enfant joue, ce n'est ni pour se délasser, ni pour dépenser un surcroît de vie (Spencer), ni pour se purger des résidus ancestraux (Stanley Hall), ni pour se donner en spectacle, ni pour imiter l'adulte : c'est essentiellement pour *s'exercer*. La jeunesse n'est pas un passage accidentel, un âge plus ou moins « ingrat », une sottise plus ou moins prolongée, une gourme que l'on jette, un gaspillage de forces, une dissipation ou une anarchie dont on affirme assez stupidement « qu'il faut bien qu'elle se passe » : la jeunesse est une phase utile, une préparation nécessaire aux activités de l'âge mûr. Ce n'est pas parce que l'enfant est jeune qu'il joue : il est jeune pour jouer. Le jeu est pour lui une préparation indispensable à son activité future, le jeu est un *préexercice*.

Cette *conception génitico-fonctionnelle du jeu*, ainsi que Claparède l'appelle dans la magistrale démonstration qu'il en a faite (2), fournit d'abord une explication complète de l'activité ludique chez l'enfant : d'abord parce que c'est en s'exerçant qu'un organe se développe ; le jeu est un « stimulant de croissance », soit en favorisant la myélinisation des gaines de Schwann, ou en activant les centres nerveux qui commandent aux muscles, soit en agissant sur le système musculaire lui-même qui doit sa croissance à son exercice (théorie de Garr). Elle permet de comprendre que, par le jeu, considéré comme « ultra-exercice », l'enfant est

---

(1) GROOS. *Die Spiele der Thiere* (Jéna 1896) et *Die Spiele der Menschen*. (Jéna 1902). Le premier de ces livres a été traduit en français : *Les jeux des animaux* (Paris 1902).

(2) D<sup>r</sup> E. J. CLAPARÈDE. *Psychologie de l'enfant et Pédagogie expérimentale*. 7<sup>e</sup> éd. (Genève, libr. Kundig, 1916). Les citations qui suivent sont empruntées au Chap. IV, § 3 : le Jeu, p. 429 à 474.

orienté dans le sens de son enrichissement physique et intellectuel : « il augmente ses pouvoirs généraux d'action, son contrôle sur soi et sur le monde extérieur... Il tend au nouveau », tout en entretenant l'acquis par des jeux de post-exercice (*Nachübung* de Carr). Il favorise ainsi à la fois la permanence profonde de l'être et sa variabilité. Or ces deux sortes de jeux sont favorisés par le Scoutisme : jeux d'acquisition et jeux de révision s'entremêlent constamment. Le jeu, en outre, complète la formation de l'enfant en suscitant « d'autres fonctions que celles auxquelles la vie sérieuse fait appel » : on sait à quel point la « vie sérieuse » que la Famille et l'Ecole imposent à l'enfant est déficiente sous ce rapport. Le jeu agit enfin comme un dérivatif puissant de l'instinct combatif : nous reviendrons sur cette idée (§ 10).

Mais la fonction « cardinale » du jeu, selon l'expression de Claparède, c'est de réaliser en quelque sorte la synthèse du présent de l'enfant, et de son avenir. Il soude la finalité actuelle à la finalité fonctionnelle. Le jeu n'est ni la préparation exclusive de l'avenir, ni la satisfaction unique d'un besoin immédiat d'activité. Il est, au fond, « la manifestation de la tendance de tout être à déployer, à affirmer sa personnalité... une manifestation de vouloir-vivre ».

C'est évidemment là le sens le plus profond du jeu, et le Scoutisme est un champ privilégié d'expériences pour s'en persuader. Les « grands jeux » scouts sont, la plupart du temps, de « libres poursuites de buts fictifs ». L'éclaireur guette, rampe, ruse, se cache, bondit, arrache des foulards, conquiert des fanions, s'empare des petits objets mystérieux préalablement cachés, construit des brancards, des échelles de corde, des passe-rivière, etc... *comme si* la conquête des trophées devait faire de lui un chef victorieux, *comme si* la boîte de bonbons ou le paquet de gâteaux qu'il recherche était un sac plein d'or ou de diamants, *comme s'il* secourait réellement un accidenté, ou *comme s'il* était poursuivi réellement par un ennemi implacable. Pour lui, plus que pour tout autre, « le domaine du jeu est le paradis du *comme si* ». C'est la *bewusste Selbsttäuschung* de K. Lange :

l'auto-illusion consciente, ou l'auto-duperie. Ici encore, le succès du jeu vient de ce qu'il permet de réaliser, en *comme si*, les merveilleuses aventures que la vie refuse, mais que la personnalité profonde réclame impérieusement parce qu'elles sont des préexercices. Les joies, les ivresses même (le mot n'est pas trop fort) qu'elles procurent, les bienfaits physiques, intellectuels et moraux qui en découlent, montrent bien que « c'est en assouvissant ses besoins présents que le jeu prépare l'avenir ».

Cette utilité souveraine du jeu, bien comprise pourtant par l'Ecole active (Claparède y voit sa clef de voûte), a reçu dans le Scoutisme une pleine application. Tous les recoins du Moi adolescent y sont exploités pour construire sa personnalité intégrale : éducation sensorielle, formation technique, instinct du groupement organisé, instinct du commandement, de l'obéissance à un chef librement reconnu, — instinct coopérateur enfin, que M. Bouglé signale avec raison comme plus important encore, socialement, que l'instinct producteur (1). Or, il n'existe pas de milieu plus favorable à son franc exercice, chez l'enfant, que la Patrouille. Les garçons y trouvent la place et l'aide qu'il leur faut pour leur développement propre. Les équipes de Cousinet elles-mêmes, ne possèdent ni sa permanence, ni sa hiérarchie différenciatrice. La Patrouille dure normalement plusieurs années : certaines ont vingt ans de vie ; or, c'est par le truchement du jeu qu'on s'attache à elle, qu'on y vit, qu'on y agit, qu'on y commande, qu'on y obéit. Et si les Coopératives ont un budget et des conseils pour l'organiser, la Patrouille aussi, et possède en outre bien des avantages que les Coopératives ne donnent pas ; Enfin, si l'Imprimerie selon la méthode de Freinet, ne fait pas nor-

---

(1) Dans « Producteurs et Coopérateurs » (*De la Sociologie à l'action sociale*, Les Presses univ. de France 1923, p. 113). M. Bouglé oppose, aux deux théories contestables selon lesquelles l'objet de l'enseignement serait de former soit des *hommes*, soit des *producteurs*, la formule suivante : « L'objet de l'enseignement est de former des *coopérateurs* ». Ajoutons que ce résultat s'obtient, d'après nous, par surcroît, comme conséquence de l'éducation individuelle.

malement partie des activités scoutes, les badges (§ 12) qu'on y prépare (il en existe une d'Imprimeur), offrent de nombreuses possibilités de spécialisation technique.

Remarquons d'ailleurs que si Baden-Powell a été amené à accorder aux jeux cette place privilégiée, c'est uniquement après expérience de leur efficacité formative. Ce n'est pas la lecture de Groos qui l'a mis sur le chemin de la vérité pédagogique : c'est la constatation empirique (1) du rendement exceptionnel des activités prenant la forme du jeu. Et cette rencontre du praticien anglais avec le psychologue allemand est d'autant plus significative.

10. LA RATIONALISATION DE L'INSTINCT COMBATIF. — Parmi les instincts que les jeux canalisent, il en est un particulièrement important : c'est l'instinct combatif. Pierre Bovet, dans le beau livre qu'il lui a consacré (2) y voit la forme générale que prennent tous les autres instincts, ou plutôt le ferment qui les stimule. Quel que soit l'âge, le sexe et la profession, c'est à la combativité qu'il faut attribuer le meilleur de l'activité : alpinisme, billard, jeux de cartes, chasse, littérature, art, — et jusqu'à la religion elle-même, sont autant d'occasions pour l'instinct combatif de se manifester. A la base de tout acte professionnel, social ou moral, il y a un combat. Il en est de même, remarquons-le, de toute pensée attentive : l'analyse est une lutte contre le syncrétisme, et la synthèse contre la juxtaposition. Au fond, on se bat toujours contre quelque chose, contre quelqu'un, ou contre soi-même.

Une des parties les plus intéressantes de l'ouvrage, pour notre sujet, est assurément l'enquête menée par P. Bovet sur les batailles d'écoliers, et les analyses qu'il leur consacre. Il y retrouve, comme fond commun, une *provocation* verbale, des *voies de fait*, le *corps à corps*, la *colère* et un *temps de répit* qui termine la lutte ou prépare une reprise,

---

(1) Son expérience de Mafeking (§ 36) semble, à cet égard, avoir été révélatrice.

(2) P. BOVET. *L'instinct combatif*. (Flammarion 1928).

chacun de ces éléments se produisant successivement dans cet ordre quasi-immuable (1). Ainsi, la lutte n'est pas une activité complexe : elle est un complexe d'activités. Or, si la colère qu'elle entraîne est évidemment condamnable, il n'en est pas de même des autres gestes : il y a des voies de fait qui résultent d'une simple pétulance, de provocations sans méchanceté et de corps à corps sans hostilité. Si donc on peut donner libre cours aux autres gestes, en évitant l'irritation, on aura satisfait les exigences psychologiques de l'instinct combatif, sans dommage moral.

L'entreprise est facilitée du fait que la combativité débute non par la colère, mais par la provocation. Or celle-ci peut très bien se produire sans haine : témoin la taquinerie, qui en est une forme atténuée, ou encore les défis d'ordre sportif. Même remarque pour les voies de fait : Certains jeux, tels les jeux de jet, de nature toute pacifique, peuvent, sans intention mauvaise, mal tourner, pour peu qu'un but vivant ou fragile ait, durant une fraction de seconde, tenté le lanceur. De même pour les jeux de saut ou de rapt (l'objet privilégié de ce dernier étant, chez les écoliers, la coiffure). De même le plaisir de frapper avec le poing ou le bâton. Comme le remarque P. Bovet, « l'enfant atteint ou menacé, prend pour une agression ce qui n'est pour l'autre qu'un jeu ». Entre adultes, les malentendus analogues sont de « mauvaises plaisanteries ». Enfin le corps à corps est, en soi, innocent : les luttes amicales sont là pour le prouver. La colère est déterminée par la violence ou l'injustice des coups.

Pour éviter qu'elle se produise, il suffira donc d'éliminer, des deux phases qui la précèdent, et normalement la préparent, toute expression ou toute attitude irritante. Or rien de plus facile, quand les adversaires sont d'accord : il suffit de poser les règles de la lutte et de s'y tenir. Fréquents sont de tels arrangements spontanés dans le monde infantin — mais rarement aussi, cela finit bien. La pré-

---

(1) Ib., p. 19. « L'ordre reste presque toujours le même » (p. 23).

sence des camarades qui font cercle, la honte de la défaite, l'irritation de son infériorité, poussent aux coups défendus : dès lors tout est compromis, l'injustice appelant naturellement l'injustice (1).

Mais dans le Scoutisme, il est facile de libérer la combativité sans en courir les dangers. Les conditions de la lutte sont toujours exactement définies ; les termes de la provocation et du défi sont l'œuvre de l'organisateur du jeu ; souvent elles demeurent implicites, découlant directement de l'existence même des patrouilles, il y a émulation entre elles, non agressivité. Leurs compétitions se canalisent en des concours qui s'étendent parfois sur plusieurs mois et laissent ainsi au vaincu l'espoir d'enlever la décision par un sursaut d'énergie désespéré. Il y a enfin au moins trois articles de la Loi qui viennent aider le malchanceux (4, 5 et 8). En fait, la mauvaise humeur, chez les Eclaireurs, va bien rarement au delà d'un premier mouvement.

Ici, une objection se présente : le Scoutisme représente une utilisation constante de l'instinct combatif : Grands et petits jeux, concours, conquête de badges, décoration parallèle des coins de patrouille, garde du drapeau ou d'un fanion d'honneur, désir d'égaliser les anciens et de leur prouver son savoir-faire, amélioration des alentours de la tente et du confort au camp, etc. : on le rencontre partout, sous des formes plus ou moins violentes. Mais il est alors permis de se demander si les facilités qui lui sont offertes, même si l'on arrive à éviter colère et haine, n'offrent pas un danger : celui de favoriser une attitude cocardière, qui se pénétrera peu à peu, sous l'influence de l'uniforme, d'esprit militariste et chauvin.

Il faut avouer que l'allure de certaines Troupes a pu justifier ces craintes : on nous en a cité, dont les défilés et

---

(1) D'après les observations de M. PIAGET, à partir de 11 ou 12 ans, les règles de jeu sont observées par suite d'une entente mutuelle : chacun met son honneur à n'y pas manquer. (*Le jugement moral chez l'enfant*. Alcan 1932. Chap. I). Mais il est évident que la précision des règles est la condition d'un accord durable. Sinon les « tricheurs » ont beau jeu.

les parades ont amené le public à identifier Scoutisme et préparation militaire. Il convient aussi de signaler qu'on rencontre, d'ailleurs exceptionnellement, des Chefs chez qui le grade qu'ils possèdent dans l'armée de réserve a pu fausser l'idée qu'ils devraient se faire de la conduite d'une Troupe. Cependant, s'il est juste de signaler ces déviations, il est également juste de reconnaître qu'elles sont très rares : mais un seul cas suffit pour influencer l'opinion de toute une région sur le Scoutisme.

Du reste, c'est seulement par accident que le Scoutisme peut présenter ces déviations. Rien ne pacifie l'instinct combatif comme de lui offrir des jeux réglés. Du reste, Baden-Powell est formel sur ce point : il condamne nettement la méthode du *drill* militaire, utilisé notamment dans le mouvement anglais des Cadets, auquel il oppose vigoureusement celui des Eclaireurs : « Tandis que le premier agit du dehors et impose au garçon une instruction collective, le second encourage son développement individuel et agit en quelque sorte du dedans au dehors. L'un imprime, l'autre exprime. Le drill militaire façonne le jeune garçon de manière à en faire l'élément d'un tout ; le Scoutisme se propose essentiellement de développer son caractère personnel et son initiative » (1). L'instinct combatif, rationalisé, peut faire des hommes ardents à poursuivre leur vocation dans toute sorte de groupes sociaux, y compris l'armée : il ne fait pas des militaristes (2).

Quant à l'accusation de chauvinisme, nous verrons plus loin (§ 33) comment la formation nationale s'équilibre et se complète par la formation internationale.

(1) *Guide du Chef éclaireur*, p. 13.

(2) Les règlements des diverses Fédérations prohibent tout ce qui pourrait donner au Scoutisme un cachet militaire : par exemple le port des armes est interdit en uniforme ; il en est de même pour certains détails vestimentaires : gants à crispin, leggings, etc. Dans les défilés, ni clairons, ni tambours. Depuis le 1<sup>er</sup> février 1928, les Eclaireurs sont rattachés au Ministère de l'Education Nationale, après avoir dépendu un certain temps, pour des raisons purement fortuites, du Ministère de la Guerre.

Les insignes d'Eclaireurs de 1<sup>re</sup> et de 2<sup>e</sup> classe témoignent que nos jeunes garçons savent nager, cuisiner, diriger une barque, se retrouver dans une forêt, etc., et qu'ils ont donné des preuves de virilité et d'adresse.

(B. P. Eclaireurs, p. 300).

## 11. LA TECHNIQUE ET LES CARTES D'EPREUVE.

— Les jeux scouts sont l'occasion d'acquérir ou de perfectionner certaines techniques, définies dans les manuels d'Aspirant, de « Seconde classe » et de « Première classe ».

Tout Eclaireur doit viser à la conquête de sa badge (1)

(1) Ensemble d'épreuves qui donnent droit au port d'un insigne spécial lorsqu'on les a passées d'une façon satisfaisante. Outre les badges de 1<sup>re</sup> et de 2<sup>e</sup> classe, il y a de nombreuses badges dites « de spécialité » dont il sera question dans le paragraphe suivant. Voici, à titre documentaire, la carte remise au novice : chaque casier est signé par le Chef au fur et à mesure que les épreuves ont été passées devant lui ou son délégué. — Cette méthode est appliquée avec succès dans le Plan Dalton, où le programme total est réparti en « buts » (goals). V. A. Guisen. Le Plan Dalton pour l'Individualisation de l'Enseignement (Bruxelles, Lamertin, 1928).

Troupe ..... Nom .....

|                                        |                           |                      |                   |                    |                      |
|----------------------------------------|---------------------------|----------------------|-------------------|--------------------|----------------------|
| <b>Aspirant</b><br>le .....            | Stage terminé<br>le ..... | Théorie              | Tenue             | Matelotage         | Signes, Signaux      |
|                                        | Secourisme                | Civisme              | Habileté manuelle | Aptit. physiques   | Religion             |
| <b>Deuxième<br/>Classe</b><br>le ..... | Stage terminé<br>le ..... | Théorie              | Aptit. physiques  | Observation<br>A B | Orientation<br>A B C |
|                                        | Nature                    | Signalisation<br>A B | Campisme<br>A B   | Matelotage         | Secourisme<br>A B C  |
|                                        | Economie                  | Chants               | Religion<br>A B   |                    |                      |
| <b>Première<br/>Classe</b><br>le ..... | Age                       | Natation             | Campisme          | Travail manuel     | Matelotage           |
|                                        | Exploration               | Orient. topograph.   | Nature<br>A B C   | Observation        | Signalis. Liaison    |
|                                        | Secouri-me<br>A B C D     | Economie             | Apostolat         | Elocution          | Religion             |

de première classe. Les autres sont seulement des scouts en préparation ; et comme les conditions de cette badge sont plutôt sévères, peu y parviennent, et leurs chefs ont ainsi un moyen de les tenir constamment en haleine et de les rappeler, le cas échéant, à l'humilité convenable. Nous ne pouvons ici donner le détail de ces épreuves. Disons que toutes ont une valeur éducative, non seulement parce qu'elles apprennent à l'enfant des notions ou des industries nouvelles, mais aussi parce qu'elles lui font acquérir, sans qu'il s'en doute, l'essentiel du véritable esprit scientifique, c'est-à-dire l'exactitude et l'objectivité. Impossible ici de s'en tirer par de l'à-peu-près ou de duper son instructeur : le nœud de chaise ou de jambe de chien, ou tel autre qu'on peut choisir parmi la trentaine enseignée, se font de telle manière déterminée, et la moindre erreur les fait manquer. Un brancard mal conditionné laisse choir le pseudo-accidenté. Un pont de cordes mal nouées ne supporte pas le poids du passant. Une lettre manquée dans un envoi par morse ou par fanions est tout de suite signalée par les protestations de la patrouille rivale, ou par l'embarras du poste récepteur. Il y a des règles précises pour interpréter les formes de la lune, la position du soleil, ou la couleur des nuages. On ne reconnaît un arbre à ses feuilles ou à son écorce que si l'on s'est exercé aux comparaisons et aux discriminations convenables ; et les bons feux de bois exigent certaines essences déterminées, etc. Bref, les épreuves techniques sont, pour le scout, une école de réalisme : car pour qui veut utiliser le réel, l'action doit être la sœur aînée du rêve, et l'expérience la pierre de touche de l'hypothèse. *Natura vincitur nisi parendo.*

Cette règle d'or est d'autant plus nécessaire à rappeler au jeune garçon qu'il n'a guère l'occasion de l'apprendre à l'école. Exception faite de l'enseignement technique, le seul à dispenser à ses élèves les bénéfices du manualisme (1) nos écoliers vivent dans le royaume de l'à-peu-près, et parfois, ce qui est pire, de la fraude. Les besognes dont on

---

(1) V. FONTÈGNE : *Manualisme et Education* (Eyrolles, éd. 1923).

les accable, les devoirs et leçons exigés en série, les compositions et examens venant en surcharge, leur enlèvent radicalement le goût du travail bien fait. Il s'agit avant tout de louver sans dommage au milieu des écueils dont on se plait à semer leur vie : discipline et travail, tels qu'ils sont conçus, les provoquent à une perpétuelle dérobade. Bâcler, tricher, copier, se dissimuler, sont mœurs courantes dans le petit monde scolaire, et considérées par lui comme des vertus, ou du moins comme une légitime réaction d'auto-défense contre d'impossibles exigences. A tout instant, l'enfant expérimente, non pas le bien fondé et la valeur des règles administratives, mais leur méconnaissance de ses besoins, — et leur impuissance, s'il sait les tourner ; il apprend, non pas le sérieux des connaissances et des sciences, mais leur imprécision et leur artificialité, puisqu'il suffit de faire illusion au maître, par quelques lambeaux de par cœur, ou, dans les devoirs, par des extraits de manuels et de cours, ou plus simplement par un copiage habile du voisin. Quant à la formation proprement scientifique, malgré des instructions précises (1), que bien des obstacles rendent inapplicables, cours dictés et manuels en constituent encore le fond. Les travaux pratiques, déjà trop rares, sont organisés de telle sorte que les meilleurs élèves seuls en profitent vraiment. Quant aux autres, ils s'en désintéressent, ou pèchent même délibérément contre toute sincérité en truquant les expériences pour qu'elles cadrent avec les résultats qu'ils ont appris *a priori* de camarades complaisants (2). C'est avec cet état d'esprit que les étudiants abordent le baccalauréat et les études supérieures : au P. C. N., par exemple, les séances de travaux physiques et chimiques sont couramment le théâtre de

---

(1) Notamment les instructions du 2 sept. 1925 et de 1931, que nous avons analysées dans notre ouvrage sur l'Individualisation de l'Enseignement, § 176.

(2) Peut-être faut-il voir dans cette raison la « répugnance » que MENDOUSSE signale chez les professeurs de sciences à l'égard des travaux pratiques (*L'Ame de l'Adolescent*. Alcan 1930, 4<sup>e</sup> éd., p. 153).

semblables méfaits intellectuels ; et les concours eux-mêmes, qui ouvrent l'entrée des carrières, ne sont pas, on le sait, exempts de procédés frauduleux.

C'est pourquoi le Scoutisme représente, au rebours de la pédagogie universitaire, un véritable entraînement à la droiture d'esprit, qui est la condition nécessaire de la droiture d'âme.

« L'étude de la nature donne le meilleur moyen d'élargir l'esprit et la pensée des garçons. »

(B. P. Guide, p. 47).

12. L'ETUDE DE LA NATURE. — Parmi les épreuves nécessaires à l'obtention de la seconde et de la première classe, il en est une particulièrement importante. C'est celle qui est indiquée sous la rubrique *Nature*. Aussi, l'un des premiers soins de l'instructeur est-il de s'enquérir des ressources offertes par la campagne environnante. Quels que soient le terrain ou les cultures, il n'existe pas un seul pays qui ne présente quelque intérêt. Les plus riches, à cet égard, sont évidemment ceux qui ont conservé le plus de nature intacte : bois, forêts, étangs, ruisseaux, landes, rochers, collines, montagnes, etc. C'est là qu'il est aisé d'étudier les mœurs des oiseaux, des quadrupèdes et des poissons, de suivre leur piste, d'assister à leurs jeux ou à leurs luttes, de relever au plâtre leurs empreintes, d'organiser de longs affûts pour les photographier de tout près, de faire de riches collections d'insectes, de plantes, de cailloux, etc. Il est rare d'ailleurs qu'une ville n'en ait pas gardé, dans un rayon de quelques kilomètres, des vestiges intacts. Du reste, même les champs cultivés peuvent devenir instructifs : on y suit, semaine par semaine, la vie des petites ou grandes exploitations agricoles, qui ne s'interrompt pour ainsi dire jamais, chaque mois amenant un travail nouveau. En supposant même que l'éloignement ou le mauvais temps rendent difficiles les enquêtes sur place, il est toujours possible de cultiver dans un coin du local, sur une couche

de ouate humide, une graine dont on suit la germination, la croissance et la floraison. Mais ceci n'est qu'un pis-aller : c'est au grand air, sous la pleine lumière de la campagne, qu'observations et causeries sur la faune et la flore prennent tout leur sens.

Mais à côté de ces connaissances sur la nature, il y a toutes celles qu'exige le campisme, diurne et nocturne. Ce n'est pas sans raison que la malice citadine a transformé le mot anglais *boy-scouts* en celui de « bois-scouts », avec l'intention de railler ainsi leur domicile d'élection. Or qui dit : vie dans les bois, dit nécessité de se débrouiller en utilisant toutes les ressources qu'ils offrent, et de parer à leurs inconvénients, voire à leurs dangers. La vie des bois suppose l'art de planter et de tendre sa tente, de lutter contre l'invasion possible des pluies torrentielles, de construire des foyers, de bien choisir son bois mort, de le disposer convenablement et de l'enflammer même sans papier d'allumage, de connaître les ressources alimentaires naturelles (animaux, baies, fruits, champignons, salades, racines, etc...), de faire cuire ses aliments, voire son pain, de travailler et de joindre les branchages pour organiser un minimum de confort, qu'il est du reste de bonne règle d'accroître d'un jour à l'autre. La vie des bois rend utile la prévision du temps d'après les vents, les nuages, les levers ou les couchers de soleil, l'attitude des animaux ou des insectes, l'inclinaison et la mousse des arbres, etc. Elle suppose aussi la science de l'orientation avec ou sans boussole, avec ou sans montre, avec ou sans soleil, etc... Elle permet la pratique de la radiesthésie, recommandée dès 1922 par Baden-Powell (1). Enfin cette vie donne de constantes occasions d'éduquer le sens esthétique des garçons et d'élever leur âme en leur faisant, selon le mot de B. P., « sentir Dieu à travers son œuvre ». Insecte, fleur, plante,

---

(1) Dans le journal « *The Scout* ». Son article a été reproduit dans « le Vieux sachel », organe des E. D. F. bretons, et rappelé dans le Chef (E. D. F.) de Nov. 1932, avec l'indication d'un livre de radiesthésie pratique : *Tu seras sourcier*, par E. CHRISTOPHE (Ed. de la Revue des Indépendants. Rue Neuve à Lecelles, Nord).

mœurs animales, nuages, larges horizons, couchants ensoleillés, nuits d'étoiles, tout peut devenir l'occasion de comprendre la beauté des choses et de goûter leur harmonie. Bref, rien n'est plus favorable que la vie dans la Nature à la constitution d'un fond solide et original de culture, ses richesses inépuisables permettant à chacun, selon ses goûts, ses occupations, son éducation antérieure, d'y butiner indéfiniment ce dont il a besoin pour sa propre formation.

Notre système d'éducation consiste à amener les jeunes garçons à passer des épreuves diverses, témoignant de connaissances pratiques et professionnelles qui puissent leur être utiles dans leurs futures carrières. Nous avons des insignes d'électricien, de cochers, de fermiers, de jardiniers, de musiciens, de charpentiers, etc.

(B. P. *Eclaireurs*, p. 300).

13. LES « BADGES » DE SPÉCIALITÉ. — Le système des « badges » a été imaginé par Baden-Powell pour « développer la personnalité de l'enfant, l'amener à découvrir ses aptitudes et ses goûts et lui donner, par cette découverte, les éléments d'un apprentissage professionnel qui l'aidera à s'orienter dans la vie et à faire choix d'une carrière en connaissance de cause ». Pour obtenir un badge, en effet, le Scout doit se sentir spontanément attiré vers la spécialité qu'elle représente et satisfaire aux épreuves particulières qu'elle comporte. La plupart des badges se rapportent à la pratique d'un métier et exigent de leur possesseur une véritable spécialisation. Telles sont les badges d'employé, d'imprimeur, de relieur, de charpentier, de maçon, de serrurier, de plombier, d'aide aviateur, d'électricien, de mécanicien, de blanchisseur, de cordonnier, de tailleur, de tisserand, de mineur, de vannier. Plusieurs se rapportent à des occupations agrestes : apiculteur, éleveur, fermier, jardinier, laitier, forestier, ami des oiseaux. Certaines sont plus spécialement destinées aux intellectuels : astronome, géologue, météorologiste, géographe, naturaliste, interprète, latiniste. D'autres visent les arts d'agrément : dessinateur, déclamateur, musicien, photographe, — ou les

sports : cycliste, cavalier, maître d'armes, tireur. Les plus estimées ont une utilité publique : infirmier, nageur, pompier, sauveteur, secouriste, cuisinier, débrouillard, campeur, pionnier. Enfin quelques-unes seront particulièrement goûtées par les troupes habitant les régions fluviales ou maritimes : bateliers, garde-côte, pêcheurs, pilotin.

On a fait au système de badges deux objections : quel scoutmestre pourra jamais assumer l'écrasante tâche d'en enseigner seulement une douzaine ? Par ailleurs, ne sont-elles pas, par le savoir complexe et spécialisé qu'elles exigent, inaccessibles à un enfant ? Mais ce sont là des difficultés assez théoriques : le chef n'a pas à enseigner les badges, mais à trouver surtout, dans ses relations, des professionnels qui acceptent d'être des instructeurs bénévoles ; d'autre part, l'expérience montre qu'un Eclaireur parvient à conquérir sans difficultés plusieurs badges, ce qui n'a rien, au fond, de surprenant : on sousestime toujours les possibilités du travail de l'enfant *pour ce qui l'intéresse*. Car il est inutile de s'engager à la conquête d'une badge, si l'on ne se sent pas porté par goût à l'apprentissage des connaissances ou des actes qu'elle implique. En revanche, il est bien rare qu'un jeune garçon, à parcourir la liste qui lui est offerte, et désireux d'orner sa manche droite de quelques « macarons » multicolores, (les deux sentiments ont leur importance), ne sente tressaillir en lui quelque fibre qui lui révèle une aptitude latente. Peut-être n'y aura-t-il là que goût passager ; peut-être sera-ce une véritable vocation : bonne occasion, précisément, de l'expérimenter. S'il ne s'agit que d'une lubie, il y a toujours acquisition d'une connaissance utile. Mais dans certains cas, la badge peut être une véritable révélation d'aptitudes profondes, et l'amorce d'un métier qu'on aura ainsi librement choisi, donc qu'on aimera. Il y a là une méthode que l'Orientation professionnelle pourrait sans doute utiliser, soit qu'elle tienne compte des badges scouts, soit qu'elle organise, pour son compte, dans les écoles, un système analogue capable de fournir, conjointement aux tests, et plus complètement qu'eux, des indications précises sur les capacités de chacun.

« Dieu n'a pas inventé les mouvements saccadés. Le guerrier Zoulou, quelque beau spécimen qu'il soit de sa race, n'a jamais passé par la gymnastique suédoise... : ce sont les jeux de plein air, la bonne nourriture et le repos nécessaire qui apportent au garçon la santé et la vigueur, d'une façon naturelle et non artificielle. »

(B. P. *Le Guide*, p. 55).

14. LE DÉVELOPPEMENT PHYSIQUE. — Ce qui précède permet de comprendre la place que tient, et la forme que prend la culture physique dans le Scoutisme : elle n'existe expressément nulle part (sauf dans quelques mouvements respiratoires et circulatoires pratiqués au réveil), mais elle est diffuse dans toute la vie des Eclaireurs. Marches entremêlées de « pas scout » (1), courses à travers bois, escalades, grands jeux où tour à tour on saute, on rampe, on grimpe, « prises de foulards » (2) qui essoufflent sans fatiguer, partout on retrouve les exercices qui assouplissent et entraînent le corps sans le surmener. Nulle préoccupation de championnat, mais seulement des activités spontanées plus complètes encore que la meilleure des gymnastiques (3), celle d'Hébert qui, pour si « naturelle » qu'elle soit, peut manquer du cadre, du grand air pur, et des mille variétés d'attitude que la campagne seule permet.

Les exercices recommandés dans le Manuel de Loiseau sont de diverses sortes : exercices rapides, d'arrêt, de lancer, de grimper, de porter, de saut, d'équilibre, de défense, de lutte, de natation. Au total, une centaine de mouvements

---

(1) Vingt-cinq doubles-pas en marchant, 25 en courant et ainsi de suite, de manière à franchir 2 kilomètres en un quart d'heure.

(2) Les foulards sont passés à la ceinture ou noués autour de la tête et chacun essaie d'enlever celui de l'adversaire.

(3) Nous citons, pour mémoire, la méthode dite « scientifique », et la gymnastique suédoise, qui sont basées sur des principes à priori et qui n'ont jamais plu aux enfants ; leurs résultats — quand on réussit à les leur faire pratiquer — sont nettement inférieurs à la gymnastique d'Hébert. Quant à la méthode de Joinville, elle est surtout destinée à faire des athlètes plus ou moins spécialisés.

différents (1) que l'on combine à l'infini, selon l'inspiration, ou l'exemple des autres. C'est le matin, au réveil, au sortir de la tente, que sont surtout pratiquées ces synthèses d'exercices, la troupe évoluant autour du Chef :

« Le chef de jeu criait : « Faites comme moi ! », puis tout le monde répétait : « Faites comme moi ». Le chef alors bondissait sur un pied, faisait l'ange, puis se couchait brusquement sur le dos, puis sur le ventre... puis il courait à toute vitesse, s'arrêtait, faisait volte-face, repartait à cloche-pied, se couchait, se roulait sur le côté, repartait en rampant ou à genoux, à toute vitesse, puis marchait à reculons, puis progressait en sautant ; chacun devait l'imiter aussitôt, personne ne devait rester en arrière ; c'était étourdissant. Puis, après une galopade effrénée, où tous les scouts devaient disparaître sous les tentes, chacun, à un signal, revenait à nouveau et c'était une lente procession indienne avec des mélodies graves ; soudain le chef criait : « Attention aux Sioux ». Chacun se couchait aussitôt à plat ventre, prêt à bondir. On bondissait en effet, mais vers la rivière, où chacun se plongeait dans l'eau. On remontait ensuite la rive le plus vite possible, pour disparaître sous les herbes... etc. » (2).

Ces exercices se font de préférence en sandales et en caleçon ou en pagne, en pleine nature, coupés de repos fréquents : conditions optima pour une culture intégrale et sans surmenage. Les familles, qui d'ordinaire gardent les yeux assez fermés sur les bienfaits intellectuels et moraux du Scoutisme, conviennent volontiers de ses avantages physiques. Ajoutons qu'à l'âge où s'éveillent les passions qu'on sait, rien n'est plus utile, plus apaisant pour les jeunes garçons que ces saines fatigues où leur corps a participé tout entier.

15. DISCIPLINE ET SANCTIONS. (1) *Les Sanctions.* — Le problème de la sanction se résout naturellement, dans le Scoutisme, d'après les mêmes principes qui cherchent toujours à découvrir dans l'individu lui-même le principe

---

(1) Citons seulement quelques *exercices rapides* : marche à flexion, en arrière, à genoux, à quatre pattes, reptation, cloche-pied, marcher en crabe, rouler, courir les pieds entravés, lancer des pierres, sauter des buissons, rouler le lasso en courant, etc...

(2) LOISEAU, *ibid.*, p. 165-166.

de son progrès. Une brève récapitulation des différentes sortes de sanctions montrera que le Scoutisme a précisément choisi celles-là même qui pouvaient le mieux aider à ce progrès intérieur.

Dans son sens le plus général, la sanction est la peine qui suit une faute (1). Si l'on n'attache pas de signification morale à ce dernier mot, la sanction, à son degré le plus humble, est représentée par la souffrance physique consécutive à une maladresse ou à une inattention : elle n'intéresse alors que l'activité machinale, tout en ayant une certaine portée éducative qu'avait bien discernée Rousseau ; c'est la sanction « naturelle », conséquence du déterminisme. A peu près sur le même plan, nous trouvons la sanction-dressage, infligée cette fois par l'éducateur, et dont la fêrule du « magister » constitue un clair symbole : elle vise en effet la répression punitive des étourderies, des actes de pêtulance ou de défaillance, cependant normaux chez l'enfant. Un degré plus haut, c'est la sanction-réparation, chère à Durkheim (2), infligée au nom d'un Règlement violé, pour venger l'atteinte qu'il a subie, et le restaurer dans sa dignité aux yeux de tous ; elle constitue, chez nous, la base de la discipline scolaire : elle présente en même temps un caractère d'intimidation, soit à l'égard du coupable, soit pour ceux qui seraient tentés de l'imiter. Ce dernier aspect est d'ailleurs le seul qui frappe l'enfant.

A côté de ces sanctions punitives, qui cherchent, soit à châtier, soit à sauvegarder une valeur extérieure à l'agent moral, existent les sanctions « correctives », destinées surtout à amender le coupable. Il en est de deux sortes : celles qu'on inflige purement et simplement du dehors (telles beaucoup des punitions familiales émanant de parents soucieux du progrès moral de leur enfant), — celles que l'on propose

---

(1) Pour une analyse approfondie de l'idée de sanction, voir l'ouvrage classique de GUYAU : *Esquisse d'une Morale sans obligation ni sanction* (Alcan). Sans aller, comme l'envisage l'auteur, jusqu'à la suppression de l'une et de l'autre, il est évident que la Morale a tout à gagner à les interioriser le plus possible.

(2) V. infra, § 55.

ou que l'on suggère à l'intéressé, afin de respecter, dans toute la mesure du possible, l'autonomie de son vouloir. L'idéal est alors qu'elle soit désirée, et qu'on s'y soumette librement : On obtient ainsi « l'adéquation des motifs à la Règle » (1).

Il est évident que cette dernière sorte de sanction est la plus efficace moralement. Or c'est celle que le Scoutisme cherche à obtenir toutes les fois que c'est possible, c'est-à-dire toutes les fois que le Scout défaillant a compris sa faute et désire sincèrement n'y plus retomber. Voici les moyens employés à cet effet.

La sanction doit devenir l'amorce d'une amélioration future : c'est pourquoi, lorsque les Chefs se constituent en tribunal pour juger un Scout qui a manqué à la Loi, déjà celui-ci a reconnu sa faute : il sait qu'il a failli à sa promesse sur tel article précis. Ce n'est pas une règle impersonnelle, arbitraire, extérieure qu'il a violé, mais l'idéal concret qu'il avait promis, et qu'il s'était promis de réaliser. Quand il comparait devant ses juges, c'est-à-dire devant le Chef de troupe, ses Assistants et les chefs de Patrouille réunis en « Cour d'Honneur », il sait qu'ils sont là comme représentants et défenseurs d'une règle qu'il avait librement acceptée. S'il ne l'a pas compris de lui-même, son Chef de Troupe, dans une admonestation fraternelle, doit le lui faire comprendre, et c'est une erreur que commettent parfois des chefs inexpérimentés de vouloir sévir sans cette préparation indispensable : il faut que l'autonomie de la volonté soit respectée ; la Cour d'Honneur doit prendre la défense du scout contre lui-même, c'est-à-dire de l'idéal précis qu'il s'était lui-même proposé, contre l'atteinte qu'il vient de lui faire subir. La faute une fois établie et reconnue, l'inculpé ne vient pas en défenseur, en protestataire. Il plaide nécessairement coupable et la seule question qui importe est celle de la sanction à appliquer.

La meilleure, celle qui répond le mieux à l'esprit scout,

---

(1) DUMAS. *Traité*, II, p. 291.

est la réparation, par un acte délibéré, du mal commis : excuse, indemnité, remise en état des objets ou des lieux dégradés, etc. Si la réparation est impossible, on songera à la B. A. exceptionnelle : un service éminent rendu à celui qu'on a lésé, ou à la Troupe. Ainsi la faute a été l'occasion pour le coupable de trouver en lui-même le principe de son rachat (1). D'autres sanctions essaient d'atteindre l'enfant dans sa fierté de Scout, et de traduire sa défaillance par une marque extérieure : suppression d'insignes, de bâton, de foulard, et même de l'uniforme tout entier pendant une ou plusieurs sorties, — ce qui, pour certains, est très cuisant. Ce n'est qu'en dernier ressort que l'on recourt à l'exclusion de la Troupe, temporaire ou définitive. Ainsi donc, en principe, pas de sanctions purement punitives. Toutes, plus ou moins, tendent à être correctives, principes d'amélioration personnelle et de progrès.

(2) *La Discipline.* — Ce caractère personnel de la sanction permet de prévoir quelle sorte de discipline est pratiquée dans le Scoutisme. Car il y a deux façons d'envisager la discipline : la première consiste à régenter l'attitude extérieure. L'état intime du sujet « discipliné » passe alors au second plan. C'est son comportement visible qui importe. Lorsque les gestes, les paroles, la contenance correspondent à ses désirs, le chef ne se soucie guère des pensées ou des sentiments qui peuvent bouillonner dans le cerveau et le cœur du subordonné : il se contente d'une soumission extérieure, et même, il peut trouver quelque joie secrète à triompher de cette révolte intime. Cette sorte de discipline est pratiquée par les autoritaires, qui veulent des résultats visibles, et préfèrent courber les corps plutôt que les vo-

---

(1) « J'ai connu personnellement de jeunes garçons portant avec remords le poids d'un manquement à la Loi scout, s'en accuser spontanément et très franchement devant leurs camarades et demander eux-mêmes quelle obligation leur serait imposée pour racheter leur oubli de la règle » (*M. Fressy : le Scoutisme, méthode nouvelle d'éducation, Bulletin de l'Enseignement Public du Maroc, Mai 1930*).

lontés. Ou plutôt, incapables d'agir sur ces dernières, ils se consolent en domptant les corps. Cependant, les vrais chefs, mécontents de ce pis-aller, s'irritent sourdement de cette obéissance de mauvais aloi qui, au fond, est le résultat de leur maladresse à commander.

C'est donc une sorte inférieure de discipline que celle qui se règle sur l'apparence : elle laisse le chef insatisfait, et le subordonné passif ou révolté. Son avantage le plus clair, c'est qu'elle permet de remuer des masses avec quelques ordres brefs (manœuvres militaires, gymnastique d'ensemble), et de flatter ainsi les goûts spectaculaires du public. Mais c'est une autre discipline qui a la faveur des véritables éducateurs : elle réside essentiellement dans l'attitude *intérieure* du sujet. Elle n'exclut pas un certain dressage, mais, au fond, elle diffère de lui radicalement. Le *drill* vise le corps seul : elle s'adresse au réel profond. L'un vient de l'extérieur ; l'autre de l'intimité du moi. Le but de l'un est l'apparence ; l'autre se contente d'effets invisibles. L'un vise des résultats collectifs ; l'autre la formation du caractère. Or, dans le Scoutisme, où le *drill* existe en petite dose, c'est lui qu'on remarque surtout : les « *Toujours... Prêts!* », les « *rallies* », les rassemblements, les commandements au sifflet, etc., frappent plus que la spontanéité qui les anime. C'est la raideur du corps, par exemple, qu'on remarque dans l'élan qui campe un Scout devant son chef, le regard droit et clair, dans l'attente du mot d'ordre. Or c'est l'attitude intérieure qui compte seule, et qui seule réalise l'auto-discipline, sans laquelle l'autre n'est plus qu'un simulacre.

Dans le Scoutisme, les détails de l'organisation disciplinaire se justifient en ce qu'ils servent, en réalité, à cette auto-formation. La hiérarchie répond, chez le garçon, à son instinct d'obéir à qui sait s'imposer à son admiration (§ 37). Les cadres de la Troupe et de la Patrouille viennent aider son désir de continuité morale, combattu parfois par son amour du changement. L'uniforme est accepté avec joie pour les avantages et la signification qu'il comporte (§ 3). Le travail en groupes favorise l'exercice des aptitudes individuelles, stimulées par le désir de collaborer à une œuvre

commune. Quant au salut que le Scout doit à ses chefs, et qui pourrait apparaître comme une exigence insupportable, indigne d'un garçon libre, voici l'ingénieuse justification que lui donne Baden-Powell :

J'ai vu l'autre jour un individu qui disait qu'il était Anglais, qu'il en valait bien un autre, et qu'il voulait être pendu si jamais on le voyait lever un doigt pour saluer ses prétendus « supérieurs ». Il n'était pas leur esclave pour se mettre à plat ventre devant eux, et patati et patata. Cela témoignait d'un petit esprit, commun parmi ceux qui n'ont pas eu une éducation d'Eclaireur.

Je n'ai pas discuté avec lui, mais j'aurais pu lui dire qu'il se faisait du salut une idée fausse.

Un salut n'est qu'un signe entre hommes de qualité. C'est un privilège de pouvoir saluer un autre homme.

Jadis les hommes libres portaient des armes et, quand ils se rencontraient, chacun levait sa main droite pour faire voir qu'elle ne tenait pas d'armes et qu'ils se rencontraient en amis. De même quand un homme armé rencontrait une dame ou une personne sans défense.

Les esclaves et les serfs n'avaient pas le droit de porter des armes, ils passaient devant les hommes libres sans faire aucun signe.

Aujourd'hui on n'est plus armé, mais ceux qui auraient eu jadis le droit de l'être, quiconque vit de son avoir ou gagne sa vie, continue de saluer comme on faisait jadis en portant la main à son couvre-chef ou en l'ôtant.

Les paresseux n'ont pas le droit de saluer; qu'ils passent leur chemin, comme ils le font en effet, sans s'occuper des hommes libres et des travailleurs.

Saluer, c'est montrer qu'on est un homme comme il faut et qui ne veut pas de mal à autrui. Il n'y a là rien de servile (1).

Cette page est caractéristique de la manière dont Baden-Powell s'y prend pour interioriser les gestes qu'il demande à ses garçons, en leur faisant comprendre comment les justes exigences de la discipline peuvent se concilier avec la plus chatouilleuse fierté.

---

(1) Eclaireurs, p. 48.



## II

### L'AIDE DU MILIEU

« J'ai toujours considéré la Patrouille comme l'unité essentielle dans notre organisation. »  
(B. P. *Eclaireurs*, p. 63).

16. LA PATROUILLE, GROUPE AUTONOME. — Le Scoutisme ne se conçoit pas sans la Patrouille. Sans doute, il existe des scouts isolés, comme ceux qui habitent la campagne ou de petits villages, — ou encore certains « allongés » (§ 41). Mais ils font moralement partie d'un petit groupe soumis à des règles précises : car tout le système s'organise dans, par, et pour la Patrouille. Il importe de bien en comprendre le mécanisme, car grâce à elle, le Scoutisme tout entier est mis, pour ainsi dire, à la disposition et au service de chaque Scout. Elle constitue un groupe qui se suffit à lui-même, qui s'administre lui-même, et qui, à la rigueur, peut exister isolé : le règlement prévoit des Troupes d'une seule Patrouille, au lieu des deux, trois ou quatre qui les composent d'ordinaire. Tout ce qui peut venir s'agglomérer ultérieurement autour de cette cellule primitive ne lui ajoute rien d'essentiel, — ni les autres Patrouilles de la Troupe, ni les autres Troupes du Secteur ou du District, ni les « rallies », ni les assemblées nationales, ni les Jamborees internationaux. Tout ceci contribue simplement à rendre plus intense, plus régulière ou plus variée la vie de la Patrouille, mais ne lui apporte rien qu'elle ne puisse déjà posséder d'elle-même. Tout gravite autour d'elle, et elle-même gravite autour de chaque Scout.

Par son intermédiaire, le Scoutisme tout entier est donc centré autour de chaque garçon pris individuellement.

Montrez une entière confiance à vos chefs de patrouille, et rendez-les responsables de leurs hommes.  
(B. P. *Eclaireurs*, p. 308).

17. L'AUTORITÉ DU CHEF DE PATROUILLE. — Un premier problème se pose, relatif à l'unité et à la permanence de ce petit groupe d'enfants, dont on peut présumer la versatilité foncière. Quel sera, en effet, le principe de sa permanence et de sa cohésion ?

Selon les traditions du Scoutisme, la Patrouille est, essentiellement, un petit groupe de garçons (de 3 à 8), *dirigés par un chef responsable*. C'est ce dernier point qui importe surtout. Il s'agit en effet d'un chef reconnu comme tel par ses camarades, et en principe désigné par eux. Si le Chef de Troupe intervient lui-même, il s'inspire largement des affinités et des préférences individuelles qui feront la force du petit groupe qu'il veut organiser. Personne n'y est placé contre sa volonté — et aucun chef n'est imposé d'autorité aux jeunes scouts. Dès le début de sa formation, il est donc tenu compte de l'agrément et de l'utilité de chaque membre du groupe, chacun devant y trouver sa place comme chef ou simple scout, l'un prêt à commander, les autres prêts à obéir.

Mais en quoi consiste cette aptitude du jeune chef au commandement ? Cela dépend des circonstances. Souvent elle viendra de l'autorité inhérente à un garçon plus vigoureux ou plus débrouillard (1). Parfois, son âge sera la principale indication, et, la fonction aidant, l'autorité d'abord consentie et comme prêtée se transformera en autorité réelle et définitivement acquise (2). Parfois, pour guérir

---

(1) Voir le joli passage sur la psychologie du meneur dans P. Bovet. *Le génie de BADEN-POWEL*, p. 16 à 18. (Extrait du *Livre de Blaise*, de PHILIPPE MONNIER. Genève, Julien, éd. 1904).

(2) Sur cette évolution naturelle de l'autorité *prêtée* en autorité *reconnue*, voir l'excellente analyse de l'abbé TOULEMONDE : *L'art de commander* (Bloud et Gay, 1929, p. 33 à 53).

un insupportable scout, qui ne rêve que chahut et désordre, on lui confiera, comme remède désespéré, le commandement d'une Patrouille ; la plupart du temps, l'expérience est là pour le prouver, l'instinct destructeur (qui n'était que l'instinct combatif désordonné) se sublimera en instinct organisateur : le scout impossible à commander deviendra un chef excellent — plus apte qu'un autre à dépister les tru-blions et les mater. Mais dans tous les cas, son autorité lui vient d'abord de ce qu'il est un garçon à peu près du même âge que les autres, et que ceux-ci lui obéiront bien plus facilement qu'à un adulte, celui-ci fut-il pourvu de titres et de grades officiels. La psychologie expliquerait aisément cette facilité du *gouvernement du garçon par le garçon*, que l'expérience confirme d'ailleurs d'une façon constante, car les petites collectivités enfantines spontanées groupées autour d'un meneur sont un fait naturel (1) que la Patrouille scout n'a fait qu'imiter. Ainsi l'autorité, dans le système scout, réside là précisément où elle a le plus de chance d'être reconnue par chacun des membres qui y est soumis. La seule condition, pour qu'elle dure, c'est que le jeune chef s'impose à ses Eclaireurs, qu'il représente à leurs yeux des possibilités d'action, de jeu, d'amusement, de progrès ; il faut qu'il ait quelque chose à leur apprendre, et qu'il sache le leur enseigner sans les ennuyer (2). Pour cela il doit avoir une connaissance, instinctive ou acquise, de la psychologie du garçon, — et savoir, par exemple, comment il doit agir avec le « flemmard », le chahuteur,

---

(1) Comme l'a finement noté P. Bovet, dans les sociétés spontanées d'enfants, les buts poursuivis sont surtout des prétextes au groupement : « A cet âge, on se groupe pour se grouper ». L'auteur cite ces observations typiques : la formation d'une *chorale* avec devise, drapeau et président, lequel fut tout déconcerté à la pensée que ses membres devraient chanter... — et la fondation d'une société de foot-ball « qui avait son nom : *Victoire !* son règlement, son comité, ses cotisations. Son équipe ne joua jamais une partie, et je ne sais pas si le ballon fut même acheté » (*Génie de Baden Powell*, p. 21.) — Cf. L. Pergault : *La guerre des boutons* (Merc. de Fr.), où ces tendances sont vivement décrites.

(2) Cf., *infra*, § 20 : Les réunions de patrouille.

le menteur, etc... (1). Mais tout cela, il l'apprend plus ou moins vite au contact direct de ses Scouts, dont chacun se sent compris, aidé, aimé par lui d'une façon particulière, et aux yeux de qui il passe souvent pour une espèce de héros.

En Angleterre, ce système de gouvernement du garçon par le garçon a connu un succès complet : « A mesure que les années s'écoulent, le fondateur et les dirigeants du Scoutisme anglais accordent aux chefs de Patrouilles une part de plus en plus large dans l'administration et le gouvernement de l'Association... Les Congrès de chefs de Patrouille sont devenus chose courante. On en a vu grouper, à Londres, jusqu'à 4 ou 500 de ces adolescents, qui y discutaient en vrais parlementaires — en parlementaires anglais — toutes ces questions relatives à leurs Troupes, sous la présidence de l'un d'entre eux. Et ces parlements scouts ne sont pas « des pétaudières », affirme Baden-Powell. Enfin, pendant 52 mois de guerre, en l'absence de 10.000 scoutmestres engagés volontaires, ce sont les chefs de Patrouilles qui ont assuré, à peu près seuls, la marche de leur groupe. » (2). P. J. Sevin, qui nous donne ces détails, a raison de noter : en parlementaires *anglais*. Car l'Angleterre est un pays d'élection pour les jeunes chefs : toute la vie familiale, scolaire, professionnelle, encourage là-bas les groupements spontanés, et favorise l'apprentissage de la coopération. La multitude des *clubs*, qui groupent des enfants de tout âge et de toute classe, est difficilement imaginable en France, où l'enfant voit, dès le début de sa vie, son expansion étroitement limitée (3). Un instinct négligé dépérit ; l'initiative, le sens du commandement et celui des

---

(1) Le chapitre 5 du livre VII de J. Lewis est consacré au traitement du flemmard. La page 42 du *Guide du chef Eclaireur* (BADEN-POWELL) renferme un tableau des défauts des garçons et de la manière de les corriger à l'aide du système scout.

(2) J. P. Sevin, l. c. p. 98.

(3) Limitation maintenue malgré les avertissements donnés par E. DEMOLINS dans un livre qui fit du bruit à son époque : *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons* (1898).

hiérarchies utiles ne font pas exception : à côté d'excellents chefs de Patrouille chez qui un heureux concours de circonstances en a permis l'exercice, ou du moins la conservation (1), il faut reconnaître que quelques-uns d'entre eux (peu nombreux, mais trop nombreux encore) restent chez nous trop égocentriques, ne s'attachent pas avec ardeur, ou du moins d'une façon assez continue, au sort du petit groupe dont ils ont la charge, et ont besoin parfois de stimulations et d'encouragements qui, chez nos voisins, deviennent vite inutiles.

La moitié de la besogne est faite quand on a obtenu qu'une chambre soit prêtée aux Eclaireurs certains soirs de la semaine ou quand a pu en louer une qui leur serve de local, de club.

(B. P. Ecl., p. 306).

18. LA VIE INTÉRIEURE DE LA PATROUILLE. 1. *Le « coin » de Patrouille.* — La permanence en quelque sorte morale assurée par le chef de Patrouille a besoin d'un appui matériel : d'où l'utilité d'un domicile, si humble soit-il. Grenier, cave, grange, baraque, ou confortable chambre, « le coin » est indispensable. Souvent la Troupe doit se contenter d'un local unique ; mais chaque patrouille aura son *coin* réservé, et, si possible, clôturé.

Ce besoin de posséder une habitation à son usage est

---

(1) Voici, à titre d'exemple, le billet qu'un chef de Patrouille récemment nommé, adressait à son Chef, un jour où la Troupe ne devait pas sortir :

« Cher Chef. Après nous être concertés à trois, nous avons décidé de faire une petite sortie. Nous comptons aller par S. et revenir par les B. Au cas où vous y verriez des inconvénients, nous partons à 2 heures du Local. — Excusez de ne pas vous en avoir parlé avant : oubli. — Salut scout. (Signature). N. B. Programmes : traces, pistes, jeux. »

Initiative, respect de l'autorité du chef, esprit d'organisation, telle sont les qualités fondamentales que révèle ce court billet, dont l'auteur a 14 ans. Faut-il ajouter que le premier mouvement du Chef en le lisant, fut un mécontentement d'avoir été tenu (fut-ce involontairement) en dehors du projet ? Il pensa d'abord en faire un motif de reproche, puis se ravisa, et — à notre avis — fit bien.

général chez les enfants. S'ils disposent d'un jardin, ils ne tardent pas à découvrir quelque encoignure de muraille, quelque angle de palissade, quelque creux d'arbuste, qu'ils aménageront avec des branches, du feuillage, des planches, et où ils se blottiront, parfois durant des heures, en compagnie de leurs jouets. Ce qui a conduit certains penseurs à voir dans l'enfance la récapitulation biogénétique des tendances ancestrales qui, notamment sous cette forme, se manifesteraient et s'élimineraient ainsi progressivement (1). Si la thèse est discutable, son fondement est réel : l'enfant a besoin de posséder un « logis » réservé, où il se sente davantage chez lui que dans les salles d'école, parfois même que dans sa propre maison. Sans doute, chez les Scouts, il n'en est pas le propriétaire unique, mais il participe à une propriété indivise qui vaut finalement tout autant : il est, en effet, libre d'améliorer à son idée le confortable ou l'aspect agréable du « coin », et il ne s'en prive pas. Table, sièges, casiers pour livres de la patrouille, frises décoratives, dessins, calligraphies de la « Loi », silhouettes d'animaux ou profils d'Indiens en bois découpé, « râteliers » pour les bâtons, tableaux de nœuds, de morse, de sémaphore, collections de plantes, de cailloux, d'insectes, etc... Chacun peut donner libre cours à sa fantaisie, à ses inspirations ou à ses occupations préférées. Ainsi le coin de patrouille n'appartient pas à la patrouille *totaliter*, mais *singulariter*, c'est-à-dire à chaque Eclaireur, dans la mesure où il l'orne, le soigne, accroît son pittoresque ou son confort, et où il y voit véritablement sa chose.

2. *La réunion de Patrouille et son Conseil.* — Mais le « coin » n'est que la condition matérielle du succès, le cadre dans lequel le chef de Patrouille devient l'animateur de son

---

(1) C'est, on le sait, la thèse soutenue par Stanley Hall. L'enfant exercerait ses fonctions « comme le têtard fait mouvoir sa queue pour la faire partir » (HALL : *Some social aspects of education* Ped. Sem. p. 85, cité par Claparède. *Psych. de l'enf.* Kundig, Genève, 1916, p. 432). En réalité, il s'agit non d'une *épuration*, mais d'une *préparation*.

petit groupe : ce qui a lieu dans les réunions hebdomadaires, qu'il doit organiser avec soin. Il compose à l'avance le détail de leur programme, guidé par le désir d'intéresser et de rendre actif *chacun* des Scouts présents. C'est une faute, presque une mauvaise action, pour un chef de Patrouille, que de venir à la réunion sans l'avoir préparée : il en est d'ailleurs immédiatement puni par le flottement qui s'ensuit : ennui, désordre, chahut bête, perte de temps, mécontentement, sermones, etc., telles sont les conséquences naturelles de sa négligence. Aussi vise-t-il à prévoir, dans le détail, les différentes activités qui permettront à chacun de s'instruire, sans arrêt ni ennui. Il possède pour cela différents moyens. John Lewis en indique quatre : « 1° *Ne jamais rien enseigner à vos garçons sans montrer à quoi cela sert dans la vie réelle* ; 2° *Mêler à tout enseignement des concours et des jeux* ; 3° *Fixer à chacun un délai pour chaque matière à apprendre* ; 4° *Que personne n'ait jamais un moment où il n'ait rien ou peu à faire* » (1). On peut y joindre un cinquième procédé fréquemment employé : former des groupes de deux, l'un instructeur, l'autre élève : l'instructeur est d'ailleurs le premier bénéficiaire de la leçon qu'il fait, car rien n'apprend comme d'avoir à enseigner. La patrouille devient ainsi une ruche active sans l'intervention constante de son chef, qui peut se consacrer, soit à la surveillance générale des leçons qui se donnent, soit à la formation d'un novice particulièrement rétif. De temps en temps, quelques exercices de détente sont prévus, qu'on occupe à des chants, à des cris rythmés ou « bans », à des « jeux de nuit » où l'imagination vagabonde, voire à des tapages et « chahuts » organisés qui, dans une patrouille normale, cessent avec discipline et mettent en belle humeur pour la reprise de l'ordre du jour (2). La turbulence naturelle du garçon trouve ainsi son compte, sans porter tort au perfectionnement technique et à la maîtrise de soi.

---

(1) *Comment diriger une patrouille* p. 21.

(2) *Ibid.*, chap. VI. Jeux et vacarmes.

\*  
\*\*

Au début des réunions a lieu, quand c'est utile, un « Conseil de Patrouille ». Il a pour but de régler les affaires courantes du petit groupe et, notamment, d'établir, ou s'il y a lieu, de réviser, son règlement particulier ; car nulle patrouille ne ressemble à une autre et toutes fonctionnent selon des règles qui leur sont adaptées. Le Conseil est préparé par le chef de patrouille, son second (1) avec, parfois, un des meilleurs autres scouts. Le programme ainsi arrêté à l'avance, le chef, qui dirige l'entretien, prend soin de ne pas le laisser s'égarer sur des sujets étrangers : en revanche, il assure toute liberté aux promoteurs d'une idée pour la défendre. S'il y a conflit sérieux, si les esprits paraissent échauffés, la décision est remise à un autre jour. Les plus importantes affaires traitées sont les cas de mauvaise conduite et la question des sanctions qu'on demandera au Chef de troupe d'appliquer. Il y a aussi les cotisations et leur emploi, l'organisation du budget, la répartition des charges, le programme des camps et sorties, l'admission de nouveaux membres, les projets, les rapports, etc. (2). En outre, on tiendra à jour les cartes d'épreuve de chaque Eclaireur, qui figurent d'ordinaire en partie double sur un tableau affiché dans le *coin*.

La réalisation d'un tel programme ne manquera pas de soulever quelque incrédulité. A qui fera-t-on croire, objecteront certains, que de jeunes garçons soient capables de s'intéresser à autre chose qu'aux jeux, au tapage ou aux sottises ? Que le surveillant tourne seulement le dos et le divertissement commence : livrés à eux-mêmes, songent-ils à autre chose qu'à dégrader, à briser et à nuire ? Toute l'organisation disciplinaire actuelle n'est-elle pas sagement basée sur l'impossibilité (du moins théorique) d'échapper

---

(1) Le « second de patrouille » est le coadjuteur du chef. Il est fréquent qu'il lui soit lié par une véritable intimité.

(2) J. LEWIS : *Ibid.*, p. 87.

un seul instant aux regards ? Les activités scolaires ne sont-elles pas prévues heure par heure, en sorte que les élèves ne soient jamais livrés à eux-mêmes, c'est-à-dire ne soient jamais tentés de mal faire ? Comment, dès lors, compter qu'ils vont subitement se conduire en personnes raisonnables ? Comment surtout croire qu'ils vont se surveiller et se punir mutuellement ?

A ces objections, les faits répondent : le système fonctionne d'une façon satisfaisante, non seulement chez les Eclaireurs, mais dans une multitude d'Ecoles nouvelles : toutes celles qui visent à éduquer la liberté de l'enfant l'ont mis en pratique (1). Il y a des Conseils d'enfants où l'on discute avec ardeur de toutes les questions sérieuses intéressant la vie de la communauté (2). Et, sans dépasser les limites de notre pays, nous trouvons les Coopératives scolaires qui donnent une large part aux enfants dans la gestion de leur budget collectif (3) et le Travail par équipes, que Cousinet a organisé dans plusieurs écoles des Ardennes. Il y a, dans les enfants, des instincts d'organisation et d'équilibre bien méconnus : l'Education nouvelle l'a clairement prouvé.

---

(1) Voir le livre sur : *La Liberté de l'enfant à l'école active* (Bruxelles, Lamertin, 1928). Recueil de monographies, présentées par M. Ad. FERRIÈRE. — En ce qui concerne les sanctions chez les Scouts, celles qui sont réclamées par les garçons contre un des leurs sont presque toujours *trop sévères* : le Chef de Troupe doit constamment les atténuer.

(2) Ils fonctionnent régulièrement dans la plupart des Ecoles Nouvelles. Voir, par exemple, comment fut réglée, entre écoliers, à Winnetka, la question des « pistolets à eau ». (Art. de Washburne dans *Pour l'Ere Nouvelle*, nov. 1931, p. 240).

(3) Sur les Coopératives, voir les articles de Cattier, Profit, etc., parues dans les Revues pédagogiques de 1925 et suiv. Ainsi que les livres récents de Alice JOUENNE et Aug. FAUCONNET : *L'enfance et la coopération* (Presses univ.) et de PROFIT : *La coopération scolaire française*. Organismes des Ecoles et pédagog. nouv. Direction, Statuts, Résultats (Nathan 1932), etc.

Donner des responsabilités, c'est là la clef du succès avec les garçons, surtout avec les plus turbulents et les plus difficiles.

(B. P. *Le Guide du Chef*, p. 44).

3. *Le système des charges.* — Le système des charges est un des moyens les plus puissants d'éducation dont dispose le chef de Patrouille, car, souvent, la meilleure façon d'améliorer un maladroit ou un timide, d'avoir raison d'un paresseux ou d'un insubordonné sera simplement de lui confier une responsabilité. Son chef l'investira d'une fonction définie dans la Patrouille, telle que secrétaire, gardien du matériel, bibliothécaire, « arbitre des élégances », etc., il le chargera d'entretenir le « coin », de porter les convocations, etc... Il est bien rare que le garçon ne se sente immédiatement piqué au jeu et ne fasse son affaire personnelle de la charge qu'il reçoit ainsi, pour peu qu'il y soit apte. En effet, si le choix est bien fait, on offre au scout ingouvernable une sérieuse chance de s'amender, en donnant l'éveil et le champ libre aux capacités qui sommeillaient en lui, — ou en offrant à des forces qui se gaspillaient un objet défini au profit duquel elles pourront désormais se dépenser.

La place elle-même de chef de Patrouille, qui représente la plus haute charge du petit peuple, a donné lieu à des observations analogues :

« C'est un moyen presque infaillible, écrit un des meilleurs praticiens du scoutisme, H. G. Elwes, de guérir les braques, les étourneaux, les *chahuteurs* et les égoïstes : faites-en tout de suite des chefs de Patrouille ! Le moyen paraît hardi, et certains hésitent à l'employer ; en obtiennent les meilleurs résultats ceux qui l'emploient à fond, ceux qui attendent beaucoup de leurs Scouts, précisément parce qu'ils leur ont montré confiance. Donnez-leur à faire des choses importantes et difficiles, dites-leur que vous comptez sur eux, et regardez faire : quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, ce sera bien » (1).

---

(1) H. G. ELWES, *The Scoutmasters' Training Course* (Londres Q. G. 1911), cité par P. J. SEVIN (*Le Scoutisme* p. 92), qui voit

4. *Les Carnets du Chef de Patrouille.* — L'usage n'en est pas obligatoire, mais il est très répandu : ils sont destinés à recevoir tous les renseignements qui intéressent la vie de la patrouille. D'abord le nom des Scouts, et les renseignements concernant leur âge, leur famille, leurs occupations. Ensuite, une page spéciale, consacrée à chacun, reçoit des indications, gardées secrètes, sur leur caractère, leurs qualités, leurs défauts; périodiquement sont notés leurs progrès et les points qu'il faut spécialement surveiller. Ainsi le chef connaît ses garçons, et peut adapter son aide et son intervention aux besoins de chacun, qu'il suit, semaine par semaine, dans leurs progrès en technique et en esprit scout.

C'est encore dans ses carnets qu'il rédige le programme des réunions et des sorties. Souvent, en regard de chaque point du programme prévu, le chef écrit brièvement si, et de quelle manière, il a été exécuté, en notant l'attitude des scouts qui se sont signalés, en bien ou en mal, à son attention.

Enfin le chef de Patrouille prend souvent à cœur de décrire sur un carnet spécial les épisodes les plus marquants de la vie de son groupe ; il agrmente souvent ses récits de dessins et de photographies, qui font revivre leurs meilleurs moments aux Eclaireurs à qui il prête ensuite ce mémorial. Les journées de pluie seront une bonne occasion de le consulter et de le commenter.

En un mot, les carnets du chef de Patrouille sont pour lui un moyen de surveiller, de connaître, d'aider ou d'intéresser ses garçons. Ils sont plus ou moins élégamment rédigés ; parfois (l'Eclaireur n'est pas souvent riche) ils se réduisent à un seul qui reçoit toutes les notes : mais ils sont toujours adoptés volontiers par tous ceux à qui l'on suggère ce moyen de suivre de plus près l'activité de sa patrouille.

---

une première ébauche de la méthode dans l'institution de Décurion qui date de trois siècles. (*Ratio Studiorum* des Jésuites Reg. 36. Cf. P. J. SEVIN *ibid.*, p. 99).

### 5. Totems collectifs et individuels.

#### a) LE SYMBOLISME DANS LA VIE SOCIALE.

Avec les « totems », nous arrivons à une des pratiques les plus curieuses du Scoutisme : elle provoque la moquerie des uns, le scandale des autres : peu en pénètrent le sens exact, qu'on ne peut dégager qu'en le rattachant à la fonction générale de l'analogie dans la vie mentale, fonction si importante que certains penseurs l'ont vue à l'œuvre dans tout raisonnement (1). Les formes inférieures d'explication en dériveraient (2), mais aussi les formes supérieures, puisque l'hypothèse n'est le plus souvent qu'une analogie perçue ou pressentie (3). On sait l'importance que Leibniz attribuait à la pensée symbolique (4). Bref, l'analogie est peut-être la plus universelle des formes mentales : primitifs, enfants, adultes en font usage.

L'emploi spontané ou réglementé des symboles se retrouve tout au long de l'histoire, soit dans le nom ou le surnom, soit dans le rappel d'événements notables (blason). C'est un besoin général (et pas seulement chez les enfants) d'hypostasier ses idées, ses sentiments, son groupe et parfois sa propre personne sous des formes évocatrices — qui heurtent parfois le sens commun des non-initiés : « Mes enfants ne sont pas des animaux », objectait avec dignité une personne respectable, aux offres d'une cheftaine qui lui demandait ses jeunes fils pour une Meute de « petits loups »...

Nous ne dirons rien des manifestations individuelles du symbolisme (superstitions, clefs des songes, manies, théorie freudienne du rêve, etc.). Quant à ses applications sociales,

(1) Harald HOFFDING : *Le concept d'analogie* (traduit de l'allemand par René Perrin (Vrin, 1931)).

(2) D. ESSERTIER. *Les formes inférieures de l'explication* (Alcan) A. CRESSON. *Les réactions intellectuelles élémentaires* (Ib. 1922).

(3) J. PICARD. *Essai sur la Log. de l'Invention dans les sc.* (Alcan). Chap. II, § 3. 4° Le raisonnement analogique (pp. 258-280).

(4) Selon Leibniz, exception faite des idées *distinctes* et *adéquates* (une rareté), nous ne connaissons les choses que par le moyen de symboles plus ou moins clairs. En revanche, toute *apparence* symbolise une *réalité* profonde.

rappelons simplement celles qui se rapprochent des rites scouts : chez les anciens peuples orientaux, et chez les Grecs, le nom désignant la personne, et qui lui appartenait en propre, avait une signification symbolique. A Rome, au *gentilice* s'ajoutait non seulement le *praenomen* individuel, mais un ou plusieurs *surnoms* également symboliques : les Empereurs en adoptaient volontiers. Au Moyen-Age, c'est le nom du lieu qui désigne la famille, et le nom de baptême l'individu : mais souvent un *sobriquet* s'y ajoutait, rappelant soit une qualité, soit un défaut : les théologiens eux-mêmes, on le sait, n'en étaient pas exempts, — non plus que les Rois.

Il existe une science, le héraldisme, destinée à codifier les signes résumant les gestes historiques des anciennes familles : leur blason comporte, à cet effet, des armoiries et des ornements, et les neuf portions de l'écu ou *table d'attente* (terme révélateur) reçoivent, au cours des temps, les signes qui doivent les garnir. Les figures utilisées sont très variées : hommes, animaux, plantes, habitations, outils, armes, monnaies, figures fantaisistes, etc... ; elles ont une place et un sens fixés par les lois héraldiques. Elles peuvent symboliser, soit le nom même du possesseur (armes parlantes), soit un événement où il s'est distingué, soit sa vertu de prédilection, etc... Les blasons se portaient sur les costumes, ou se peignaient sur les frontons des édifices, les clefs de voûte, les meubles, les objets usuels, etc. On connaît les abus qu'en fit le Roi-Soleil.

De nos jours, l'usage des emblèmes n'est plus réglementé que dans certaines sociétés : il tient notamment une place essentielle dans les rites maçonniques. La science héraldique elle-même, depuis l'« *Abrégé* » de Chérin (1788) semble immobilisée (1). Quant au surnom, la loi ne le

---

(1) Plus exactement, elle est au stade de l'utilisation passive : voir l'article de J. de NOIRMONT sur l'intérêt que peut présenter, pour la formation scout, l'étude des blasons : « Les blasons fourmillent autour de nous, étudions-les. Rien ne peut mieux développer les qualités scout d'observation et de précision (*Scoutisme et science héraldique*. Le Chef S. D. F. 15 Mars 1932).

reconnaît plus, mais il demeure d'usage courant, — non seulement entre écoliers, qui s'en affublent volontiers et n'épargnent pas leurs maîtres, — mais encore dans les campagnes, les villages, et chez le petit peuple des villes : on distinguera, par exemple, les membres d'une même famille, non pas par leur prénom, mais par leur métier, le nom de leur hameau, de leur maison de campagne, ou même par une disgrâce physique, et, dans certains cas, par une allusion maligne à une immoralité notoire. Ainsi les « totems », en usage chez les Eclaireurs, correspondent à une tendance naturelle, — qui n'est exempte ni de déviations ni d'abus, — mais qui n'a rien en soi de répréhensible, puisqu'elle consiste essentiellement à souligner un aspect de la personne visée, et à la préciser ainsi, soit à ses propres yeux, soit à ceux de ses proches.

#### b) LE TOTÉMISME AUSTRALIEN.

Nous donnerons cependant quelques détails concernant une forme de symbolisme particulièrement intéressante pour notre sujet, et que les importants travaux de Durkheim (1) ont pour ainsi dire popularisée : le totémisme... On sait qu'il existe chez les Australiens deux sortes de totémisme : collectif et individuel. Le premier consiste dans l'adoption d'un nom commun par tous les habitants du clan; mais le « totem » n'est pas seulement un nom, c'est un emblème, un véritable blason, « dont les analogies avec le blason héraldique ont été souvent remarquées ». Les membres du même clan cherchent à se donner l'aspect extérieur de leur totem, soit par leurs vêtements, ou leurs armes, soit en se parant de plumes, de cornes ou d'une chevelure qui rappellent la forme de l'animal. Le plus souvent, c'est sur le corps lui-même, par des mutilations ou des tatouages qu'on essaiera d'imprimer celle-ci. Quant à

---

(1) Notamment : *Les formes élémentaires de la vie religieuse* Alcan, 2<sup>e</sup> édition, 1925. Pour les citations qui suivent, voir p. 158 à 163, 198, 221 à 223 passim.

l'animal réel, il sera l'objet d'un véritable culte : on respectera sa vie, son gîte, son repos.

A côté de ce totem collectif, qui « fait partie du statut légal de chaque individu », et qui est reçu du groupe, peut exister le totem *individuel* qui, celui-ci, « est acquis par un acte délibéré ». Caractère remarquable : il semble marquer la volonté de l'individu de ne pas voir sa personnalité confondue avec celle du groupe, et nous verrons tout à l'heure la réplique psychologique de cette attitude chez les Scouts. Du reste, dans les deux cas, le totem n'est pas obligatoirement acquis : on peut refuser d'adopter un totem individuel.

### c) LE TOTEM DE PATROUILLE.

Mais, avant de donner quelques précisions sur la totémisation individuelle, il convient de parler d'abord du totem collectif, qui s'impose au jeune garçon dès son entrée dans la Patrouille. « Chaque Patrouille, écrit Baden-Powell, prend le nom d'un animal » (1). Le fondateur du Scoutisme, une fois de plus, a donc utilisé une tendance naturelle pour intéresser le garçon à l'existence et à la vie de son petit groupe. « Tant qu'il n'a pas fait sa promesse, il n'appartient théoriquement à aucune Patrouille... Dès qu'il donne sa promesse, il devient membre de la Patrouille. (A ce moment) le Scout n'est plus simplement un garçon quelconque, c'est un *Eléphant*, — ou un *Crocodile*, — ou un *Ramier*, — ou un *Coucou* (2) », selon le totem collectif, dont la silhouette est dessinée sur un fanion dont le chef de patrouille a la garde, et qu'il attache en haut de son bâton. Au moment de l'admission, un « scalp », c'est-à-dire un nœud de rubans dont les couleurs dépendent du totem, est attaché à l'épaule du novice, et symbolise son appartenance à la nouvelle Patrouille.

Mais alors, cet emblème sous lequel les Scouts aiment à se reconnaître, ne serait-il pas la manifestation visible d'une

---

(1) BADEN-POWELL, *Eclaireurs* p. 50.

(2) R. PHILIPS. *Le système des patrouilles*, p. 27.

réalité de nature collective, qui lui servira désormais de norme morale ? Ce qui porte à le penser, c'est qu'il est d'usage que l'Eclaireur, non seulement connaisse les mœurs de l'animal totem et le dessine pour signer son nom, mais aussi en cultive la qualité principale, — ce que l'on facilite en adoptant parfois une devise appropriée (1). Cependant, si l'on analyse le rôle exact joué par le totem, on se trouve en présence d'idées et de sentiments strictement individuels. On oublie, en effet, quand on parle de l'attachement de l'individu à un emblème collectif, que cet attachement peut s'expliquer par deux sentiments : par le premier, l'individu semblerait s'oublier lui-même pour adhérer à une réalité d'essence collective. Par le second, l'individu, pour se différencier de l'ensemble de la société humaine, accepte de faire partie d'une petite société de son choix, dont il adopte volontiers les règles *parce qu'elles favorisent son développement personnel*. De ces deux sentiments, les sociologues n'ont en général aperçu que le premier, qui tend à l'effacement des puissances individuelles, alors que, psychologiquement, c'est le second qui est prépondérant.

Prenons, par exemple, l'attachement du noble à son blason : il était fait surtout de la fierté de participer à un passé glorieux, ou supposé tel, que les autres ne possédaient pas. Si chacun tient aujourd'hui à son nom de famille, c'est qu'il précise notre place à l'égard des autres familles, et l'on éprouve une gêne obscure quand les circonstances nous prouvent que notre groupe familial n'est pas le seul à le porter. Les grandes idées d'Humanité et de Raison elles-mêmes n'ont d'attraction sur les hommes que dans la mesure où elles se présentent comme l'apanage d'une collectivité généreuse qui cherche à *se distinguer* d'une masse égoïste. L'union des « prolétaires de tous les pays » autour de la Faucille et du Marteau est dirigée contre « les capitalistes de tous les pays ». Les amours, même pacifiques, comportent un facteur de diversification. Si le drapeau

---

(1) Ainsi les Aigles peuvent avoir comme devise : « Toujours plus haut dans le ciel bleu », les Loups : « Sauvages, mais forts » (Le gardien des Légendes, E. D. F. 5-12-32, p. 9).

national est aimé, c'est parce qu'il exclut le drapeau des autres nations. De même, si le Scoutisme est aimé, c'est qu'il exclut la masse non scout. Et, à l'intérieur même du scoutisme, les fanions de patrouille sont préférés parce qu'ils se dressent à côté d'autres fanions appartenant à des patrouilles étrangères : exclusion sans hostilité, basée sur l'attachement à un groupe différencié, qui aide chacun à mieux prendre conscience de ses déterminations propres. Car il n'y a pas deux patrouilles identiques, chacune s'organisant spontanément en un milieu sur mesure, le plus favorable possible à la culture des individualités qui la composent. Ainsi le fanion de patrouille symbolise pour chaque Eclaireur, non pas un idéal abstrait, mais une petite société diversifiée où il a sa place. Il est fier d'appartenir à la Patrouille des Hermines ou des Cygnes, parce qu'elles déterminent mieux sa place dans le monde et le marquent d'un signe plus original que le collège de Z... ou la ville de X. Ou plutôt, il ajoute à ces deux déterminations une troisième qui précise sa personnalité à ses propres yeux et par suite, pense-t-il, aux yeux de son entourage. Et cette dernière lui sera d'autant plus précieuse qu'elle provient d'une société organisée à sa taille, choisie par lui, et où il trouve les satisfactions légitimes qui lui sont souvent refusées ailleurs.

### c) LE TOTEM INDIVIDUEL.

Ce qui montre d'ailleurs que l'Eclaireur entend bien ne pas fondre sa personnalité dans la Patrouille (1), c'est qu'il peut adopter, et qu'il adopte fréquemment, au bout d'un certain temps de vie scout, un « totem » individuel, c'est-à-dire un surnom qui le désignera personnellement. Ce

---

(1) Il existe un autre indice de cette tendance du Scout à se distinguer de ses compagnons : l'empressement à orner son uniforme de tous les détails qui peuvent le particulariser : bandes blanches de C. P. ou de Second; insignes de classe; « macarons » des badges de spécialité; ceinturons décorés; bagues de foulard fantaisie; bâtons gravés et ornés, etc. Certains Scouts en arrivaient à un tel abus d'insignes supplémentaires, de médailles, de fétiches et d'ornements qu'on dut défendre officiellement ces adjonctions tapageuses.

« totem » sera choisi par ses camarades, d'ordinaire autour d'un feu de camp où chacun peut proposer un nom d'animal suivi du qualificatif qui exprimera le mieux, sous une forme humoristique, les qualités dominantes, physiques ou morales, du scout à « totémiser ». Cette petite cérémonie, dont les détails varient selon les troupes (1), ne manque pas de piquant. Parfois, le totem choisi désignera clairement un défaut ; dans ce cas, il peut être modifié quand le scout se sera amendé. Plus souvent, il indiquera une qualité positive qu'il sera naturellement porté à cultiver et à développer davantage. Il apprendra aussi à dessiner correctement son « totem », à connaître ses mœurs et à faire bénéficier de sa science le reste de la patrouille. Ainsi son totem sera pour lui (plus efficacement que celui de sa patrouille, pas toujours adapté) l'occasion d'un progrès intellectuel, et même moral : c'est par son truchement, en effet, sous forme d'une bienveillante plaisanterie (elle-même dérivation de la tendance naturelle aux jeunes à s'affubler de sobriquets) que ses compagnons l'auront aidé à mieux prendre mesure de ses qualités ou de ses défauts.

6. *Les autres symboles.* — Parmi les autres symboles du Scoutisme, outre celui du *salut*, fait avec le pouce replié sur l'auriculaire, pour signifier que le Scout ancien doit protéger le novice, les trois autres doigts levés rappelant les trois articles de la Promesse (2), il faut signaler la *Fleur-*

---

(1) En voici une forme : au feu de camp, l'Eclaireur que l'on veut totémiser, et qui l'accepte, tourne autour du feu. Pendant ce temps la troupe cherche noms et qualificatifs. Ceux qui emportent l'adhésion générale lui sont proposés : s'il les accepte, il franchit trois fois le feu comme signe de son adhésion. Parfois le cérémonial est plus compliqué (V. le Gardien des légendes l. c. p. 10). Le Peau-Rougeisme qui tendait à faire de cette cérémonie une sorte de rite sacré avec incantations et rituel compliqué, a valu à son promoteur l'exclusion du Mouvement (V. J. Sevin *ibid.*, p. 126 à 130). Dans certaines tribus australiennes, les rites de totémisation tiennent de la sauvagerie pure (V. Durkheim, *loc. cit.*)

(2) 1° Etre loyal. — 2° Aider autrui. — 3° Obéir à la Loi de l'Eclaireur. (BADEN-POWELL, *Eclaireurs*, p. 47).

*de-lys*, qui dans les anciennes boussoles indiquaient le Nord, et qui est devenue l'insigne universel des Scouts (sauf en France, voir note du § 33) comme apte à désigner, moralement, la Bonne Route. Les Eclaireurs de France ont choisi la *Pointe de flèche*, à laquelle ils attribuent la même signification qu'à la Fleur de lys (elle en est d'ailleurs une forme dérivée). Les Unionistes ont pris le *Coq Gaulois* dont le symbolisme est bien connu. Les Scouts de France ont adopté la *Croix potencée*, qui figurait au blason de certains Chevaliers.

Outre ces insignes généraux, il en existe d'autres empruntés aux rites indiens : la *Woodcraft* (signe des bois), schématisant un bouclier entouré de deux cornes de bison, et au centre duquel certains ajoutent un *teepe* de couleur bleue ; on le « chapeaute » parfois avec les ailes du sycamore symbolisant la vie de nature. Il y a encore le *Swastika*, ou Croix gammée, « qui semble la plus ancienne forme de la Croix latine, symbole, chez les Eclaireurs, du service rendu » (1). Primitivement elle figurait, d'après l'interprétation la plus vraisemblable, le soleil en mouvement. Baden-Powell y voit « les quatre parties du monde, qui toutes contiennent des Eclaireurs que nous devons aimer. » (2).

Une place particulièrement importante est faite au symbolisme dans la Cérémonie qui prélude au départ du Routier. La scène a lieu devant le Groupe assemblé (Meutes,

---

(1) Nous empruntons ces renseignements aux substantielles notes du « GARDIEN DES LÉGENDES » sur le Symbolisme (E. D. F. 20 Mars 1932 p. 12 et 13). Voir également : LOISEAU. *Manuel du Scoutisme*, p. 22 à 27. En ce qui concerne le *Swastika*, plusieurs ouvrages ont décrit son origine, sa forme et sa signification. On peut consulter : DÉCHELETTE : *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine*. (Paris, Picard, 1910, in-8°, 512 p., fig. carte). GOBLET D'ALVIELLA : *La Croix gammée ou swastika* : Etude de symbolique comparée. — LUDWIG MULLER : *L'emploi et la signification dans l'antiquité du signe dit croix gammée*. — HARGRAVE : *The boys' Book of Signs and Symbols* (Pearson, Londres). — LANCÉ-VILLAIN : *Le livre des Symboles*. Dictionnaire de symbolique et de mythologie (G. Oorbitg, cinq tomes parus en 1933).

(2) Young Knights of the Empire, p. 40 et 41. Cité par P. J. Sevin, l. c., p. 293.

Troupes, Clan). Voici comment a lieu, d'après les rites S. D. F., particulièrement riches à cet égard, la remise des insignes :

« Le Chef. — Reçois maintenant, frère, les insignes de ta qualité.

Un louveteau s'avance, et remet au chef la tresse jaune d'un nœud d'épaule. Le Chef, en la tenant bien visiblement, poursuit :

— Ce nœud d'épaule, jaune, couleur du soleil, pour te rappeler que tu dois toujours, en avançant sur la Route, conserver l'entraîn et l'allégresse des Louveteaux, et remplir de soleil les âmes que tu rencontres...

Un Scout s'avance, et remet la tresse verte, comme précédemment. Le Chef la prend, la joint au nœud jaune, et continue :

— Vert, couleur des blés qui mûrissent, pour te rappeler que tu as dépassé l'âge des Scouts, et que tu dois donner maintenant autre chose que des espérances, car on attend beaucoup de toi...

Enfin, un Routier remet le nœud rouge; le Chef le prend en continuant :

— Rouge, couleur de dévouement et de sang versé, les deux seules choses dont tu ne dois pas être économe, pour te rappeler, à l'exemple de tes aînés tombés aux carrefours de France et de Palestine, qu'un Routier qui ne sait pas mourir n'est bon à rien.

Le Chef ayant joint les trois nœuds en un seul, les épingle à l'épaule gauche du Routier, tout en disant :

— Jaune, vert, rouge pour te rappeler, à toutes les minutes, qu'en toi doit vivre tout le Scoutisme, et qu'un Routier est un Scout complet.

Il lui remet successivement les autres insignes, joignant le geste à la parole :

— Reçois ce bâton fourchu, image du bien et du mal entre lesquels tu auras à choisir, et pour Dieu, choisis bien toujours.

Le Routier prend le bâton de la main droite.

— Ceins la gourde du voyageur et n'abreuve ton âme qu'aux sources pures d'amour et de vérité.

Le Routier accroche la gourde à sa ceinture.

— Reçois cette hache, symbole de l'énergie qui t'ouvriras un chemin à travers les difficultés, et si jamais, pour marcher à Dieu, la Route te manque, fais-la.

Le Routier place la hachette dans sa gaine, à sa ceinture.

— Couvre-toi enfin de ce chapeau dont les insignes montreront à tous que tu es Routier Scout de France.

Le Routier se couvre.

— Et maintenant frère, tu peux partir, la Route est ouverte. » (1)

---

(1) *Cérémonial des Scouts de France*. (Redier, éd., p. 87-89).

## 19. LA VIE EXTERIEURE DE LA PATROUILLE.

1. *Les Sorties.* — Si l'idéal est de travailler par petits groupes de 2 ou 3 dans les réunions de patrouille, il n'en est plus de même dans les sorties, c'est-à-dire dans les randonnées plus ou moins lointaines au terme desquelles la patrouille organise son activité (1). Qu'il s'agisse d'une petite sortie ayant surtout pour but la distraction et les jeux, ou d'une grande sortie « du soir » où il faut cuire son repas et dormir sous la tente, tous les membres de la Patrouille doivent collaborer à une œuvre commune, qui ne se présente pas comme une exigence collective s'imposant du dehors, mais comme l'occasion, pour chacun, de manifester, d'exercer ou de perfectionner ses aptitudes propres et les techniques apprises. Tout l'art du chef qui organise la sortie tend d'ailleurs à en multiplier les occasions, et à permettre à chacun de jouer son « plein jeu » (2). Il s'agit en effet de lui procurer un milieu que la vie ordinaire lui refuse, et où il pourra lâcher joyeusement la bride à son activité et à son imagination : car le thème du jeu choisi doit favoriser le besoin de merveilleux et d'extraordinaire qui meut l'âme des jeunes. Il se développera dans des cadres fictifs, empruntés à la vie des explorateurs, des « héros de l'air », des tribus d'Indiens, à quelque événement contemporain, etc., dans lequel chacun jouera sa partie, et où il sera parfois l'unique acteur. Telle attaque fictive suscitera, chez les gardiens, des émotions intenses, provoquées par le simple passage, à 500 mètres, d'un feutre kaki, par le léger craquement d'une feuille morte dans le voisinage, — ou même par rien du tout, par l'absence de

---

(1) Ce qui suit s'applique également aux sorties de troupe, qui sont seulement plus intéressantes en ce sens qu'on peut organiser des compétitions et des concours entre patrouilles, et des jeux où les participants sont plus nombreux.

(2) Cette expression sert de titre à un livre de P. Delsuc dont les premiers chapitres constituent une bonne introduction à la psychologie du Scoutisme (Redier, éditeur). Pour que les plus faibles puissent bénéficier du « Plein Jeu », Baden-Powell recommande les concours par élimination des meilleurs : on doit faire « à qui ne sera pas dernier » (Cf. BOVET. *Le génie de B. P.*, p. 29-30).

l'équipe « ennemie » là où on l'attendait, par le silence qui se prolonge, etc... Il n'y a pas de limites aux constructions imaginatives de cet âge au cours de ces recherches, relevages de pistes, poursuites, feintes, lentes approches, conquêtes de fanions, etc. Royaumes du « comme si » et des émotions vives, les jeux scouts canalisent et utilisent ces tendances dangereuses. A voir les grands jeux d'Eclaireurs, on comprend que l'idée de prendre, comme base de sa formation, les puissances affectives, intellectuelles et actives de chaque garçon, est l'inspiration d'un pédagogue génial. Donner à l'enfant un milieu où il puisse s'épanouir à l'aise, gagner de la sorte sa confiance, l'engager dans des jeux éducatifs qui le prennent corps et âme, et l'amener ainsi, sans même qu'il s'en doute, à se passionner pour son progrès moral, — tel est le résultat d'une « sortie » bien organisée. Juste le contraire de notre système scolaire, qui sèvre l'enfant de tout ce qui l'intéresse, le gave de ce qui l'ennuie, et le rend irréductiblement méfiant et rebelle à l'égard de tout ce qu'on essaiera désormais de lui apprendre.

2. *Camps et feu de camp.* — Les camps sont des bains de réalisme, salutaire contrepoids aux vagabondages trop libres de l'imagination. Mais réalisme formateur : sans doute, les Scouts ne sont pas les seuls qui pratiquent le « camping », mais il s'agit ici d'un camping spécial. Nous avons connu un jeune homme féru de ce sport dès l'enfance, mais qui ne pouvait supporter l'idée d'une organisation collective du travail. Il lui répugnait d'être obligé à certaines corvées qu'il voulait bien pratiquer individuellement, mais qu'il jugeait intolérables dès qu'elles semblaient imposées par les besoins d'un groupe, où chacun tour à tour doit servir les autres. Sans aller jusqu'à cet égoïsme absolu, bien rares sont les amateurs de camping parmi lesquels s'organisent dans la bonne humeur — ou dans la justice — les différents services. A moins qu'il ne s'agisse d'une famille où les rôles sont déjà distribués, ou d'un groupe d'amis qui, dès le début, ont déterminé avec précision le partage de la besogne, les campings improvisés sont de

belles révélations d'égoïsme, le gros de la troupe laissant tout le fardeau retomber sur quelques sacrifiés. Le tout se termine souvent d'ailleurs par un appel pur et simple aux ressources d'une ferme, voire d'une auberge voisine.

Chez les Eclaireurs, il n'en est pas de même. Ils peuvent, avec vérité, et selon leur coutume, inscrire en tête de l'emploi du temps : *La loi scout est la loi de ce camp*, car tous sont décidés à s'y conformer et sont préparés à le faire. Exceptionnelles sont les expulsions motivées par la mauvaise volonté ou la mauvaise conduite. Pour qui connaît les ferments d'égoïsme qui travaillent l'âme adolescente, c'est une sorte de prodige que ce petit monde où chacun travaille et obéit, sinon toujours de gaieté de cœur, du moins avec le sourire, ce qui est encore plus important pour la maîtrise de soi.

Mais l'aspect le plus formateur du camp, c'est encore la nécessité où se trouvent les jeunes garçons de subvenir, par leurs propres moyens, aux multiples besoins de la vie en plein air. Le simple éloignement des villes sèvre l'enfant gâté (ne le sont-ils pas tous un peu ?) des mille commodités qui lui sont offertes, depuis le café au lait du matin, jusqu'au lit bien bordé du soir. Le camp le prive d'une société qui lui facilite trop les choses, qui se charge de prévoir et d'agir pour lui, — et en fait une sorte de Robinson, qui aura lui-même à pourvoir à sa subsistance et à son logis. On est parti le matin, après un sommaire déjeuner : on arrive à l'emplacement choisi et visité plusieurs jours avant par le Chef de troupe. Le premier soin est de dresser la tente collective : il faut pour cela choisir un sol assez uni, qui ne fasse pas « cuvette » en cas de pluie, qui comporte, si possible, une légère inclinaison pour la rangée des têtes. Ensuite, si l'on ne se décide pas à faire une corvée de paille dans quelque ferme environnante, on peut s'attendre à se lever passablement moulu. (Les novices sont d'ailleurs assez fervents de cette pratique ascétique). Si la tente n'est pas également tendue (1), la pluie la transperce. Si ses piquets

---

(1) Pour beaucoup de garçons, cette condition leur offre la première occasion de « réaliser » une diagonale : les tendeurs

sont mal fixés, une bourrasque peut les arracher. Des foyers sont creusés pour la cuisine : il faut s'inquiéter de la direction du vent, sinon le feu ne prendra pas : il faut calculer leur largeur pour y poser convenablement les marmites. Enfin, le ramassage du bois mort, la préparation des aliments, leur cuisson, donnent aux Scouts maintes occasions d'expérimenter les innombrables difficultés d'un repas cuit en plein air. Ecole de débrouillardise et de bonne humeur, où chacun s'exerce du mieux qu'il sait, ou du mieux qu'il peut. Mais, il faut le souligner, ces occasions ne sont offertes à l'enfant que dans la mesure où il est privé de l'aide habituelle du milieu social : il doit faire appel à son ingéniosité et à ses ressources individuelles pour se tirer d'affaire tout seul (1).

\*  
\*\*

A la fin de la journée, lorsque le soleil a disparu, les Eclaireurs forment le cercle autour d'un bûcher de bois mort qu'on allume : ainsi commence le *feu de camp*, spectacle qui, a-t-on dit, fait pâlir aux yeux de bien des jeunes cinéma et music-hall.

D'où lui vient cette faveur ? D'abord de ce qu'il offre un curieux spectacle, ne fut-ce que par la simple présentation des Scouts assis en cercle, drapés dans leurs couvertures, la tête ceinte de leurs foulards bariolés (2), dans lesquels ils piquent parfois plumes ou feuilles, et que la flamme éclaire violemment sur le fond noir de la nuit commençante. Les yeux d'enfants, avides d'aspects bizarres

---

de coin doivent être dirigés selon la diagonale des angles de la tente.

(1) Certains Scouts poussent la virtuosité jusqu'à se passer d'allumettes, et apprennent à allumer du feu « par friction ». Quant aux innombrables objets que l'on peut confectionner avec des lattes, des branches et des joncs, pour accroître son confort, il faut avoir visité un camp de scouts expérimentés pour s'en rendre un compte exact. — Dans le voyage de 1<sup>re</sup> classe, l'Eclaireur emporte seulement de la farine et du sel : il lui faut cuire son pain.

(2) C'est la tenue réglementaire au feu de camp.

et brillants, trouvent là un aliment de choix. Et puis il y a le feu qui, lorsque la pyramide de bois a été réussie, est un vrai régal pour les yeux qui s'hypnotisent sur ses flammèches et ses étincelles. Il y a aussi la tiédeur de la couverture, les parfums âcres de la fumée, l'ardeur des flammes, le délassement physique, la joie du coude à coude avec ses compagnons de jeu et de peine, la détente après l'agitation du jour... Quand le bûcher s'embrase, des chants s'élèvent : légende du feu, litanies du feu, etc., bientôt suivis de chansons amusantes, de « numéros » présentés par un scout ou par une patrouille entière : saynètes rapides et drôlatiques, chansons mimées, danses bizarres, etc... Tout cela peut bien durer une heure, parfois davantage : les Scouts y font provision de couleurs vives, d'harmonie, de gaieté, tout en essayant leurs talents de conteur, de chanteur, d'acteur ou de mime. Peu à peu le feu qu'on n'alimente plus s'éteint, les chants deviennent plus graves ; une prière les termine. Sous la conduite de son chef, en silence, chaque patrouille regagne sa tente. Le sommeil vient vite.

On devine, par cette simple description, l'emprise que peut avoir sur un enfant ce spectacle si bien rempli de choses à sa portée, et où la présence des autres sert à intensifier ses impressions et ses joies propres. Durant le feu de camp, chacun laisse errer à sa guise ses pensées et ses rêves ; ensuite il en retiendra des images qui enrichiront son expérience d'un aspect nouveau du monde. Sans doute il est difficile de préciser dans quelle mesure son éducation peut en avoir profité. Cependant on peut remarquer que l'appétit d'impressions vives, si puissant chez le jeune garçon, et qui le porterait plus facilement vers des distractions frelatées ou malsaines, est sublimé ici au profit d'un spectacle sans danger moral, et, somme toute, joliment pittoresque.

Danses et chants de guerre sont un élément d'attrait pour certains esprits remuants qui ne se soucieraient pas de s'enrôler dans une troupe de petits garçons bien sages.

(Ecl., p. 50).

3. *Cris collectifs, chants, bans et danses rythmés.* — Ces coutumes spéciales au Scoutisme ont, elles aussi, une base psychologique : car c'est un fait d'observation courante que les garçons en groupe se livrent volontiers à des manifestations collectives, déclanchées par l'un d'entre eux ou par un événement extérieur. C'est ainsi qu'ils prennent plaisir à scander tel mot ou tel son, soit par simple plaisir de produire un bruit régulier (1), soit pour accabler un camarade d'un surnom ou d'une injure que l'on clame en cadence, soit pour ajouter au désordre d'une classe ou d'une étude dont le surveillant est débordé et, en général, pour exprimer d'une façon retentissante tout sentiment un peu vif : joie, désir, déception ou colère ; il n'est pas nécessaire d'ailleurs que la totalité des participants éprouve ce sentiment, ni même la majorité : un seul suffit parfois à déclancher le cri, — le plaisir de « bruiteur » lui procurant immédiatement des collaborateurs bénévoles. Ces manifestations, assez injustement appréciées d'ordinaire par les adultes, persistent durant l'adolescence, et jusqu'au delà, chez les étudiants et les élèves des grandes écoles : on la rencontre dans les pénitenciers où elles constituent le seul moyen de manifester, sans danger, son mécontentement. On en retrouve la trace dans les acclamations sportives, dont la forme rythmée est bien connue.

Les enfants sont naturellement portés à reproduire aussi les refrains entendus, et surtout à inventer, dans la première jeunesse, des sortes de mélopées, parfois assez harmonieuses, où passe le récit des petits et grands événements de leur vie.

Pareillement, les enfants sont portés à l'imitation mu-

---

(1) Le type le plus élémentaire de ces « réitérations » se trouve dans la *réaction circulaire*, observable chez le tout jeune enfant (V. *Individ. de l'enseign.*, § 56).

tuelle de leurs gestes, surtout s'ils s'accompagnent de bruit, chacun trouvant son plaisir accru à voir se répercuter chez tous les autres sa propre attitude, comme s'il pouvait en obtenir, à son gré, une série simultanée de copies. Ainsi s'amorcent des répétitions indéfinies, dont ils ne se lassent pas. Chez l'adulte, les *bans* et *triples-bans* offrent comme des vestiges de cette tendance.

Cet appétit de gestes en collectivité, est particulièrement frappant lorsqu'il s'agit de mouvements ambulateurs : qui n'a vu de petits garnements suivre les grandes personnes en mimant irrévérencieusement leur démarche (importante, accablée, incertaine, boiteuse, etc...) ?

Ce sont ces différentes tendances auxquelles le Scoutisme va donner un exutoire irrépréhensible et salubre, sous la forme de cris réglés, de chants, de bans et de danses. Sans prétendre en fournir ici une liste exhaustive (1), citons : le *Cri de Patrouille*, lancé par le chef, et répété à l'envie pendant que s'opère le rassemblement ; les cris d'allégresse (par exemple, l'*Adjiji*, ou le Cri interfédéral : *Ceux de France... Montjoie !*) ; les cris de remerciements (*Kellé ouatch*, etc...), qui tiennent lieu de discours pour assurer un bienfaiteur de la reconnaissance des garçons ; les cris de détente (*Tchikalaka*, etc.), qui sont de purs jeux de la fonction phonétique, les cris d'horreur, pour exprimer une déception et donner une issue humoristique à la mauvaise humeur, etc. En ce qui concerne les chants, il y a d'abord les chants proprement scouts (plusieurs centaines) qui sont le reflet des sentiments les plus divers, de la note comique (Le vieux campeur) à la note sentimentale (Les excuses de l'Aspirant). Plusieurs sont des chants de route, destinés à combattre la lassitude des retours, ou les découragements que provoque un temps maussade. Tous sont des commentaires vivants de l'existence des Scouts, et c'est pourquoi ces derniers adoptent difficilement des chants étrangers, — une éducation esthétique spontanée leur fai-

---

(1) Il existe un recueil des principaux cris et bans utilisés chez les Scouts anglais (V. Bibliogr. : *Yells*).

sant rejeter tous ceux qui n'ont pas une certaine tenue, et qu'ils flétrissent en les déclarant : *chants V. P.* (1). Les recueils officiels (2) acceptent pourtant certaines chansons non scout, surtout anciennes.

Il existe une infinité de *bans*, chaque patrouille en composant de nouveaux, appropriés aux circonstances. Ils consistent en de petits mimodrames humoristiques, réduits à des ébauches de gestes et à des rappels de bruits, destinés à évoquer les caractères essentiels d'une personne ou d'un animal, les phases principales d'une aventure ou d'un incident comique. Signalons, parmi les *bans* classiques : le ban du Chinois, de la Carpe, de l'Indien, du Moustique, du Motocycliste, du Pompier, du Feu d'artifice, etc. Ces schémas d'action, symboliques et burlesques, qui ne comportent qu'un minimum de gestes faciles à retenir, se jouent de préférence au feu de camp où la position concentrique des acteurs et leur éclairage donnent toute leur saveur aux mouvements simultanés.

Quant aux danses, elles peuvent consister en de pures et simples gesticulations (3) exprimant l'ivresse physique du corps que baigne le grand air. Mais le terme désigne plutôt certaines évolutions en groupe, d'Eclaireurs costumés ou non, et qui réalisent, aidés par un chant bien rythmé, des sortes de ballets comiques : danse des Eléphants, des Canards, danse nègre, etc. Quelques-uns exigent une mise en scène compliquée : ils sont rarement pratiqués (4).

(1) *V. P.* désigne, chez les Eclaireurs, par analogie avec *Visage Pâle* (ou *Vil Pékin*), tout ce qui n'est pas conforme à l'esprit scout. Mais le terme ne s'emploie avec import péjoratif qu'à l'égard des choses, ou des Scouts infidèles à Leur Loi.

(2) Voir Bibliographie.

(3) « Rien n'est plus agréable que de danser sur l'herbe et devant le soleil, les cheveux dans le vent, en poussant toutes sortes de cris et en se démenant de n'importe quelle façon, du moment que l'on bouge au milieu de l'air frais. De plus c'est une gymnastique excellente et une bonne détente pour les nerfs. Mais il est malgré tout préférable de composer une danse rythmée » (Loiseau, *ibid.*, p. 151).

(4) Loiseau (*ibid.*, p. 157 et suiv.) donne les règles des danses du Chercheur de piste, du Caribou, du Serpent, de l'Ours et du Scalp.

Il ne sert à rien d'avoir un ou deux types épau-  
tants et le reste d'individus sans valeur. Il faut  
s'appliquer à ce que *tous* soient à la hauteur.

(*Eclaireurs*, p. 63).

20. L'ESPRIT DE PATROUILLE. — Il existe une condition considérée comme essentielle à la bonne marche d'une patrouille, c'est celle que l'on désigne sous le nom d'esprit de patrouille. Là où il règne, toute difficulté s'aplanit ; là où il manque, le rendement diminue aussitôt. Obtenir la présence de cet esprit dans leur patrouille, telle est la préoccupation constante du jeune chef. Que faut-il donc entendre exactement par cette expression ?

Les premiers indices de cet esprit sont de nature affective : joie de se retrouver, entrain pour la technique, cohésion sentie dans les jeux, accord dans les projets, esprit d'émulation à l'égard des autres patrouilles pour leur « damer le pion », fierté d'être un « Castor » ou un « Lynx ». Il semblerait donc, à première vue, que cet esprit soit une émanation de la Patrouille. Du fait même de son existence, de son emblème, de la vie commune de ses membres, ne devient-elle pas créatrice d'un esprit nouveau ?

Cependant, si l'on pousse l'analyse, on s'aperçoit que, sous l'apparence collective, s'exercent des forces originales. La joie de se revoir et de vivre ensemble n'est-elle pas faite d'élans affectifs dont la destination est précise, puisqu'ils visent tel ou tel ami ? En admettant qu'il n'y ait pas de préférence, ce qui est visé, ce sont tout de même des camarades individuels : *omnes quia singulos*. S'il y a cohésion dans les jeux, n'est-ce pas parce que chacun y tient sa place du mieux qu'il peut, en faisant appel à toutes ses ressources personnelles d'imagination, d'invention, de gaieté ? Et l'accord dans les projets n'est-il pas le fait du *choix* de chacun, adoptant la suggestion la plus séduisante ou l'idée la mieux conçue ?

L'émulation à l'égard des autres patrouilles est le seul sentiment qui pourrait peut-être émaner directement de groupe en tant que groupe ; cependant, plutôt que d'une émulation abstraite, en corps, collective, ne s'agit-il pas

plutôt d'émulation individuelle, chaque garçon songeant, qui à son habileté manuelle, qui à sa science de la nature, qui à sa connaissance du morse, qui à sa dextérité en nœuds, etc... et tablant sur elles pour les prochains concours ? Quant à la fierté du totem et de l'emblème dessiné sur le fanion, n'est-elle pas avant tout en quelque sorte la conséquence affective des autres sentiments ? une joie supplémentaire venue d'appartenir à un groupe où chaque personnalité trouve si bien sa place ?

Et d'ailleurs, n'est-il pas dangereux, pour le Scout, de se complaire dans l'idée que sa Patrouille possède, en tant que telle, une valeur ? En effet, il n'est pas rare d'observer que les Patrouilles qui « marchent » trop bien, et qui acquièrent une certaine renommée, en arrivent vite à se ralentir et à décroître ? N'est-ce pas précisément parce que la patrouille ne se soutenait que par l'effort personnel de chacun de ses scouts — et dès qu'ils ont pris au sérieux sa valeur *collective*, ils ont tout naturellement relâché leur effort *individuel* ? Si l'Eclaireur considère sa Patrouille comme une entité distincte de lui-même, dès qu'elle marche, il a aussitôt tendance à relâcher son propre effort, semblables à ces rejetons d'anciennes familles, ces « fins de race » qui trouvent que les aïeux ont suffisamment œuvré pour eux. C'est ainsi qu'au lieu de tout faire pour se maintenir à la hauteur de leur renommée, de « bonnes patrouilles » se retrouvent aux derniers rangs dans le concours où elles croyaient l'emporter facilement. Chacun comptait sur tout le monde, et personne ne se donnait de peine. Telle est la conséquence d'une fausse conception de l'esprit de patrouille et de l'oubli que, seuls les Scouts qui la composent, sont la vraie source de sa valeur.

L'utilité que l'on doit par contre reconnaître à la Patrouille, c'est qu'elle est un milieu de choix pour le développement des aptitudes individuelles ; d'abord par le travail spécialisé qu'elle réclame, ensuite par l'amour-propre que stimulent l'exemple ou le contrôle des autres scouts ; il y a aussi les idées qui s'éveillent à leur contact, à leurs questions et à leurs explications réciproques ; elle est une

aide, enfin, par la permanence qu'elle assure à leurs projets. Mais, littéralement, elle ne *crée* rien : on ne peut lui attribuer ni l'augmentation de valeur de ses membres, car tout ce qu'ils réalisent, ils le tirent d'eux-mêmes, — ni le bonheur qu'elle leur donne, car c'est selon ses besoins et ses aspirations que chacun y trouve l'occasion d'y être heureux. Nulle part on ne constate (sinon sous la forme dangereuse que nous avons décrite) un attachement quelconque à la patrouille *abstraite* ; ce qui existe, ce sont des relations concrètes et personnelles, notamment l'affection des garçons pour leur chef, et leur admiration pour lui, et cette attitude n'a rien d'un sentiment collectif. En résumé, ce qu'il y a de meilleur dans l'esprit de patrouille vient du Scout : le groupe n'est pour lui qu'une occasion de le manifester. Et l'esprit de patrouille ne prend toute sa force que si tous les garçons en alimentent personnellement la source.

## 21. LE CHEF DE PATROUILLE ET SES SCOUTS. —

En résumé, si nous avons à définir la patrouille au point de vue social, nous dirions qu'elle représente, pour les jeunes garçons, un milieu idéal pour l'établissement des relations *personnelles*, soit entre les scouts, soit, plus encore, entre eux et leur chef. Sa préoccupation constante, c'est de faire confiance à chacun de ses Eclaireurs, de chercher à connaître ses aptitudes particulières, de l'aider à les réaliser au moyen du « grand jeu » qu'il doit organiser et mener à cette fin. Pour lui, tout garçon est intéressant, et surtout celui-là qui semble ne pas pouvoir, ou ne pas vouloir, profiter de la vie scoute, et qui piétine au lieu de progresser. Il doit suivre pas à pas chacun de ceux qui lui sont confiés, aider à l'éclosion de leurs ressources individuelles, encourager leur développement auquel il assiste en témoin plutôt qu'en acteur, stimulant plutôt qu'agissant, ne prenant jamais complètement à sa charge l'effort des autres, et limitant ses interventions d'autorité aux cas où la pétulance et l'ignorance des jeunes risqueraient de compromettre leur formation. En définitive, dans le Scoutisme, l'éducateur en

contact immédiat avec le garçon, c'est le chef de patrouille; c'est par lui surtout qu'est assuré ce gouvernement du garçon par le garçon, qui fait le fond de la discipline, et l'on ne s'étonnera point que Baden-Powell, après avoir organisé et commandé de nombreuses Troupes, ait pourtant déclaré : « S'il m'était permis aujourd'hui de choisir une place dans le Mouvement, je prendrais celle de chef de Patrouille. »

## B. — LA TROUPE AU SERVICE DE LA PATROUILLE

La Patrouille, organisme autonome, pouvant à lui tout seul réaliser l'essentiel du Scoutisme, est donc pour ainsi dire centrée autour de chaque garçon, qui en retire un maximum de stimulation physique, intellectuelle et morale. Nous allons voir à présent que la Troupe, aussi bien dans la personne de son Chef que par la nature de ses activités, est au service de chaque patrouille, et ainsi, médiatement, de chaque Scout (1).

Bien des instructeurs voudraient que je leur donne tous les renseignements en détail. Mais en réalité cela serait impossible : car ce qui convient à telle troupe, ou à tel genre de garçon, à tel endroit, ne conviendra pas à une autre troupe, à une lieue de là, et encore moins à celles qui sont dispersées sur la surface du globe et qui vivent dans des conditions totalement différentes.

(B. P. *Le Guide*, p. 16).

22. LE ROLE DU CHEF DE TROUPE. — L'idéal, pour un Chef instructeur, serait de voir fonctionner sa troupe les mains dans les poches, laissant aux chefs de Patrouille

---

(1) Il ne sera pas question ici des Assistants (Scouts de France) ou Chefs de Troupe Adjoints (Eclaireurs), c'est-à-dire du ou des jeunes gens que leur âge (17 à 20 ans) et leur expérience scoute désignent pour être les coadjuteurs du Chef. D'abord parce que, souvent, le Chef peut se passer d'en avoir (si ses loisirs sont suffisants) ; ensuite, s'il en a, il reste seul juge de la part qu'il peut leur accorder dans le gouvernement de sa Troupe. L'action conjuguée du Chef et de l'Assistant revient en somme à celle d'un Chef qui serait seul à diriger.

le soin d'assurer la bonne marche de l'affaire, chacun dans sa sphère. Mais ce n'est là qu'une « limite » : il peut y tendre, il ne l'atteindra jamais. En réalité, l'action du Chef de troupe peut s'exercer de quatre façons différentes : sur les Scouts, sur les chefs de Patrouille, dans l'adaptation du Scoutisme à sa troupe et dans la stabilité de cette dernière.

Sur les Scouts d'abord, son action se limite à des cas très précis : par exemple, dans les cas graves, pour une admonestation qui, pour si fraternelle qu'elle soit, n'est pas moins redoutée par celui qui en est l'objet. Mais il n'a pas à intervenir toujours sous un aspect sévère : il est en effet constamment à la disposition de chacun de ses Scouts pour le conseiller, le soutenir dans les moments difficiles, l'encourager, l'aider, l'éclairer, bref se comporter avec lui comme un grand frère qui comprend et aime son cadet dans l'embarras, sachant que la bonne marche de sa troupe dépend de chacun des scouts qui la composent. Cette besogne lui est facilitée par la connaissance individuelle qu'il a de ses garçons : il possède des fiches détaillées sur chacun d'entre eux, et, périodiquement, les met à jour au point de vue des progrès techniques et de l'esprit scout. Les renseignements lui sont fournis dans les Conseils dont il sera question plus bas (§ 22), par les chefs de patrouille eux-mêmes, qui lui indiquent également les cas où son action personnelle semble devoir s'imposer.

Mais en dehors de ces interventions et de l'influence générale qu'il doit à son prestige personnel, son rayonnement moral, etc., il pratiquera volontiers le principe de non-intervention. Stimuler le désir d'apprendre, faciliter l'acquisition des connaissances, suggérer les progrès possibles, faire prendre conscience des lacunes et fournir l'occasion de les combler, tel est surtout son rôle (1). Il évitera

---

(1) « Ton rôle de Chef est de te rendre peu à peu inutile, — de laisser la place aux initiatives des garçons, — de donner à chacun une fonction qui lui plaise... en un mot, de contrôler, de guider, plutôt que de toujours diriger. Ainsi soulagé, tu peux

notamment, en principe, pour donner des ordres, de passer par dessus la tête du chef de Patrouille : il faut que l'autorité immédiate de celui-ci sur ses garçons soit effectivement respectée, — dans toute la mesure où il le mérite.

Sera-t-il donc un soliveau ? Certes, non, car toute l'autorité directe qu'il abandonne sur les simples scouts, il la conserve jalousement à l'égard des chefs de Patrouille eux-mêmes. Il doit, en effet, aider à leur formation par son exemple personnel, son entrain, sa science et sa tenue scoutes, ses encouragements, ses remontrances. Il veille à ce que les véritables chefs des petits groupes qui forment la Troupe fassent des progrès constants : dans des réunions, des sorties et des camps spéciaux, il les fera profiter de sa propre expérience, comme eux-mêmes feront profiter les garçons de la leur. Il doit rayonner sur eux, mieux, pour qu'à leur tour, ils rayonnent sur leurs Scouts.

Un rôle plus général lui est aussi dévolu, celui d'adapter les méthodes scoutes à la troupe qu'il dirige, — adaptation qui dépend du nombre des Eclaireurs, de leur qualité, de leur formation (secondaire, primaire, apprentis, ouvriers, etc...), de leur ancienneté, des ressources locales du pays, des habitudes, des mœurs. C'est à lui que revient d'organiser en conséquence les concours, les sorties, les jeux, et d'éduquer sur ces points les chefs de Patrouille.

Enfin, c'est le Chef qui représente l'élément le plus stable de la troupe. D'abord par l'établissement des programmes trimestriels ou annuels, ensuite dans l'organisation des sorties et des camps. Enfin dans la régularisation générale de la vie du groupe. Sans doute, il utilise des instincts puissants : celui du groupement spontané, de la hiérarchie enfantine, du jeu, etc... Mais, en raison même de leur force, leur exercice ne va pas sans certains risques d'incohérence ou d'anarchie. Le jeune chef de Patrouille n'en est pas toujours maître ; l'intervention d'une autorité supérieure est parfois nécessaire. Elle peut avoir lieu

---

f'occuper des garçons individuellement, et élaborer un programme d'ensemble. (*Le métier de Chef*, guide prat. du chef qui débute ; par CŒUR DE LOUP, 1<sup>re</sup> éd. 1930, Arc Tendu).

de deux manières : le plus souvent elle prend la forme d'une simple menace : « Je vais avertir le Chef... » ; dans les cas graves, il y a recours réel. Il faut compter aussi les événements imprévus et fâcheux, les déceptions, les jeux manqués, les sorties compromises par quelque incident, les camps aux pluies persistantes. Quand la patience de tous est à bout, quand les plaisanteries des plus facétieux sont sans effet, que les C. P. eux-mêmes n'ont plus le courage de « relever les coins », — et que la situation est tout à fait compromise, reste le Chef. Le Chef, c'est celui qui ne désespère jamais.

En résumé, la préoccupation constante du Chef doit être celle-ci : Etant données les deux, trois ou quatre patrouilles que je dirige, — pour favoriser leur bonne marche, et augmenter le rendement technique et moral, — comment agir sur les chefs, sur tel scout, ou sur l'ensemble de la Troupe ? Assurer, stimuler, promouvoir la vie des patrouilles par ses interventions collectives ou individuelles, tel est, au fond, son vrai travail.

« En enseignant ces vertus, vous ne tarderez pas à remarquer (à moins que vous ne soyez un ange tout fait) que vous les acquérez vous-mêmes. »

(B. P. *Eclaireurs*, p. 304).

23. LA FORMATION DU CHEF DE TROUPE. — La première condition pour faire un bon chef, c'est d'abord d'être, selon l'expression de Baden-Powell, un « homme-enfant » (1), c'est-à-dire un homme qui sache se mettre à la portée des enfants, les comprendre, les aider, les aimer. Ainsi est maintenu, même avec un Chef adulte, le principe essentiel relatif au gouvernement du garçon par le garçon. La seconde condition, c'est que le Chef apprenne lui-même son métier par le contact direct avec ses scouts, par l'instruction qu'il leur donne : car il doit la posséder deux fois pour en faire bénéficier les autres. Il faut aussi qu'il con-

---

(1) *Guide du Chef*, p. 7.

naissance à fond la vie de patrouille, soit, de préférence, pour l'avoir personnellement vécue, — soit au moins pour l'avoir suivie de très près ; il doit assister aux principaux camps et sorties, se trouver en butte avec les mêmes difficultés que ses Eclaireurs, et ne pas être, selon la définition railleuse qu'on en a donnée, « un scoutmestre de fauteuil ».

Afin d'inculquer aux Chefs la nécessité de cette auto-formation, les différentes Fédérations se montrent difficiles pour les investir, et ont prévu, à cette fin, des conditions rigoureuses : mieux vaut une absence de Chef — et même de Troupe — qu'un Chef médiocre ou incompetent. Le candidat au grade passe d'abord un *examen écrit* (théorique) au cours duquel il doit notamment révéler sa conception de l'éducation, et ses idées concernant l'autorité qu'il laissera à ses chefs de Patrouille. C'est sur cet examen qu'il sera jugé... Il doit, en outre, s'engager moralement à pousser à fond son éducation scout, et notamment à prendre part à des *cours* spéciaux, prévus dès le début du Mouvement par son fondateur (1). Dans ces cours, outre la technique et les jeux, le Chef apprendra les ressources du Scoutisme pour l'éducation des jeunes garçons qui doivent rester les principaux acteurs de leur formation. Son rôle est moins d'instruire des scouts que « d'organiser leur ambition d'apprendre » (2). Sa science scout, il la communiquera, plutôt par l'exemple ou par des jeux, que par la parole. Il apprendra à se méfier de la *laiussite*, qui ne convient guère à des intelligences juvéniles : des mots brefs, des indications précises suffiront pour préparer ou pour accompagner la démonstration pratique. Il acquerra aussi la méfiance des livres les mieux faits, qui ne peuvent remplacer l'expérience personnelle (3).

(1) Camp de *Cappy* pour les E. D. F. et les E. U. — *Chamarande* pour les S. D. F.

(2) R. PHILIPS. *Le système des patrouilles*, p. 17.

(3) Si tu veux, ô Chef mon frère, Tous les livres de la terre  
Bien connaître ton métier, Ne sauraient te l'enseigner.

(Premier couplet de la chanson du Camp-Ecole de Chamarande).

L'examen écrit lui-même, bien qu'appelé « théorique », implique déjà une certaine connaissance pratique du Mouvement (le Chef doit d'ailleurs être déjà en fonction). Voici quelques-unes des questions auxquelles il aura à répondre :

« 1. — Choisissez au hasard six scouts de votre troupe, et enquêtez-vous des raisons qui les ont amenés à devenir scouts. — Dans quelle mesure le Scoutisme tel que vous le faites pratiquer répond-t-il à leur attente ?

2. — B.-P. a écrit (*Scouting for boys*, page 34) : « Ce que je veux de vous, chefs de Patrouille, c'est qu'à l'avenir vous entraîniez et formiez vos patrouilles entièrement par vous-mêmes. » — Que reste-t-il alors au Scoutmestre et à l'Assistant ?

3. — Pourquoi *Scouting for boys* est-il divisé en « Récits de Feu de Camp » (*Camp Fire Yarns*) ? Est-ce que cela vous suggère des changements qui seraient peut-être à faire dans votre manière d'instruire votre Troupe ?

6. — Quel entraînement à la vie de camp insérez-vous dans vos programmes d'hiver ? Quels nouveaux moyens pensez-vous adopter dans ce but au cours de l'hiver prochain ?

7. — Quels travaux manuels sont en honneur à votre Troupe ? Comment souhaiteriez-vous pouvoir les favoriser davantage ? » (1).

Comme on le voit, l'attention du Chef est tournée vers des problèmes concrets : pour répondre à de telles questions, il a du, non seulement réfléchir, mais observer, expérimenter. Ainsi son assurance se compensera de prudence au souvenir des difficultés qu'il a lui-même rencontrées. En se formant lui-même, il aura découvert les conditions nécessaires à l'auto-formation, et saura que le meilleur de la formation vient de l'intérieur, non du dehors. Il saura donc s'armer de patience, de compréhension, d'indulgence, beaucoup plus que de discours. Et surtout il se souviendra qu'un apprentissage, pour être fécond, exige un minimum

---

(1) Le Chef S. D. F., 15 nov. 1932. Conditions de la *Badge de Bois* de Gilwell.

d'indépendance : il visera constamment à laisser de plus en plus accomplir par les chefs de Patrouille eux-mêmes toute la besogne inhérente à leur fonction, au lieu de se substituer à eux. Le vrai Chef, c'est celui qui enseigne si bien à faire, qu'ensuite il n'ait plus qu'à laisser faire. Tel est l'idéal auquel il tendra à l'égard des chefs plus jeunes : être exigeant dans la période d'apprentissage, mais leur laisser ensuite l'initiative de leur action, sous peine de diminuer leur élan, et leur prestige.

24. LES RÉUNIONS DE CHEFS. — Hebdomadairement ont lieu des réunions où assistent les chefs de Patrouille et le Scoutmestre. Mais il est significatif que la présidence de ces réunions est, de préférence, dévolue à un chef de Patrouille élu, et non au Chef de troupe lui-même : celui-ci est là surtout pour conseiller, éclairer les discussions, approuver les décisions ou y mettre parfois son veto. Mais il se garde de prendre d'office un rôle prépondérant. Il encourage plutôt ses chefs de Patrouille à faire acte d'initiative, à se mêler à la discussion, à donner leur avis sur la marche générale de la Troupe, sur son activité passée et future, à critiquer la dernière sortie, à trouver le lieu et le programme du prochain camp, etc.

Il profite cependant de ces réunions pour exercer son rôle de surveillance sur l'activité des patrouilles : il examine le carnet des chefs, critique le plan ou la réalisation des réunions, les interroge sur les scouts particulièrement difficiles, s'inquiète des manquements à la Loi scout, constatés au cours de la semaine, et reçoit un rapport sur tous les événements notables de leur groupe. Il propose, invente, suggère des idées nouvelles : son intervention sera particulièrement précieuse pour établir les programmes annuels, et organiser, deux ou trois fois par an, des concours « interpatrouilles » (1), en tenant compte, autant que

---

(1) Ces concours sont organisés dans l'intérêt de chaque scout : pour améliorer un « flemmard », rien de tel que de lui

possible, des idées proposées par les autres membres du Conseil.

Ainsi, dans ces réunions, le Chef de troupe a le souci constant de respecter l'initiative de ses subordonnés. Par son attitude libérale et compréhensive, il les encourage à exprimer leurs idées personnelles, n'intervenant que pour de justes critiques, et préférant se taire parfois, pour leur laisser commettre une « gaffe » sans gravité, qui leur en apprendra plus que tous les discours. Les meilleurs conseils de chefs sont ceux où le Scoutmestre reste, à peu de chose près, silencieux.

25. LES JOURNAUX DE TROUPE. — Beaucoup de troupes possèdent un journal dont l'apparition est plus ou moins régulière, mais qui est le reflet de leur vie. Ordinairement, chaque Chef collabore, et parfois aussi les simples scouts. Du moins sont-ils invités, en conseil de patrouille, à communiquer leurs impressions brièvement. Voici, à titre de document, quelques extraits d'un journal de Troupe composée surtout d'ouvriers (le titre fait allusion à la coutume indienne de graver les messages sur le tronc des arbres) :

#### LES ECORCES. N° 4. 19-1-32.

*ECORCE DU CHEF* : Les patrouilles s'organisent. Chacun a reçu une charge correspondante à ses goûts. C'est bien. Mais beaucoup reste à faire : propreté du local... Ornementation des coins... Meubles... A quand la chaise du C. P. avec totem découpé dans une planche et le banc rustique avec table, pour le reste de la Pat ?...

On commence à parler des camps de printemps... le Samedi soir, la troupe ira alors planter ses tentes dans de beaux coins. T'y prépares-tu, petit frère ? Si tu as ta 2<sup>e</sup> classe, ton plaisir sera doublé.

*L'ECORCE DES CYGNES* : B... le bibliothécaire, prie les scouts de payer leur cotisation qui n'est que de 10 centimes par livre. M... accueille avec grâce toutes les aides ou dons pour le

---

confier un rôle dans un concours entre patrouilles et de lui faire comprendre « que sa patrouille dépend de son travail à lui » (R. PHILIPS. *Comment diriger une patrouille*, p. 27.) V. aussi chap. XII p. 40 à 44.

coin de Pat. *Les Cygnes* ont l'honneur d'annoncer qu'ils préparent un répertoire de chants de route et pour les feux de camp. *L...* chargé du matériel prévient que les gamelles ne sont pas faites pour la colle à papier... Dans quelque temps, la pat. des Cygnes sera sans doute une pat. récréative et boute en train. Le *Bison résolu* prévient qu'il se charge de gommelaquer tous les chapeaux des scouts qui en ont besoin.

**L'ECORCE DES RENARDS** : Les Renards ont commencé Samedi dernier leur travail sérieux par l'étude de l'orientation; on peut maintenant les perdre dans un désert, ils auront vite fait de rejoindre leur tanière.

*La Cigogne placide*, ministre des Finances, avait à 9 h. ½ l'aspect d'un nègre : cela lui rappela que les murs du local ne sont pas ripolinés. *G...* a choisi la fonction délicate de Garde des Sceaux : à lui de laisser aux générations suivantes un historique de la Pat.

*La Fourmi sympathique* et *B...* vont installer un musée où tous pourront admirer : feuilles, empreintes, pierres, etc... et autres curiosités... *Le L.* Président du Conseil, coordonne les forces de tous et dirige cet ensemble avec maîtrise. Morale : les Cygnes devront bien se tenir, car les Renardeaux se secouent.

**L'ECORCE DES COQS.** — Ils préparent un solide pont... sur le Scorff.

*L'Eléphant nerveux* se charge de serrer lui-même les « tours de frappe ».

**SORTIE DE DIMANCHE PROCHAIN.** Cygnes et Renards participeront à la recherche des deux frères Spada, réfugiés, comme chacun sait, dans le maquis du Diable, à l'est du Château. Ces deux redoutables personnages sont abondamment fournis de munitions et ils tirent juste. Ils sont également pourvus en vivres par un ravitailleur, qui s'apprête à les rejoindre avec un ballot de provisions bien garni... (etc.)

\*  
\*\*

Il est facile de comprendre l'intérêt que peuvent présenter, pour les jeunes Eclaireurs, ces brèves rédactions qui sont le reflet de leurs préoccupations, et où ils ont le plaisir de retrouver, polycopiées ou dactylographiées, leurs suggestions, leurs idées, leurs désirs, leurs projets de jeux. L'expérience que l'Education Nouvelle a faite dans ce domaine, depuis trente ans, est d'ailleurs décisive : les « journaux d'enfants » sont pour ces derniers d'un puissant intérêt, dans la mesure où ils en sont eux-mêmes les auteurs.

Dans le Scoutisme, ils constituent un stimulant précieux de la vie de patrouille.

26. SORTIES ET CAMPS DE TROUPE, DE DISTRICT, ETC... — Les camps de troupe n'ajoutent rien d'essentiellement nouveau aux sorties et camps de patrouilles. Cependant ils permettent les grands jeux qui exigent un certain nombre d'exécutants ; ils stimulent l'amour-propre de chaque patrouille par l'inspection que le Scoutmestre fait pour chacune : de sa tenue, de son esprit scout, de l'organisation de la tente, de la cuisine, etc... Ils donnent l'occasion de feux de camps plus fertiles en chansons nouvelles et en « numéros » imprévus, que chaque patrouille prépare de son côté. Ils permettent à chaque scout de glaner ici et là d'intéressants détails d'organisation et de profiter des procédés, des « trucs » et des innovations du voisin. Tous ces échanges d'idées ont une utilité incontestable, mais servent en définitive à accroître et enrichir les détails de la vie de chacune des patrouilles en présence, nullement à former une société supérieure d'où jaillirait quelque vertu nouvelle. S'il y a un « esprit de troupe », il est la conséquence de l'esprit de patrouille, lequel, nous l'avons vu, dépend en définitive du bon esprit de chaque scout.

Des remarques analogues peuvent être faites sur les sorties qui comprennent plusieurs troupes, ou des « rallies » de Province. Ils fouettent l'activité des paresseux, qui repassent fièvreusement, en cas de concours, leurs nœuds ou leur morse. Ils exaltent la joie et l'imagination des garçons par le caractère imposant des rassemblements, des chants et des acclamations. Le bénéfice de telles réunions est indéniable, surtout lorsqu'elles accordent à la vie de patrouille une large place. Car, en fin de compte, la vraie bénéficiaire est et doit rester la patrouille, ou plus exactement, chacun des scouts qui aura su, selon la place qu'il y occupe, exercer ses aptitudes ou combler ses déficiences. Tel est le vrai but des *rallies*.

C'est pourquoi les meilleurs organisateurs de rallies

s'inquiètent plus des résultats individuels que des réussites d'ensemble. Ils ont pour fin, non pas des succès apparents, mais des réactions particulières. Voici deux documents qui nous semblent, à cet égard, révélateurs. (Il s'agit ici d'un concours ayant donné lieu à un incident) :

« Reprenons le cas des Ramiers, puisque c'est ce cas qui a provoqué la protestation du Chef Muggie : Nous y voyons que les Ramiers ont terminé leur pont, ils ont même cinq minutes d'avance, et le C. P. lève le bras pour rassembler la Pat. La catastrophe [écroulement du pont par suite du mauvais état d'un bâton], n'est due qu'à la précaution du C. P. de faire un essai sur son pont, précaution qu'il n'aurait peut-être pas prise s'il n'avait eu que trente secondes d'avance. Or l'auteur de l'article ne nous dit pas si le vainqueur a pris cette même précaution, d'éprouver son pont. Le jury a-t-il vérifié cela ? N'a-t-il pas, sans le vouloir, manqué d'impartialité ? Car il y a là un point important pour la nomination du vainqueur. Il me semble, en effet, que la rupture du bâton n'est pas imputable à un mauvais travail, et qu'il reste néanmoins que les Ramiers ont fait du bon travail, du bon matelotage, et avaient terminé leur pont les premiers, avec de l'avance. (1)

La mésaventure, après quelques secondes de cuisante déception, avait été bien supportée (un compte rendu humoristique de l'affaire fut ensuite rédigé, et communiqué à une revue scoute). Mais le jury avait le devoir de réfléchir sur ce cas, trop hâtivement résolu.

Le second exemple, pour être moins apparent, n'en est pas moins significatif :

« Que cela m'a fait mal d'entendre sur le chemin du retour, des garçons dire entre eux : « Le travail nous avait sali les mains, vite nous courons à la rivière les laver. A l'inspection, le Chef nous dit de présenter les mains. Nous étions fiers, elles étaient propres; mais nous nous attirons cette remarque : « Vos ongles sont sales, cela vous fera perdre des points »... et plus loin, le Chef n'a pas inspecté une seule autre main ».

Trop souvent, le jury ne voit que le côté matériel du concours. Si des Scouts reviennent quelquefois sans beaucoup d'enthousiasme, c'est souvent parce que les Chefs n'ont pas été à la hauteur de leur tâche.

Rien ne déplaît tant que ces airs « d'inspecteurs des travaux finis, ...ces sourcils froncés qui abritent des yeux perçants et cherchant uniquement par où prendre le garçon en défaut. Sachons capter la confiance de garçons, afin qu'ils répondent avec

---

(1) Communication parue dans *Le Chef* (S. D. F.) 15 déc. 1930.

le sourire et que disparaisse cet air gêné et... peureux que l'on voit trop souvent sur la figure de nos scouts pendant les examens » (1).

Ces réflexions sont excellentes : plus le grade s'élève, plus son possesseur a tendance à oublier l'individu pour ne songer qu'à l'autorité qu'il représente lui-même, et qu'il imagine d'autant plus considérable que son groupe est plus important. Or c'est le garçon qui est seul intéressant, car c'est lui qui fait la vie des groupes.

\*  
\*\*

Nous n'insisterons pas sur l'organisation administrative du Scoutisme, dans les différentes Fédérations. Elle comporte une importante mission de surveillance à l'égard des Troupes en formation, qui ont tendance à se lancer parfois à l'étourdie; elle permet aussi des interventions de poids en cas de faute grave. Mais elle comporte également une partie bureaucratique souvent génératrice d'exigences et d'ennuis, que seule la fraternité qui règne entre les Chefs rend supportables. Les bénéfices les plus clairs que les Scouts retirent d'une Fédération, ce sont les visites *personnelles* des Commissaires et des Chefs connus, les échanges de vues durant les Congrès nationaux, la rédaction des règlements, des revues scoutés, l'organisation des camps de formation de chefs, etc., bref, tout ce qui, échappant à ses cadres proprement administratifs, atteint plus ou moins directement le garçon (2). Il apparaît bien par là que l'organisation de la société scoutée n'est pas une condition suffisante de progrès, puisque son utilité décroît en fonction de l'amplitude de ses services. La vie des Patrouilles, le progrès des Scouts, tel est le meilleur de son rôle. On peut, en

---

(1) Communication parue dans *Le Chef* (S. D. F.), 15 déc. 1930.

(2) Notons cependant que c'est aux efforts des Fédérations que sont dus des avantages sérieux en matière d'assurances contre les accidents ou de réductions de transports, ainsi que leur reconnaissance comme sociétés d'utilité publique.

conséquence, poser en principe que les administrateurs se rendront utiles dans la mesure où ils penseront aux Scouts individuels dont ils s'occupent, et où ils seront eux-mêmes des Scouts. Car le Scoutisme n'existe pas, en dehors de ceux qui le vivent (1).

27. LE SECRET DU SCOUTISME. — Il nous semble tenir tout entier dans ces quelques lignes : « *Le système des patrouilles n'est pas une méthode théorique, tout d'une pièce ; mais... il est basé sur un état d'esprit spécial, sur la conviction absolue que la formation du caractère et l'éducation d'un garçon doivent être tirées de ce qu'il a en lui-même, bien plus qu'imposées du dehors* » (2).

Sans doute, tel est également le principe sur lequel repose l'Ecole Active, — et qui a inspiré les meilleures méthodes de l'Education nouvelle.

Cependant, comme nous l'avons déjà fait remarquer à propos de la Loi scout et de l'instinct religieux, il y a, dans le Scoutisme, un souci d'utilisation plus intégrale encore des tendances enfantines. En outre, on y trouve le souci d'utiliser même jusqu'à la turbulence et aux « solistes ». En sorte qu'aucune force intérieure, en principe, n'échappe au Scoutisme, — et ce caractère peut servir à le définir.

Le Scoutisme est une *méthode d'éducation qui, tenant compte des instincts les plus puissants ou les plus précieux des enfants, en favorise et en organise l'exercice, pour permettre à chacun d'exploiter ainsi les ressources de son individualité, et de développer harmonieusement son Moi.*

---

(1) Par le mot Scoutisme, nous désignons un système éducatif, mais surtout l'esprit dans lequel il est appliqué (compréhension du garçon et respect de son individualité). Or cet esprit ne se réalise et ne porte ses fruits que dans des esprits concrets et individuels.

(2) R. PHILIPS : *ibid.*, p. 56.

### III

## LA FORMATION SOCIALE PAR LA CULTURE DE L'INDIVIDUALITÉ

Les analyses qui précèdent ont montré que le Scoutisme cultive l'enfant *par le dedans*. La formation sociale n'est qu'une *conséquence* de cette culture : mais il est aisé de comprendre, dans l'état actuel des esprits et des mœurs, qu'une telle éducation rencontre maints obstacles. Le vieux préjugé autoritariste est si bien ancré, dans notre pays, qu'on ne peut le combattre sans être soupçonné de bouleverser tout l'ordre éducatif traditionnel. Il est donc intéressant de se demander quelle est la situation du Scoutisme dans les milieux sociaux dont fait partie l'enfant (famille, école), ou dont il fera partie (profession, patrie, etc.)

\*  
\*\*

28. FORMATION FAMILIALE. 1. *L'opposition des familles*. — Prenons d'abord le milieu naturel du Scout : sa famille. Quels rapports existent entre la vie familiale et la vie scout ? Quelle est l'attitude des parents ? Quelle est la raison de leur hostilité fréquente ? Quels avantages, ou quels inconvénients peuvent-ils attendre du Scoutisme, au point de vue familial ?

La famille étant la gardienne naturelle de l'enfant, a le souci, légitime, de son bien physique, intellectuel et moral. Sur ces trois points, la pénétration du Scoutisme a ren-

contré des difficultés, non seulement inévitables, mais disons : bienfaisantes, puisqu'il a obligé les dirigeants et les Chefs à tenir compte des justes exigences des parents. Mais il en est aussi d'exagérées : nous allons le voir.

Une des objections les plus fréquentes, dans la classe aisée surtout, est relative à la santé. Non seulement les jeux, excursions, escalades, etc., sont des occasions d'accidents ou de « mauvais coups », — non seulement les grandes activités de plein air donnent l'occasion « d'attraper mal », de « se refroidir » (telle est la terminologie courante), — mais les camps surtout, avec leur couchage dans le foin ou sous la tente, les toilettes à l'eau glacée, les intempéries qu'ils bravent, sont insupportables à la prudence des mères et considérés par elles comme un défi aux longues années de précautions dont elles ont entouré, jusque là, leur petit. On invoque la « fragilité » de l'enfant, une crise de croissance, etc., — pour prémunir une santé déclarée précaire contre les dangers d'une vie hasardeuse.

Chez les écoliers (jusqu'à 13 ans dans l'enseignement primaire, — et au delà dans le secondaire), on invoquera les inconvénients du Scoutisme pour les études. Réunions, sorties, technique, jeux, activités de patrouille, attirance d'une vie nouvelle et séduisante, — tout cela oriente l'esprit loin des préoccupations scolaires. Devoirs, leçons, compositions, examens, certificats, concours de bourse, etc... qui doivent, naturellement, passer au premier plan, ne vont-ils pas trouver dans le Scoutisme un concurrent redoutable ?... N'a-t-on pas souvent remarqué que les scouts sont d'ordinaire les derniers de leur classe ? Ce qui est bien explicable, si l'on songe à leurs fatigues physiques, et au temps qu'ils perdent. Alors que tout est si bien prévu, dans l'organisation scolaire, pour éviter tout gaspillage sur ces deux points, va-t-on, délibérément, en introduire le principe dans l'existence dont on a la garde et la responsabilité ?

Mais c'est surtout le point de vue moral qui préoccupe les familles : dès le début du Mouvement, on accorda une méfiance sans limites à ces « *boys-scouts* » au chapeau de cow-boy, aux mœurs de sauvage. On s'inquiéta des ferments

d'indépendance, sinon d'anarchisme que la vie des bois pouvait cultiver en eux. On dénonça leur tendance à l'isolement et à l'égoïsme. Le Scoutisme déchaînait imprudemment des instincts de particularisme, de désordre et de vacarme. Que deviendrait la bonne influence des familles à l'égard de ces gamins qui, désormais, croiraient pouvoir se suffire ? Quelle emprise pourrait avoir la discipline scolaire sur ces écervelés dont on favorisait les fantaisies ? L'éducation morale implique le respect de l'autorité qui « forme », la soumission aux impératifs qui « obligent », la conscience des déficiences individuelles et de la supériorité des valeurs « sociales ». Or le scoutisme désaxe toutes ces notions. Il prétend former l'enfant du dedans, tenir compte de sa libre acceptation d'une Loi, développer sa confiance en lui-même. Jusqu'alors, l'idéal des familles était d'obtenir des petits garçons polis, bien élevés, sachant se taire ou employer les formules admises, se tenir convenablement à table, dans la rue, au salon, se découvrir devant les personnes âgées, etc., bref de vivants témoignages de la bonne éducation reçue. Or les mœurs scouts favorisent les gambades irrégulières, les accoutrements exotiques, les attitudes hardies, les initiatives dangereuses, les mots insolites... Les enfants n'ont-ils pas déjà trop de tendance à se déciviliser ?

2. *Les vraies raisons de l'opposition.* — Que les apparences justifient de tels arguments, c'est incontestable. N'est-ce pas un partisan du Scoutisme qui déclarait, avant de l'avoir compris, que ses « singularités de forme anglo-saxonne » avaient d'abord heurté en lui « la rationalité innée de l'esprit français » ? (1). Mais ce qu'il est important d'examiner, ce sont moins les objections avouées des familles que les raisons profondes de leur opposition. A leur lumière, la situation s'éclaircit singulièrement.

Toutes les raisons invoquées, en effet, ne sont, en réalité, qu'efflorescences de partis-pris sentimentaux, que justifi-

---

(1) Lettre de M. l'inspecteur G. Belot au Secrétaire général des Eclaireurs de France (v. brochure de Forsant, p. 8).

cations de décisions préconçues. Il est extrêmement rare qu'une famille, qui s'oppose à l'entrée de son fils dans le Scoutisme, revienne sur sa décision, quelle que soit l'éloquence déployée à la convaincre (1). En revanche, il est fréquent que, poussés à bout, les parents finissent par fournir les vrais motifs, dont ils n'avaient d'ailleurs pas pris clairement conscience d'abord.

Voici donc les raisons décisives et dernières qui constituent réellement l'obstacle : les parents veulent garder leur enfant auprès d'eux, soit pour leur agrément, soit pour l'empêcher de se former différemment de leurs conceptions, soit par crainte qu'il leur échappe, — et souvent pour ces trois raisons à la fois. Il y a, chez eux, lutte entre deux idées confuses qui correspondent, l'une à ces deux mots : « *Mon (ou notre) enfant* », — et l'autre à ce terme : « *Le Scoutisme* », dont l'ensemble des méthodes et des mœurs semble justifier toutes les inquiétudes. Non sans raison, peut-être. Le jeune Scout échappe en effet au modelage familial, dans toute la mesure où ce dernier diminue artificiellement sa personnalité. De ce côté, il faut le reconnaître, la méfiance des parents est justifiée ; le Scoutisme favorise non pas leurs propres désirs, mais le bien réel de leur fils. Si les parents veulent considérer ce dernier objectivement, ou mieux, *sympathiquement*, au sens fort du terme ; s'ils ont assez de détachement d'eux-mêmes pour apercevoir quelles chimères ils ont pu forger à son sujet ; s'ils veulent voir l'enfant tel qu'il est, et non tel qu'ils

---

(1) Sur les « dangers » physiques du Scoutisme, voir supra § 14. A moins d'engager une lutte de principe contre l'expansion physiologique normale entre 12 et 17 ans, on ne peut, évidemment, éviter tout risque. Mais les accidents sont de beaucoup moins nombreux que ceux occasionnés par les sports violents. Pour les maladies, elles sont très rares : d'ailleurs un Docteur attaché à chaque troupe doit délivrer les autorisations de camper, ou de participer à de grands jeux. — En ce qui concerne les prétendus inconvénients scolaires, cf., infra § 29. — Quant au point de vue moral, il y a bien des fables à détruire : celle des tentes à deux, par exemple — ou les petits scandales imaginaires (cf. dans la conférence de M. Goblot, p. 12 et sq.).

l'imaginent, — alors seulement ils comprendront l'injustice de leurs craintes, et l'utilité d'une méthode contre laquelle leur ignorance seule, ou leur égoïsme, inventait des objections.

3. *La « Bonne Action » familiale.* — Mais le Scoutisme mérite mieux que cette défense négative : il peut aider, en effet, à la formation familiale du jeune garçon. Certes, ce n'est pas à l'aide de considérations abstraites et de longs discours. La Loi dit simplement : « Fais ta B. A. » et le Chef précise : « D'abord chez toi ». Ces indications, assez vagues, vont s'élaborer dans le creuset individuel, et donner lieu à des actes positifs : coup de main, commission, réparation, service rendu, souvent sans que personne ne s'en doute. Inutile de déterminer à l'avance les modalités de l'action à accomplir : ce serait même lui enlever le meilleur de son charme. Car du fait même que le Scout est libre, non pas de faire sa B. A. quotidienne (elle est obligatoire), mais de la faire à sa manière, et selon son inspiration, l'expérience montre qu'elle sera faite, et bien faite (1). C'est ainsi qu'il est peu de familles qui, au bout de quelques semaines, ne soient agréablement surprises du changement d'attitude qui se produit toujours chez le jeune Scout (2). Citons, entre bien d'autres, cet exemple concernant un jeune pensionnaire de 16 ans, insupportable dans sa famille durant les vacances, querelleur, souvent grossier, et à peu

---

(1) C'est le retournement des conditions postulées par le Sociologique. Pour lui, les déterminations individuelles sont très vagues : c'est la Société qui les précise (§ 56). Ici au contraire, c'est l'indication venue de l'extérieur qui reste vague, et c'est l'individu qui la précise. Le fait est constant, dans la pratique de l'Ecole Active.

(2) « Les familles bourgeoises qui nous confient leurs enfants ne tardent guère à nous exprimer leur joie et leur reconnaissance de l'heureuse transformation qu'ils remarquent en eux... « Le jour où mes enfants se sont fait Eclaireurs, je puis dire « que du bonheur est entré dans ma maison », m'a dit M. J. Kergomard, directeur de l'Ecole Normale de Lyon. Ses quatre garçons l'ont mis à même de'en juger (E. GOBLOT, *Les Ecl. de Fr. et leurs chefs*, p. 8) ».

près ingouvernable. Entré tardivement dans une troupe de Scouts attachée au collège où il était interne, et à laquelle il n'avait pas, jusque là, épargné ses moqueries, — il s'y donna avec enthousiasme, passant sa deuxième classe en trois mois, obtenant consécutivement cinq badges, et méritant sa nomination d'Assistant un an après. Dans ses rapports avec les siens, il apparut transformé : le « vieil homme » faisait bien parfois quelques réapparitions, mais si rarement, et avec une si évidente volonté d'élimination totale, que les parents durent convenir de cette surprenante amélioration, et se félicitèrent de l'autorisation qu'ils avaient difficilement accordée. Tout Chef de troupe peut d'ailleurs citer des cas analogues, particulièrement frappants quand il s'agit d'adolescents dont les instincts ont déjà commis maints méfaits, sinon quelques ravages. Mais ce dont les familles se doutent rarement, c'est qu'elles doivent de telles conversions au désir qu'a l'enfant d'être pris au sérieux, de s'attacher librement à un idéal, et de rester Scout à ses propres yeux jusque dans la maison des siens.

29. LE SCOUTISME ET L'ÉCOLE. — La formation scoute a pour but de compléter la formation scolaire. En Angleterre, où l'enseignement est, beaucoup plus qu'en France, uni à la Vie, et où, dès leurs jeunes années, les enfants font un apprentissage, à la fois puéril et sérieux, de la vie sociale, — les deux éducations coopèrent sans heurts. En France, où l'école en est encore restée au vieux système de la méfiance et de la contrainte, le Scoutisme inquiète parents et éducateurs. Leur première crainte, c'est qu'il nuise aux études. S'ils acceptent tout de même que leurs enfants en fassent l'essai, au bout de peu de temps, la crainte devient reproche : « Depuis qu'il est Scout, il ne travaille pas mieux ». De là à accuser le Scoutisme d'être inutile à la culture intellectuelle, il n'y a qu'un pas.

Examinons ces deux objections : D'abord, est-il vrai que le Scoutisme nuise aux études ? Ici, seule l'expérience peut répondre : il y a certainement, surtout chez les chefs

de Patrouille qui prennent leur rôle à cœur, des exemples de diminution dans le travail scolaire. En revanche, il y a des jeunes garçons qui, par esprit scout, fournissent un rendement supérieur (1). Encore peut-on se demander, dans l'un et l'autre cas, s'il n'y a pas simple coïncidence. De tels faits sont difficiles à analyser.

Plus intéressantes seraient les enquêtes menées sur un certain nombre de garçons, surtout si elles pouvaient suivre les résultats d'année en année. A leur défaut, citons cette observation de M. Jean Rimaud :

« Il ne faudrait pas accepter trop vite le préjugé courant que les Scouts sont toujours les derniers des classes. Impressionné moi-même par l'insistante répétition de ces reproches et par certains faits, j'ai voulu, pour tout un collège libre d'enseignement secondaire, faire le relevé exact du nombre des Scouts et de leurs places en toutes matières. Je suis arrivé aux résultats suivants : sur 45 Scouts, de la 4<sup>e</sup> à la Philosophie, 15 sont dans le dernier tiers de la classe, 15 dans le second, 15 dans le premier; certain Scout est toujours dernier, tel autre toujours premier ».

Ces indications, quoique incomplètes (mieux vaudrait en effet ici une statistique génétique qui tiendrait compte des résultats *avant* et *après* l'entrée dans le Scoutisme) sont précieuses : l'égale répartition des 45 scouts indique une absence de connexion entre le fait d'être scout et celui d'être mauvais élève. Le Scoutisme, ici du moins, ne peut être accusé de nuire aux études.

Mais que faut-il penser de la seconde objection, d'après laquelle il ne leur serait pas utile ? Il y a, reconnaissons-le, de bonnes raisons de le penser : pour les « bons élèves », le fait de devenir scout n'ajoutera pas grand chose à leur entrain au travail, et surtout à l'efficacité de ce travail. Quant aux élèves médiocres ou mauvais, qui sont déjà, scolairement, plus ou moins « coulés », leur entrée dans le Scoutisme, même si leur bonne volonté en est accrue, ne leur assure pas forcément les premiers rangs de leur classe :

---

(1) M. Rimaud, *ibid.* : « Tel élève a baissé depuis qu'il est scout ; mais plusieurs autres ont fait des progrès notables » (p. 87).

le Scoutisme ne peut donner l'aptitude à réussir dans les examens scolaires, à qui ne la possède pas.

Cependant, ces remarques sont un peu théoriques. En fait, il est fréquent de voir le jeune garçon, une fois scout, devenir meilleur écolier. Non seulement parce qu'il s'applique davantage, mais parce que son travail scolaire bénéficie du développement mental dû au Scoutisme. C'est ce que constatait, en 1918, M. Lapie, Directeur de l'Enseignement primaire :

« Le Scoutisme comporte un entraînement des sens, des facultés d'observation, de coordination et de réflexion. Il est un adjuvant précieux pour le développement intellectuel de l'enfant qu'il met mieux à même de tirer parti des leçons reçues à l'école » (1).

Même note chez M. Jean Rimaud, d'après lequel les Scouts seraient mieux préparés que les autres aux études supérieures, ayant appris à travailler intelligemment. Une observation du général Valdant donne une indication intéressante à cet égard : « Tous les Scouts entrés à l'école de Saint-Maixent y figurent parmi les meilleurs élèves » (2).

Cependant, de ce côté-là, les mérites du Scoutisme restent assez limités, à cause du caractère artificiel des épreuves en usage dans les écoles. Mais ce qui est aujourd'hui hors de conteste, c'est son efficacité proprement morale. Les Eclaireurs sont loyaux envers leurs maîtres et leurs surveillants.

« Tous les maîtres qui ont eu des Eclaireurs dans leur classe savent combien, grâce à eux, l'esprit de l'école se modifie et s'élève » (lettre d'un instituteur à O. Forsant, l. c. p. 7). M. Goblot donne, de son côté d'intéressantes observations : « Les Eclaireurs sont des élèves qui ne copient pas ». (Rev. de l'Univ. de Lyon p. 336). « Les Directeurs d'école qui ont accepté d'introduire le Scoutisme dans leur établissement, ont toujours pu constater, depuis lors, que le niveau moral des élèves s'était élevé » (V. brochure de Forsant, p. 2 à 6).

---

(1) Circulaire aux Recteurs. Brochure de O. Forsant, p. 7.

(2) *Un examen philosophique du Scoutisme*, p. 83. D'après P. Deschard (Le Chef. S. D. F., 15 mai 1930), le Scoutisme serait une école de jugement et d'approfondissement intellectuel.

Ajoutons qu'aujourd'hui bien des surveillants ne voudraient, pour leur repos, n'avoir affaire qu'à des Eclaireurs.

\*  
\*\*

C'est pour toutes ces raisons que le Scoutisme s'impose peu à peu à l'attention, sinon du corps enseignant (1), du moins des administrateurs. Après avoir invoqué le témoignage des proviseurs de plusieurs grands lycées qui l'ont accueilli volontiers (en dépit des dangers, tout théoriques, d'un petit Etat dans un grand), M. O. Forsant cite des textes officiels : des circulaires du Directeur de l'Enseignement primaire aux Recteurs (4 Déc. 1918), du Recteur de l'Académie de Poitiers aux établissements universitaires de son ressort, du Ministre de l'Instruction publique, M. Herriot, aux Recteurs (20 Sept. 1928) (2). Depuis lors, le Directeur de l'Enseignement secondaire s'est associé à eux par une allocution, adressée aux Eclaireurs réunis au Trocadéro (1930), soulignant la « précieuse collaboration » apportée à l'Université par les méthodes scout, et leur ouvrant toutes grandes les portes des établissements publics du second degré (3).

\*  
\*\*

Mais il existe une autre forme sous laquelle le Scoutisme est appelé à pénétrer dans l'Ecole : ce n'est pas seulement par ses Patrouilles et par ses Troupes, c'est par ses méthodes elles-mêmes. Il existe à l'heure actuelle au moins deux essais de ce genre, l'un tenté pour tout un établissement, l'autre seulement dans une classe de sixième.

Le premier a pour théâtre l'Ecole des Roches, depuis

---

(1) « Jamais organisation pédagogique n'a pris une telle ampleur, remarque à ce sujet Mendousse (ibid. p. 287) et il est profondément regrettable que, malgré quelques encouragements officiels, le personnel universitaire... se désintéresse presque chez nous d'un Mouvement qui produit partout les meilleurs résultats. »

(2) O. Forsant. *Aux universitaires*, p. 6 et 7.

(3) Circulaire polycopiée aux directeurs des lycées et collèges.

30 ans. Son directeur, M. Bertier, a favorisé en effet, non seulement la formation de Troupes d'Eclaireurs, mais **cultive** chez ses élèves, par d'autres moyens (self-discipline, gouvernement des plus jeunes garçons par les plus grands, liberté d'allures, etc.) un esprit qui s'apparente à celui du Scoutisme. Il en résulte une atmosphère de confiance, de loyalisme et de belle humeur, qui font de l'Ecole des Roches une expérience décisive d'Education nouvelle en France (1).

Par ailleurs, les méthodes du louvetisme ont été adaptées à une classe de Sixième, dans l'enseignement secondaire. L'auteur de l'article, qui ne signe pas, « a établi dans sa classe le même système de division, de répartition des fonctions et de classement » : les 20 élèves sont groupés en 4 « Sizaines » de cinq, ayant chacune à leur tête un chef choisi parmi les plus capables. Un ingénieux système de classement, hebdomadaire et mensuel, stimule l'émulation de chacun sans décourager personne, tous les élèves pouvant courir leur chance. Qu'il s'agisse de discipline, de récitation des leçons, ou de mise de l'enseignement sous forme de jeux, les résultats obtenus sont remarquables :

« Autant une classe faite d'après la méthode traditionnelle : le professeur d'un côté et un groupe inorganisé de 15, 20 ou 25 élèves de l'autre, est déjà difficile à manier et à intéresser et risque par suite d'être monotone et ennuyeuse et peut-être décourageant, autant, au contraire, une classe divisée par petits groupes comme sont nos sizaines, chacune ayant dans la personne de son sizenier son petit chef, à la fois élève et auxiliaire du maître, autant, dis-je, une telle classe est facile à entraîner vers l'effort et pourra être rendue par le maître facilement attrayante et devenir pour les élèves essentiellement vivante » (2).

---

(1) Sur les principes de l'Ecole des Roches, voir les livres de E. DEMOLINS : *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons ?* (1898), et *L'Ecole Nouvelle* (1899). Sur les applications, v. Jean JAUVEN : *La formation sociale dans l'Enseign. second.* (Ed. du Cerf 1931, p. 54 et 59), et notre livre sur l'Individualisation, § 173.

(2) Article paru dans le Chef (S. D. F.) du 15 nov. 1928 : *Les méthodes de louvetisme en classe* (p. 419-428). Nous avons personnellement expérimenté un système analogue avec une classe de sixième (Histoire et Géographie); en outre, un élève — qui se trouvait être par ailleurs le plus indiscipliné, mais qui possé-

La description d'une telle classe, qui rappelle, sur bien des points, la méthode vivante que M. Bézard emploie pour l'enseignement du latin (avec, pour cette dernière, l'amélioration intrinsèque venue de la pratique du *latin des romanistes* (1) démontre la fécondité de certaines formules. Certes, une réforme complète exigerait un renouvellement des horaires, des plans d'études, de la discipline, etc... et de l'esprit même de l'Enseignement. Mais ce n'est pas un résultat négligeable que d'obtenir, de la part d'un des 20 élèves ainsi traités, à la question : « Que pensez-vous de vos classes ? », cette réponse : « Intéressantes, instructives, trop courtes, agréables et mouvementées. » Les dix-neuf autres d'ailleurs ont fait des réponses analogues (2).

Mais un témoignage décisif, précisément à cause de la longue défiance que lui avait inspirée le Scoutisme, est celui de M. l'Inspecteur général Belot : ceux qui l'ont connu savent à quel point sa prudence, sa compréhension et sa connaissance de la jeunesse rendaient logique son évolution, qu'il expliquait ainsi, il y a quelques années, au Délégué général des Eclaireurs de France :

« Je suis tout à fait acquis aux méthodes d'éducation du Scoutisme, sur lesquelles j'ai été, je l'avoue, assez longtemps sceptique, en raison de quelques singularités de forme anglosaxonne qu'elles présentent au premier abord pour la rationalité innée de l'esprit français. Mais elles ont fait leurs preuves et, examinées de plus près, elles reposent sur un fond d'observation psychologique très juste. Je me ferai donc un plaisir, comme universitaire, comme pédagogue et moraliste, de profiter de mes dernières tournées pour aider à votre propagande dans les milieux que j'atteins. » (3)

dait une autorité singulière sur ses camarades — servait d'intermédiaire, à la fois assagi et presque trop sévère, entre le professeur et les chefs de groupe. L'essai, qui dura six mois (janvier-juillet 1932) donna toute satisfaction.

(1) Voir J. BÉZARD : *La Pensée captive* (Vuibert 1930), et l'article sur *Le Latin des Romanistes* (Pour l'Ere Nouvelle, juillet-août 1929, p. 143-146). *La méthode du travail libre par groupes*, de COUSINET, ou celle que préconise M. CHAFFURIN, pour l'enseignement de l'anglais, se rapprochent du système décrit ici. Sur les expériences de M. Cousinet et de M<sup>lle</sup> Carroi, voir : *L'Individualisation de l'Enseignement*, § 150.

(2) Art. cit. p. 429.

(3) O. Forsant, l. c. p. 8.

Le Scout est loyal à ses patrons.  
(Art. 2 de la Loi).

30. CONSCIENCE PROFESSIONNELLE. — On a beaucoup parlé, au cours de Semaines Sociales, ou de Congrès de rénovation nationale, de la crise de la conscience professionnelle. On a proposé maints remèdes, qui s'inspiraient presque tous de considérations sociologiques et abstraites. On a songé à « créer » le « sens social » chez l'ouvrier, ou chez son patron, en s'appuyant sur la collaboration des classes, l'interdépendance économique, le primat de l'intérêt général, etc. Que valent de tels moyens ? Il est difficile de le savoir. En tout cas, ce ne sont pas ceux qui servent à faire, de l'Eclaireur, un bon ouvrier. Outre le loyalisme à l'égard de son patron, il lui suffit de se souvenir, par exemple, de cette petite phrase : « Un Scout ne fait rien à moitié », pour perdre immédiatement l'envie d'arrêter un travail avant de l'avoir complètement achevé. En se rappelant que « un Scout est économe » (art. IX) il trouve immédiatement la solution de bien des petits problèmes posés à sa délicatesse. Ces suggestions, venues d'une Loi qu'il aime pour des motifs personnels, et dont il a fait son affaire, ont plus fait pour lui que tous les sermons.

Ces résultats sont attestés par leurs conséquences sociales. En France, elles ne sont pas encore manifestes ; mais en Angleterre, les Scouts font prime auprès des industriels et des commerçants :

« Certaines firmes ont pris d'abord des Scouts comme apprentis ou employés, puis, ... c'est presque tout leur personnel adolescent qu'elles ont établi sur le pied scout (suivent le nom de plusieurs entreprises) ... Plus récemment, la Midland offrait à Sir R. Baden-Powell un énorme immeuble, à Cambden-Town, à condition qu'il l'utilisât pour transformer en scouts les 700 petits commis de son service de livraison ... A Birmingham, les principales usines ont affiché dans leurs ateliers le texte de la Loi scoute ... Tout un réseau de bureaux de placement pour scouts a été organisé dans le Pays. » (1).

Ces résultats doivent être attribués en partie aux badges

---

(1) P. J. Sevin (ibid., p. 180).

de capacité, — mais surtout à l'esprit de loyalisme qui est la conséquence de la vie scout.

En résumé, il a suffi d'atteindre le garçon par le dedans, pour former sa conscience professionnelle. Il n'a pas été utile d'intégrer l'individu à la Société, de le soumettre aux impératifs de la « conscience collective » : il a suffi d'éveiller en lui le désir du perfectionnement personnel, et le reste a suivi naturellement.

31. PROVINCIALISME. — La vie des Eclaireurs présente de multiples occasions d'explorer les diverses richesses de la Province que la troupe habite, et un Chef averti ne manque pas d'en profiter. Au cours d'une sortie, par exemple, il mettra ses scouts en présence de quelque monument, parfois d'une ruine souvent ignorée des guides officiels, où dorment d'antiques vestiges. Ou bien, il la leur indiquera avec mission de s'enquérir, auprès des gens du pays, de tous les renseignements sur son histoire, les objets qu'elle contient, pourquoi elle a été abandonnée, depuis quand, etc. Si la chose a fait l'objet d'un concours, au bout du délai fixé, — une heure ou huit jours après, — chacun reviendra avec sa provision de renseignements, bonne occasion pour celui qui les centralise de donner une leçon de critique historique. Parfois, il lancera ses garçons à la recherche de légendes et de chansons que perpétue la tradition non écrite. Plusieurs douzaines de ces chansons sauvées de l'oubli sont aujourd'hui chantées aux sorties ou aux feux de camp. Les Eclaireurs s'initient de la sorte, en jouant, au folk-lore de leur petite patrie. Parfois, c'est le sous-sol du pays, de vastes grottes ignorées ses ressources artistiques, industrielles, agricoles, commerciales qui sont découvertes. L'émulation aidant, (surtout grâce aux concours individuels ou entre patrouilles) des résultats remarquables sont parfois obtenus. Il y a aussi les événements historiques, que rappellent les anciens vestiges. C'est ainsi que le blason provincial, que le scout porte brodé sur sa manche droite, prend pour lui une signification vivante.

32. PATRIOTISME. — C'est par ce contact direct avec des réalités concrètes que les jeunes garçons apprennent à aimer leur pays, beaucoup mieux que par l'acquisition des notions abstraites, chères aux adultes cultivés, mais qui, pour le moment, ne leur disent rien, et resteront plus tard des mots creux, si on n'a pas su les garnir d'un contenu précis (1). Il est instructif, à cet égard, d'examiner la physiologie d'enfants non surveillés pendant un discours « patriotique », dont la phraséologie a vite fait de les rendre inattentifs, ou moqueurs. Ils sont incapables de comprendre l'intérêt de paroles qui ne touchent que leur oreille : ils sentent vaguement que les considérations abstraites chères aux péroreurs officiels appartiennent à un monde qui leur reste impénétrable, et sont tout prêts à croire qu'il n'y a là que conventions et jeux d'adultes.

C'est ainsi que les grands mots de Patrie, Honneur national, Civilisation, n'éveillent plus, chez nos jeunes, que des échos de lieux communs. Même les descriptions les plus pittoresques du passé historique ou du présent artistique de la France, ne vaudront rien pour éveiller le sens patriotique de l'enfant, si l'on s'en tient à cette formation verbale. Mais qu'on le mène dans les châteaux, les demeures anciennes, les abbayes, les cathédrales ; qu'on lui explique ce que représentent les sculptures, les tableaux, les emblèmes, les documents et les vestiges de toute sorte qui les peuplent. Qu'on lui montre les traces de balle ou de boulet dans une vieille porte. Qu'on lui explique sur le vif l'origine des grandes institutions hospitalières et charitables. Qu'on l'initie, en le menant sur place, à l'immense effort industriel que supposent les ouvrages d'art, la construction d'une voie

---

(1) Lors du dernier Congrès de Morale (Août 1931), relatif à l'influence de l'Enseignement de l'Histoire sur la formation de l'esprit international, cet aspect de la question a été à peu près entièrement négligé. Un congressiste, qui voulut attirer l'attention sur le fait que, pour être salutaire, l'enseignement de l'histoire doit d'abord intéresser les enfants et être mis à leur portée, se vit refuser la parole. Il s'agit là, pourtant, de la condition primordiale de son efficacité. Imaginait-on qu'elle est déjà réalisée dans nos écoles ?...

ferrée, celle d'un navire ou, plus humblement, celle d'une maison. Qu'on lui montre la vie de son pays à sa source actuelle, ou qu'on l'évoque concrètement dans ses origines lointaines, et alors sans doute on lui aura fourni de vrais motifs de l'aimer. Sans doute, le Scoutisme n'a pas jusqu'ici exploité systématiquement toutes ces possibilités. Mais il est indéniable que la vie scout les facilite infiniment mieux que la vie scolaire d'aujourd'hui. Pour ne prendre qu'un exemple, il est significatif que la plupart des écoliers, — mêmes bacheliers, — sont incapables d'expliquer convenablement l'origine historique du drapeau français actuel. Or cette connaissance est exigée du novice scout pour sa promesse, ainsi qu'une récapitulation sommaire, mais compréhensive, des principaux événements historiques de son pays.

Tout homme qui a un cœur battant dans sa poitrine est *pacifiste*, ennemi de la guerre.  
(B. P. *Eclaireurs*, p. 311).

33. FORMATION INTERNATIONALE. — Cette formation concrète du patriotisme est la meilleure façon d'éviter ses excès : nationalisme exaspéré et chauvinisme viennent, non pas d'une connaissance réelle des valeurs nationales, mais d'une connaissance à *fleur de pays*, pour ainsi dire. Ce sont les méfaits d'une idéologie abstraite qui opposent les pensées des peuples : orgueil national, primauté commerciale, suprématie industrielle, coloniale, etc., autant de stimulants artificiels pour l'instinct combatif. Car c'est dans le réel, et non dans des idées, que doit s'alimenter le patriotisme : connaître, explorer, approfondir les ressources réelles de son pays donne une force tranquille, exclusive de tout sentiment d'agressivité. D'abord parce qu'on le considère comme suffisamment muni. Ensuite parce que, rassuré sur ce point, on ne songe point à inquiéter les voisins, pour accroître un patrimoine déjà satisfaisant. Enfin, avec un peu de cette générosité facile aux bien-pourvus, (et qui leur est une joie de plus), on admet que les autres aussi ont le droit de posséder et de garder leurs

trésors nationaux, pour les mêmes raisons que nous conservons les nôtres. Le bon sens suffit à découvrir qu'il serait absurde qu'une nation prétende tout accaparer, pour elle toute seule, — et la justice s'élève contre les méfaits qu'entraînerait cette attitude. C'est pourquoi la formation concrète du sentiment patriotique nous semble la meilleure manière de donner une base solide à l'esprit international.

Lors du dernier Congrès international de Morale (Sorbonne 1931), consacré au rôle moral de l'enseignement de l'histoire, bien des solutions intéressantes ont été proposées. Mais aucune n'a approfondi le problème du point de vue psychologique, qui est, *en fait*, le plus important. Avant de porter des fruits moraux, il faut que l'Histoire enseignée pénètre l'esprit de l'enfant lui-même, sous une forme vivante, et vécue. Vestiges artistiques, littéraires, architecturaux, économiques, politiques du passé ont, à cet égard, autant d'importance que les vestiges militaires, — et représentent un élément non agressif de fierté, ou un thème d'utiles méditations. L'histoire est pacifiante dans la mesure où elle se rapproche du réel (1).

Actuellement, trop souvent, l'éducation du sens national de l'enfant ne réussit qu'au prix de sa déformation internationale. Faute d'avoir su donner un contenu concret à son idée de la patrie, on ne réussit à la préciser à ses yeux qu'en l'opposant abstraitement et dangereusement aux autres nations. La présentation de la géographie économique aussi bien que celle de l'Histoire-Batailles, voire celle de l'Histoire-Traités, est dominée par le postulat d'une France dressée en adversaire *a priori* des pays qui l'entourent. Leur prospérité attriste, et leurs vicissitudes flattent quelque fibre secrète.

Mais, une fois posée les bases du patriotisme réel,

---

(1) CLAPARÈDE, dans son récent ouvrage sur « *L'enseignement de l'histoire et l'esprit international* », en étendant ces principes à l'histoire générale, montre que les idées de paix, ou les germes de guerre, s'élaborent dans les consciences individuelles, et que seul, le contact avec les faits historiques tels quels, permet à celles-ci de prendre mesure de leurs responsabilités à cet égard (Presses universitaires 1932).

appartenir de cœur à une organisation qui groupe sous un même drapeau des millions d'adolescents de tous les pays ; rencontrer périodiquement ses *frères* (1) étrangers en de vastes camps où règne un esprit d'amitié et de joie généreuse ; se visiter, de pays à pays, dans une atmosphère de fraternité (2), savoir que sur toute la surface du globe, chaque Scout est fier d'obéir à la même Loi et d'arborer le même insigne (3), exalter cette fraternité en de beaux chants, la sublimer en des prières pour tous les Scouts de l'Univers, — voilà une manière vivante de développer un esprit international, dont le meilleur élément est sans doute la compréhension et le respect mutuel des particularités ethniques. C'est l'impression qui se dégageait de cet immense rassemblement d'Eclaireurs que fut le Jamboree de Londres, au début d'août 1920, où un demi-million de Scouts de tous pays étaient présents, et défilaient tous les matins pour se rendre aux séances :

« Devant la loge royale où présidaient Sir et lady Baden-Powell passaient tout à tour, au son des pibroks écossais, chacune derrière leur drapeau national, les délégations de tous les Scouts de l'univers : Boys d'Angleterre kakhi et bleu, Scouts marins de Gibraltar, Ecossais portant la jupe de tartan, Suédois superbes tout de bleu vêtus, Danois à calottes blanches fleurdelysées de rouge, Hollandais reconnaissables à leur foulard orange, à la culotte de velours brun, Espagnols et Italiens, Roumains et Belges, Serbes, Grecs en fustanelle, Transvaaliens au chapeau couronné de peau de tigre, Américains sanglés, bottés, écrasant par leur nombre et leur fanfare, Esthoniens, Polonais, Tchéco-slovaques, Français qui, seuls d'entre tous ne portaient pas pour insigne la Fleur de lys, et jusqu'à des Jamaïcains, des Chiliens, des Siamois, des Scouts de Chine et du Japon. Les couleurs les plus variées s'uniformisaient dans la même coupe réglementaire du vêtement et du foulard, et cette diversité dans l'unité symbolisait bien la merveilleuse souplesse d'un système d'éducation, qui, tout en restant unique, a su s'adapter aux tempéraments nationaux les plus divers.

Cette adaptation était rendue plus manifeste encore par

---

(1) L'article 4 de la Loi énonce explicitement cette fraternité.

(2) Voir entre autre : *Les Scouts de France en Hongrie* (le Chef S. D. F. Octobre et Novembre 1932).

(3) Cet insigne est la Fleur de Lys, sauf en France où, pour des motifs politiques, elle a été remplacée par l'Arc Tendu (E. D. F.), le Coq (E. U.) et la Croix Potencée (S. D. F.).

l'insistance que les délégations étrangères mettaient à reproduire des épisodes caractéristiques de leurs coutumes indigènes : jeux grecs, assemblées suisses, danses roumaines, scènes françaises de chevalerie, etc. (1). »

C'est au cours d'un Jamboree plus récent (2), que l'on put voir, se promenant en se tenant fraternellement par le bras, *Nègres* et *Américains*. Ces derniers jouaient aussi avec des Japonais, tandis que leurs gouvernements s'envoyaient des notes menaçantes. En outre, tous les ans, ont lieu des camps internationaux en divers pays d'Europe : en Suisse, en Hollande, en Luxembourg et en Roumanie, pour l'année 1932 (3). En 1931, au camp national suédois de Kulla, se réunirent plusieurs délégations étrangères : d'Islande, d'Irlande, de Lithuanie, de Finlande, de Lettonie, de Hongrie, d'Allemagne et de France (4).

A la date de Mai 1928, un recensement officiel établissait l'existence, dans 41 pays appartenant aux cinq parties du monde, de 1.772.112 Scouts (5). Ce nombre doit être actuellement (1933) augmenté environ de moitié (6).

**34. FRATERNITÉ ENTRE CLASSES.** — Lorsqu'on rencontre des Troupes d'Eclaireurs, on ne se doute guère — et on ne peut se douter — que ces garçons, uniformisés extérieurement par leur costume, ont souvent une origine sociale très différente. Il y a des troupes de « secondaires » et

---

(1) P. J. Sevin, l. c. p. 192 et 193.

(2) Birkenhead 1929.

(3) Voir le récit de la réception de « Dix Français au camp international de Sibiu (Roumanie) » dans la Revue E. D. F. du 5 Sept. 1932.

(4) Le Chef S. D. F. 15 octob. 1931 p. 422 à 425. Mentionnons encore : *Souvenirs autrichiens* (ib., 15 Janv. 1931, p. 40-45). Il apparaît fréquemment des relations de ce genre dans les revues des différentes Fédérations.

(5) Le Chef S. D. F. 15 oct. 1928 : Tableau détaillé des effectifs mondiaux p. 372-373.

(6) Au début de 1933, les effectifs des différentes Fédérations françaises se répartissaient ainsi : Eclaireurs de France : 12.000. Eclaireurs Unionistes : 8.000. Scouts de France : 42.000. En 1928 : 5.700, 7.600 et 12.000. Au total, 62.000 en 1933 contre 25.300 en 1928, soit une augmentation de 240 % en 5 ans.

des troupes « ouvrières » ; mais, fréquemment, on a affaire à des troupes « mixtes », où se coudoient écoliers, primaires, apprentis, collégiens et lycéens. Il serait bien inutile, et un peu ridicule, de prêcher à ces enfants la fraternité pour ceux qui appartiennent à une autre classe que la leur. Les idées que l'on pourrait invoquer auraient peu de prise sur ces âmes, prêtes à s'attacher et à se donner généreusement, — mais à des choses à leur mesure et à des êtres de leur choix. Le Scoutisme fait mieux que des discours : il fait vivre ensemble ces enfants séparés par leur origine sociale. C'est devenu en Angleterre un lieu commun, tout à l'honneur du Mouvement, de remarquer que le fils de l'ouvrier, participe aux mêmes épreuves et aux mêmes jeux que celui du Lord, et obéit à la même Loi (1). C'est là un résultat que seule une méthode qui prend l'enfant corps et âme, est capable de produire. Les sports n'obtiennent que des rapprochements superficiels et passagers, sans influence sur le moi profond. Que l'on songe au contraire, aux effets qu'ont pu produire, et qu'ont produit sur nombre d'anciens combattants, la vie en commun à laquelle les obligea la calamité mondiale de 1914-1918. Bourgeois et ouvriers qui ont partagé mêmes souffrances, mêmes dangers, même *cagna*, et mêmes humbles joies, ont eu, sinon la révélation, du moins un aperçu du fond personnel d'un être humain libéré des préjugés et des gestes artificiels de sa classe ; et pour certains, cet enseignement a influencé leur vie entière. Mais que ne doit-on pas attendre d'une vie commune pratiquée dans le même idéal moral, et à un âge où la vie n'a pas encore durci les opinions ? L'uniforme une fois quitté, les mains se tendent encore entre pauvres et riches, entre travailleurs manuels et intellectuels, même si l'on n'appartient plus, depuis long-

---

(1) « A l'Olympia, au camp de Richmond, dans les rues de la capitale, l'uniforme scout, ou la fleur de lys à la boutonnière tenaient lieu de toute présentation : fils du patriciat roumain et petits mineurs du pays de Galles, membres de la Chambre des Lords et Instituteurs de village suisses ou Français, tous véritablement *fraternisaient* ; il semblait qu'on se connaissait depuis toujours, et qu'on ne se quitterait plus » (P. J. Sevin, l. c. p. 194).

temps, au Mouvement (1). Aucun ne songe à renier sa classe, mais à prendre mesure de ses déficiences, — comme des supériorités de l'autre. Il est impossible que cette connaissance n'amène pas, un jour ou l'autre, des pensées, des attitudes, des gestes (2), qui constituent la base concrète de ce sentiment : la Fraternité, dont le langage risque de faire une chose purement abstraite et morte.

35. FRATERNITÉ INTERCONFESSIONNELLE. — Mais le Scoutisme produit un résultat peut-être plus remarquable encore. Pour qui connaît les barrières qu'élèvent dans notre pays le passé, lointain ou récent, de nos luttes religieuses, il est difficile de ne pas être frappé par le caractère interconfessionnel du Mouvement. Ainsi que nous l'avons remarqué au début (§ 7) le Scoutisme utilise l'instinct religieux, quelle que soit la forme qu'il peut prendre dans les diverses religions. C'est pourquoi, au-dessus des divisions fédérales françaises, (utiles dans la mesure où elles permettent une culture spirituelle plus précise et mieux adaptée, et où elles suscitent l'émulation), existe un *Bureau interfédéral*, qui n'est lui-même que le signe visible d'une fraternelle entente entre les trois grands Groupes français. Malgré l'individualisme de vie qui sépare en fait les troupes, au sein même d'une Fédération, fréquents sont les rapprochements interfédéraux : le feu de camp de Saint-Georges fournit une occasion annuelle de chanter, de se récréer et

---

(1) Citons ce fait, communiqué par le Commissaire Guérin-Desjardin (E. U.) : Gare de l'Est, un dimanche soir. Pluie épouvantable. — Un petit Eclaireur rentre du camp, un gros sac sur le dos. Attente d'autobus. Un chauffeur le hèle : « Monte dans mon taxi. Je te conduis chez toi : Je suis ancien Eclaireur et je n'ai pas encore fait ma B. A... »

(2) Les familles elles-mêmes peuvent être atteintes par l'influence du Scoutisme. En voici un exemple : « Le fils d'un banquier a pour Chef de Patrouille le fils de sa concierge. Celui-ci lui fait une observation (méritée). Le gamin se plaint à son père [ceci n'est pas très scout], qui lui dit : « Tu dois accepter les ordres et les remarques de ton C. P., quel qu'il soit » (Communiqué par le Commissaire Guérin-Desjardins).

de prier autour de la flamme. Il en est de même des délégations aux camps étrangers ou aux Jamborees, des rallyes de région ou de province, et il n'est pas rare que les Chefs de troupe fassent naître l'occasion d'une sortie, d'un jeu ou même d'une journée de camp commun. Sans doute, surtout il y a quelques années, on pouvait remarquer quelques ombres au tableau : les Troupes, et surtout certains Chefs, se regardaient un peu trop par dessus les fictives barrières dressées par leur imagination ou leurs préjugés. Mais de récentes manifestations ont montré une évolution très nette vers l'entente sans arrière pensée. Citons seulement la fête interfédérale du 7 Juin 1931 où se manifesta, au stade Pershing, sous le crachin et les averses, une confraternité indéniable :

« Ce qui frappe le plus, écrit un témoin, ce fut de voir combien les 8.000 garçons qui se trouvaient là, pouvaient donner l'impression de ne former vraiment qu'un seul groupe d'amis, qu'une seule famille. Pas de fausse note dans les gradins, pas de bousculade dans les couloirs, malgré les centaines de figurants qui s'y pressaient. Ici des E. D. F. gardent le matériel des E. U. et mettent les louveteaux S. D. F. à l'abri. Les E. U. passent des accessoires aux E. D. F. Des routiers S. D. F. font la navette pour un commissaire E. D. F... On ne regarde plus les insignes, on est scout, tout simplement comme tous les camarades qui sont là... » (1).

Cette page vécue donne le même son que le compte rendu de presse d'un récent rallye interfédéral, à Lille :

Scouts et éclaireurs, sans distinction de formation — qu'ils aient été catholiques, protestants ou neutres, les benjamins comme les cadets, rivalisèrent avec une louable émulation. Durant tout l'après-midi sur l'Esplanade ou dans le bois, puis autour du feu... et, peu après, lors de la remise du fanion d'honneur, ils vécurent quelques heures de détente au fil desquelles ils se sentaient fraternellement unis par un même idéal et une même joyeuse conception de la vie, faite de bonne humeur et de bonne volonté. (2)

Donnons enfin cet écho, qui nous paraît d'autant plus significatif qu'il émane d'une région où les répercussions

---

(1) Le Journal des Eclaireurs, avril 1931. Editorial.

(2) Compte-rendu de l'Echo du Nord, 8 nov. 1932.

de luttés, vieilles de plus d'un siècle, ne sont pas encore toujours éteintes :

« Pour terminer la saison en beauté, la troupe Roland-Garros, de Cholet et les Scouts de France de la même ville se sont réunis dans un camp qui, malgré les menaces de mauvais temps, fut un succès. Le soir, autour de la flamme, on vit des amitiés dans les deux Fédérations se resserrer davantage, et beaucoup furent heureux de retrouver des amis. Le lendemain, jeux et courses animèrent les deux troupes... Il fut convenu que chaque fin d'année les deux troupes camperaient ensemble (1).

Tout en respectant les différences de principe que chaque Eglise juge nécessaires, le Scoutisme est une irremplaçable école de tolérance (2) dont la Société française toute entière doit forcément bénéficier.

36. ESPRIT DE DÉVOUEMENT. — L'« égoïsme » des enfants est capable, dans certaines conditions, d'actes comparables à ceux que l'on admire, à juste titre, chez les héros d'un âge plus avancé. Il n'y a pourtant pas là de miracle : bien avant le Scoutisme, le « Livre d'or des enfants courageux » s'était enrichi de belles pages, relatives à des services (dangereux) que l'enfant avait rendus spontanément, pour la raison principale qu'il se trouvait apte à les rendre : les ressources actuelles de l'individualité, tel est, sinon le secret, du moins la condition de la force d'âme. Et ceci ne diminue pas le mérite, car on reste libre de les laisser dormir.

Mais une fois admis que le principe du dévouement, c'est d'avoir quelque chose à donner, il est facile de comprendre que plus on aura appris, et acquis, — et plus nombreuses seront les occasions de s'offrir. Or, une des

---

(1) E. D. F. 5 novembre 1932.

(2) L'exemple de cette tolérance est donnée en haut lieu : en février 1933, le major Waley, commissaire international adjoint, a été reçu en audience privée par S. S. Pie XI, au Vatican. Après avoir exprimé son approbation entière au Mouvement, le Pape a chargé le major Waley de porter sa bénédiction à Baden-Powell. Ce geste public, de la plus haute autorité catholique à l'égard d'un Protestant, est extrêmement significatif.

idées fondamentales de Baden-Powell, c'est précisément de *préparer* les jeunes garçons aux différents services qu'ils sont, malgré leur jeune âge, appelés à rendre. Idée dont l'origine remonte à une bien curieuse expérience faite par le Chief-Scout, alors qu'il était encore officier dans l'armée britannique. Lui-même a narré comment, ayant à défendre en 1899 Mafeking investi par les Boers, et ses effectifs ayant fondu, il se voyait dans l'impossibilité d'assurer la sécurité d'un trop large front. C'est alors qu'il eut l'idée d'utiliser les jeunes garçons dont il avait remarqué le vif intérêt pour les choses militaires. Ils lui servirent, avec enthousiasme, d'agents de liaison, en pédalant à toute vitesse parmi les obus. Cette expérience, (qui précéda de huit ans son fameux premier camp dans l'île de Brownsea), fut une révélation pour Baden-Powell, qui comprit qu'on peut tout demander aux jeunes, à condition que la besogne soit « dans leurs cordes ».

C'est pourquoi il ne faut pas être surpris de l'ardent dévouement avec lequel ces enfants se donnent sans compter aux services qui se présentent, et auxquels ils sont préparés. Sans doute, parfois, leur intervention est un peu intempestive, un peu maladroite : mais à côté de ces essais malheureux (supérieurs, au point de vue moral, à l'ironie passive de ceux qui les raillent), il y a des exemples nombreux démontrant l'efficacité de la préparation scout, qui seule les a rendus possibles. Citons seulement ces traits :

« Le secourisme, le matelotage vous donnent le sang-froid devant le réel... Si le scout Lee, plongeant tout habillé, repêche un garçon qui coulait par 3 mètres de fond, alors que de 24 hommes qui étaient sur la berge, pas un n'avait essayé de faire quoi que ce soit; si le scout Ambler arrache deux fillettes à un incendie; si un autre scout, le 2 Juin 1917, sautant d'un train en marche dans un étang, réussit à sauver un enfant qui se noyait, si, dans un train encore, devant un enfant pris de convulsions et sa mère affolée, un scout eut l'idée de courir à la locomotive, d'en revenir avec un seau d'eau chaude, d'y plonger l'enfant et de le sauver ainsi, c'est que ces quatre là *savaient* » (Le Chef, S. D. F. 15 mai 1930, p. 219).

Pour donner, il faut avoir. Pour servir, il faut *être prêt* : ils étaient prêts, eux aussi, préparés par leurs Chefs aux

opérations de sauvetage qu'entraîne un incendie, les petits Scouts du camp de Belletre, le 28 Août 1926 :

« Le 28 Août, ils allaient partir, quand le tocsin se met à sonner : un incendie d'une violence inouïe vient d'éclater à la ferme de la Motte-Giraul. Sans hésiter la troupe remet son départ... et avec quelque gars du pays, se met en devoir d'enrayer le sinistre. Sous la direction de l'Assistant K..., depuis trois heures de l'après-midi jusqu'à 11 heures du soir, sans prendre ni repos ni nourriture ces enfants de onze à seize ans, manœuvrant les lourdes pompes à bras, déblaient les meules brûlantes, font la chaîne de seaux d'eau... » (Le Salut, journal de la Côte d'Emeraude, 4 Septembre 1926.)

D'année en année, s'augmente le rendement de ces dévouements dont le Scoutisme assure la préparation : le 5 Mai 1930, trois Scouts recevaient, dans la grande salle de la Sorbonne, de la Société centrale de sauvetage des naufragés, les prix destinés à ceux qui sauvent leur prochain au péril de leur vie. Et les différentes Fédérations voient s'augmenter tous les ans la liste des « bonnes actions », individuelles et collectives.

Mais ces actes retentissants, quel que soit leur mérite, sont encore dépassés par les humbles dévouements de ces garçons, grands et petits, qui mettent leur joie à des B. A. obscures et souvent ignorées :

« J'apprends indirectement, écrit un Commissaire de district, le fait que voici : un Scout de la troupe de R..., a donné son sang dans une opération de transfusion du sang. La famille du malade a offert à ce garçon la somme de 1.000 francs. Celui-ci l'a refusée, n'ayant voulu, pour toute récompense, que la satisfaction d'avoir fait une B. A.

J'avais reçu, en vérité, deux lettres de lui dans lesquelles, avec beaucoup de discrétion, il justifiait un court retard, par une fatigue provenant d'une petite opération (sans autre précision)... » (1).

La « Bonne Action » des arbres de Noël est devenue une coutume dans beaucoup de troupes citadines. Les jouets distribués ainsi aux enfants pauvres sont en partie de vieux jouets que les Eclaireurs ont réparés et peints à neuf durant les réunions d'Octobre et de Novembre, au local (2). Men-

---

(1) Le S. D. F. 15-3-33, p. 68.

(2) L'E. D. F., 20 déc. 1932 : Joies de Noël.

tionnons aussi que, durant le chômage de 1932, des centaines d'Eclaireurs ont servi à Paris, à Lyon, à Marseille, la soupe chaude aux chômeurs indigents. Enfin, tout au cours de l'année, la banlieue parisienne reçoit la visite de Meutes, de Troupes, de Clans :

« A C..., aux abords immédiats de la localité : les anciens baraquements d'un H. O. E., délabrés, sordides, habités par une population hétéroclite. Quelques mères abandonnées : pères partis depuis longtemps, voire même au bagne; la détresse morale la plus complète.

Des scouts, des grands, avec le Chef qui avait l'œil à tout, sont venus faire jouer les gosses, causer un peu aux parents, rendre quelques petits services, préparant la voie à l'aumônier qui, peu de temps après, n'était plus « couaqué ».

« A R..., une vieille maison accrochée au flanc d'une colline, un mauvais sentier mal tracé, glissant... ; après, un chemin fan-geux et gluant y conduit. Ni eau, ni gaz, ni électricité. Un hiver froid, rigoureux.

L'aumônier de la troupe est passé par là. La patrouille de Routiers, « six types à cran », l'a suivi de près.

Chaque jour, pendant un mois au moins, ils ont fait la corvée d'eau, de pain, de combustible, apportant les médicaments pour la mère malade, mettant un peu d'ordre dans la maison. Ils l'ont fait par tous les temps (et quels temps !) en dehors de leurs heures d'atelier ou de bureau, sans rien dire, avec la seule, mais la très grande satisfaction de « servir son prochain ».

« A R... encore, les Scouts et les Louveteaux, plus exactement une patrouille et une sizaine à tour de rôle, vont chaque Jeudi à l'hôpital visiter les garçons de leur âge et leur apporter les friandises dont ils se sont privés au dessert.

Quelle joie pour les malades de voir arriver leurs petits amis ! Quelle joie aussi pour nos garçons ! La tradition se continue : un petit service social qui dure. » (1).

De tels résultats, obtenus chez des enfants de 8 à 15 ans, ou chez des jeunes gens plus âgés, répondent à l'objection qu'on adresse couramment au Scoutisme de développer l'esprit particulariste, de faire des garçons inadaptés aux exigences de la vie moderne, des demi-sauvages qui ne se plaisent qu'au fond des bois et dans l'isolement des autres hommes. Le « sens social » est un produit de la culture individuelle. C'est en se concentrant que l'on rayonne.

---

(1) Le Chef (S. D. F.), 15 déc. 1931, p. 557 et suiv.



## IV

# LE PROBLÈME DES ROUTIERS

Notre œuvre ne sera complète que si nous réussissons la Route.

(BADEN-POWELL).

En matière de Route, tout ce qui réussit est bon. Adoptons tout ce qui est efficace.

(E. DE MACEDO).

37. LA DÉSadAPTATION DES GRANDS SCOUTS. — Si le Scoutisme a résolu le problème d'éduquer dans la joie des enfants de 7 à 16 ans (Louveteaux et Scouts), il n'en est pas de même encore en ce qui concerne les jeunes gens de 17 ans et au delà. La solution, seulement ébauchée, est loin d'avoir rempli l'espoir exprimé naguère par Lord Kitchener : « Scout un jour, Scout toujours ». Passé cet âge, trop petite est la proportion de ceux qui persévèrent.

Il n'y a pas lieu de s'en étonner : entre 16 et 18 ans, l'enfant « devient homme », — ou du moins s' imagine le devenir. En tous cas, des besoins nouveaux naissent en lui, et notamment le désir d'une indépendance que gênent les exigences de la vie de patrouille. Peu à peu, il se sent désadapté, et l'arrivée de recrues nouvelles de 12 ans accentue encore ce sentiment : les jeux, ou du moins les mêmes jeux, (s'il est vrai que tout homme ne prend goût qu'à ce qu'il peut réaliser sous forme de jeu) (1), ne le captivent plus, et

---

(1) C'est la thèse que CLAPARÈDE soutient, avec de fortes raisons : l'adulte n'accomplit convenablement sa besogne que s'il peut la considérer sous l'angle du *jeu*. L'activité peut être sérieuse par ses résultats, elle reste ludique dans son essence (*Psychologie de l'Enfant*. Genève. Kündig 1916, p. 455 et sq.).

ne peuvent plus constituer le fond de son éducation. Le sentiment de sa responsabilité, qui était le meilleur ferment de son activité, réclame à présent d'autres stimulants que l'amusement, fut-il formateur, d'une demi-douzaine de garçons : il se croit appelé à rendre des services plus sérieux, en tous cas qui l'intéressent davantage. Car s'il n'y a rien de plus sérieux que l'éducation, le chef de Patrouille grandi n'a plus, en général, grand'chose à enseigner à ses garçons : il n'a plus ni le goût de renouveler son propre fond, ni l'envie de prendre une patrouille plus novice pour la faire bénéficier de son acquis. Rarement il aura l'étoffe d'un Assistant, moins souvent encore d'un Scoutmestre. C'est seulement à contre-cœur qu'il en assumerait les fonctions ; s'abstenir vaut mieux. Le problème se pose d'une façon plus aiguë peut-être encore pour les simples Eclaireurs, ceux qui n'ont même pas été « seconds de Patrouille ». Sans doute, s'ils ont gardé l'âme enfantine, le jeu scout pourra encore les passionner un certain temps, surtout s'ils sont groupés dans des patrouilles spéciales de « grands ». Mais viendra le moment où cela ne leur dira plus grand'chose, parce que l'axe de leurs préoccupations et de leurs désirs passe ailleurs. Quitteront-ils purement et simplement le Scoutisme ?

La branche des *Rovers*, ou Routiers, a été prévue pour accueillir les aînés que la Troupe ne contente plus.

38. LA SOLUTION ACTUELLE. — Pour le Routier, en effet, le Scoutisme perd son apparence de jeu puéril. Il cherchera d'abord, grâce aux badges de capacité, d'acquérir une valeur ayant cours dans la société commerciale, industrielle, agricole, etc... Pour cela, le Règlement lui impose de savoir l'enseigner. Il devra en posséder, et la technique, et la théorie. Comme il y faut une compétence particulière, la badge choisie correspondra d'ordinaire à la profession du Routier, lui donnant ainsi une occasion de formation personnelle, en l'obligeant à approfondir son métier, — et de service social, en lui permettant de le communiquer à d'autres, notamment en devenant instructeur dans son an-

cienne Troupe, ou dans une Troupe voisine. Ainsi le bénéfice social découle de l'avantage individuel : c'est en augmentant sa culture personnelle que le Routier se rend socialement utile ; et le goût d'enseigner vient du plaisir de « repasser » ses connaissances en les communiquant : il faut avoir résolu à fond une difficulté pour l'expliquer à un autre. Sous ce rapport, l'élève est le meilleur des maîtres.

Mais outre cette activité d'ordre professionnel, le Routier est appelé à d'autres services. La devise qu'il adopte : « *Servir* », l'indique bien. Non qu'il soit appelé indistinctement à tout service, — mais à ceux où le prédispose son individualité. Cet impératif ne prend de sens et d'efficacité que dans la mesure où il rencontre des possibilités, des virtualités, des aptitudes. C'est pourquoi ce service se particularise toujours au point de vue physique, intellectuel ou moral. Il existe ainsi des spécialités du sauvetage, du secourisme, du service civil. Il y a des marins, des agriculteurs, des conférenciers, des bâtisseurs, des défricheurs, des étudiants, des chanteurs, des acteurs, voire des joueurs de jazz, etc. (1), groupés en Patrouilles ou en *Equipes* (2). Ainsi le Scout qui « prend la Route » est la vivante démonstration que le fondement du Scoutisme, à tout âge, c'est l'élan vital individuel.

39. SON INSUFFISANCE. — Malgré la souplesse de ce programme, il faut noter, en fait, un important déchet au moment du passage des Scouts à la Troupe. Le pointage des cartes dans les diverses Fédérations démontrent que, sur cent anciens scouts, une dizaine seulement deviennent

---

(1) « L'on redemande des Routiers sachant jouer de quelques instruments pour faire partie d'un jazz » (*Ile de France*, oct. 1932).

(2) D'après le Commissaire E. de Macedo, Patrouilles et Equipes doivent coexister dans un Clan, car elles répondent à des besoins divers : « Les Patrouilles unissent les Scouts Routiers par affinité et par génération ; les Equipes sont constituées pour correspondre aux besoins d'une action spécialisée, d'un travail temporaire ».

Routiers. Ce n'est pas évidemment une faillite : mais c'est l'indice très net que, sur ce point, le Scoutisme n'a pas encore trouvé sa formule. Et pourtant, c'est pour lui, ainsi que l'a fortement exprimé M. F. Goblot, « une question de vie ou de mort » (1).

Le problème préoccupe depuis longtemps l'Angleterre. La France s'est mise également à l'étudier. Mais, malgré les Congrès, les discours, les rapports volumineux ou remarquables auxquels il a donné lieu, il semble qu'on n'ait pas encore posé la question essentielle : *de quoi s'agit-il ?*

Il semble en effet que, jusqu'ici, on ait implicitement admis que le but de la Route était avant tout la formation intellectuelle, sociale et morale du Routier. On a donc cherché les moyens de les obtenir directement. Or, on brûlait ainsi les étapes. Pas plus que pour le Scout, cette triple formation ne doit être cherchée pour elle-même : elle doit venir *par surcroît*. Deux obstacles s'y opposent d'ailleurs : il n'existe pas de formule générale convenant à tous et à chacun ; car il faut d'abord que chacun trouve la sienne, afin que tous en soient pourvus : *omnes quia singuli*. En outre, l'annonce et l'exposé d'un tel programme laissera le plus grand nombre indifférent. Or si l'on veut que les Routiers se donnent à la Route, c'est du plus profond d'eux-mêmes que doit partir l'impulsion : il s'agit donc, avant tout, d'atteindre le ressort qui la déclanchera.

En d'autres termes, ce dont il s'agit d'abord, c'est de les *intéresser*. Loi éternelle. Quiconque veut exercer une influence quelconque sur un être doit d'abord éveiller son intérêt. Sans quoi, librement, celui-ci se détournera vers d'autres objets. Qu'il s'agisse d'un maître à l'égard de ses élèves, d'un commerçant à l'égard de ses clients, d'un amoureux en présence de sa bien-aimée, d'un philosophe en présence d'un contradicteur, qu'il s'agisse même d'un Dieu en face de sa créature (2), il n'y a pour eux qu'un moyen, et un seul, de s'assurer leur attention et, le cas échéant, leur

---

(1) Lettre à M. Rimaud (ibid., p. 85).

(2) V. page 36 note 1.

concours, c'est de les *intéresser*. La règle est absolue, et Baden-Powell n'a fait que l'exprimer avec humour, quand il rappelait aux instructeurs que, pour prendre du poisson à la ligne, il faut choisir un appât qui soit *du goût des poissons*... Beaucoup, qui s'occupent de la Route, semblent l'avoir oublié.

40. « ROUTIER EN SOI » ET ADOLESCENTS RÉELS.  
— Le premier problème est donc celui-ci : comment intéresser ces jeunes gens de 16 ou 17 ans, que leur Scoutisme passé ne peut garantir contre la crise normale de l'adolescence ? A cette question, seule la psychologie peut répondre. Non pas la psychologie abstraite du Routier tel qu'on l'imagine, tel qu'on le désire, ou tel qu'on le veut, mais celle de l'adolescent *tel qu'il est* : Scout excellent, peut-être, mais non parfait, et aux prises avec toutes les difficultés de son nouvel âge.

Or, sur de nombreux travaux déjà consacrés aux Routiers, on trouverait difficilement une centaine de lignes consacrées à cette étude (1). Encore Baden-Powell, en quatre phrases, en a-t-il dit, à notre avis, davantage (2). On s'étonne de voir discussions et rapports graviter autour d'une entité platonicienne, au lieu de prendre résolument contact avec les faits. On s'étonne de ne voir citer ni utiliser aucune de ces études approfondies déjà publiées sur l'adolescent *réel*, et qui auraient fourni aux discoureurs une base solide. Mais, à défaut de livres, l'observation fournit une connaissance sommaire de ce qu'ils aiment. Essayons d'en donner un bref aperçu.

---

(1) Au moment de mettre sous presse, nous tenons à signaler un excellent article de M. Jean Rimaud sur « Ce qu'est un adolescent ». Pour M. Rimaud, l'adolescent se caractérise par son instabilité, l'affirmation de son Moi, le besoin d'aimer. Les commentaires de M. Rimaud, pénétrants et hardis, notamment sur la question « sentiment » et ses annexes, témoignent d'une connaissance directe de son sujet (Le Chef S. D. F., 15 mars 1933, p. 217 à 230).

(2) V. *infra*, § 42, 3<sup>e</sup> note.

Ce qui intéresse les adolescents de cet âge ?... Ils veulent désormais jouer à l'homme. Ils aiment raisonner, parloter, pérorer à perte de vue sur des sujets qu'ils connaissent à peine, enchaîner mots et raisons formelles, remuer des paradoxes, lancer des formules définitives, discuter sur les événements du jour, ou sur les prédictions du lendemain, tenir de cordiales réunions où l'on peut appuyer les coudes sur la table, et frapper du poing dessus. Ils aiment fumer des cigarettes, ou des pipes rallumées cent fois par heure, choquer fraternellement des verres, émettre des plaisanteries stupides, et fréquenter les seuls compagnons avec qui ils n'ont à se gêner sur aucun de ces points (1). Ils veulent pouvoir, s'il leur plaît, manquer des rendez-vous, et s'astreindre, en général, à peu d'obligations. Ils sont capables pourtant de se passionner pour une besogne de longue haleine, qu'ils abandonneront, une fois terminée, pour se donner, avec une fougue égale, aux cartes, au billard, à la photographie ou aux sports, — en attendant une nouvelle vague d'enthousiasme généreux. Ils aiment la lecture de certains écrivains, avec des préférences (successives) qu'ils défendent avec acharnement. Ils aiment à se tenir au courant des nouvelles questions, aller au cinéma, au théâtre, aux conférences, — surtout contradictoires. Beaucoup soumettent, à ce moment, les fondements mêmes de leur foi à une critique aiguë, et ne se contentent pas de demi-réponses. Ils ont une vive curiosité pour certains problèmes spéciaux (suggestion, télépathie, spiritisme, etc.) et pour certaines découvertes contemporaines. Cheval, foot-ball, tennis, danse, passionnent tels ou tels. Enfin un de leurs centres d'intérêt les plus puissants, c'est la jeune fille, dont ils ignorent tout, devant laquelle ils se sentent pleins de maladresses, et dont ils essaient de percer le mystère à l'aide des confidences faites par les aînés sur leurs tristes expériences de « la femme »...

En tout ceci, il ne faut pas craindre de le reconnaître,

---

(1) Que l'on songe à la vie intense des chambrettes d'étudiants...

il y a peu de mal. Ce sont, pour la plupart, des *juvenilia*, des instincts *neutres*, qui deviendront utiles ou nuisibles selon l'orientation qu'ils pourront prendre. Or, parmi eux, il en est certains qu'on pourra trouver assez terre à terre, mais qui offrent l'inappréciable avantage de pouvoir être utilisés à retenir le jeune homme dans l'obédience scout. D'autres porteront des fruits sociaux. Mais on n'éduquera les seconds, que si l'on commence par satisfaire les premiers (1).

41. LE COIN DU CLAN : LE CLUB. — C'est pourquoi il convient de marquer fortement en quoi le Routier se distingue du Scout : c'est surtout parce que, à cet âge, les désirs et les pensées prennent une direction nouvelle. Il ne les oriente plus, de façon aussi constante, vers la « sortie » et les « camps ». Il se passionne plus rarement pour les grandes randonnées, les jeux grisants ; sauf exceptions assez rares, l'appel de l'aventure que réservent bois et collines résonne plus faiblement dans son âme. Son imagination, moins complaisante, se tourne vers d'autres objets. Il accorde plus d'attention à la vie réelle, et notamment aux conditions matérielles de l'existence. Il lui faut un *logis*, et non plus un « coin de patrouille ». Il a besoin d'être tranquille pour causer, discuter, lire ou rêver. Le pittoresque du « local » ne lui suffit plus : une chambre lui conviendrait mieux, mais une chambre organisée pour les réunions — un « cercle », mais pas un « cercle d'études ». C'est plutôt l'idée de *Club* qui correspond le mieux, semble-t-il, à ses besoins, — évocatrice qu'elle est de groupement spontané, de liberté d'allures, et aussi d'une certaine discipline librement consentie. Car le *Club* doit représenter comme la synthèse des intérêts juvéniles : le jeune homme doit pouvoir

---

(1) Sans doute, il existe actuellement d'excellents Routiers qui se contentent sur ce point de fort peu, et il faut les admirer. Mais nous songeons ici à une Route ouverte en principe à tous, les Scouts, et non pas seulement à ceux qui ont des goûts monastiques.

satisfaire son appétit d'informations et de nouvelles par des journaux et des revues ; son désir de lecture, par des livres ; son goût du jeu, par des cartes, des dominos, des échecs, etc. S'il aime la musique, qu'il apporte son instrument. S'il pratique les sports, qu'il laisse au club cannes de golf ou raquettes de tennis. Enfin, cet âge a besoin — quels que soient les renoncements qui pourront être décidés plus tard — d'un minimum de bien-être pour se réjouir entre amis. Les Routiers doivent donc pouvoir se préparer et s'offrir thé, café ou chocolat, — et l'été, trouver quelques rafraîchissements (qu'ils paieront moins cher qu'au café). L'hiver, la salle sera chauffée. En tous temps, et même en uniforme, ils devront avoir le droit de fumer (1).

Telles sont les grandes lignes de l'organisation d'un endroit où l'on doit aimer se rendre, quand on a dix-huit ans, et que la ville offre ses mille tentations. Le *Club*, c'est le « chez soi » auquel on ne peut penser sans un épanouissement intérieur, certain qu'on est d'y retrouver des amis sûrs, une atmosphère d'ardente vie, favorable aux élans multiples et souvent contradictoires de l'âme, — une sécurité morale, par la Loi qui en est la gardienne, — et aussi un refuge sans exigences dans les moments de tristesse, de dépression, ou de nécessaire *farniente*. Causeries, discussions, projets, critiques, confidences, travail, rêverie, jeux,

---

(1) En ce qui concerne l'usage du tabac, Baden-Powell, qui n'en est pourtant pas partisan, remarque avec finesse « qu'il est en général assez risqué de défendre aux garçons de faire quelque chose » (Guide du Chef p. 61). C'est d'autant plus risqué qu'à 18 ans, on est sûr d'éloigner les fumeurs impénitents. Nous connaissons un couvent de femmes où la Supérieure, ayant reçu une novice habituée dès sa jeunesse à la cigarette et torturée bientôt par sa privation, lui donna l'autorisation de fumer dans sa cellule : une seule cigarette fut ainsi consommée... La liberté avait tué un désir dont l'imagination faisait toute la force. On trouvera dans Hans Zulliger : *La Psychanalyse à l'Ecole* (Flammarion, coll. Education, s. d.), le récit suggestif d'une expérience tentée par un maître d'école, pour guérir les enfants qui fumaient en cachette. Il autorisa officiellement la chose : peu après, *un seul* élève fumait encore... (p. 58 à 70).

Il est bon de méditer de tels exemples pour comprendre la valeur formative de la liberté.

réfection matérielle, intellectuelle, affective et morale, — tout cela le *Club* doit le permettre, sous peine de n'être pas aimé. Le risque de s'amollir ? Quelle organisation en est dépourvue ? Et ne suffit-il pas ici d'une minorité d'entraîneurs (qui ne seront pas toujours les mêmes), et souvent d'un Chef « à la hauteur » pour entretenir une ambiance d'où sortiront, mais à *leur heure*, tels gestes individuels ou collectifs de « service social » ?

C'est une idée chère à Baden-Powell, qu'avec les jeunes garçons, « la moitié de la besogne sera faite », quand ils auront leur local. N'en est-il pas de même pour les jeunes gens qui ont, eux aussi, besoin d'un « coin » adapté ? Et c'est pourquoi l'on peut se demander si le premier souci d'un fondateur de Clan ne devrait pas être, même s'il a affaire à des novices enthousiastes, de leur assurer d'abord un logis confortable et accueillant (1).

Toutes les objections qu'on pourrait élever contre un tel programme n'ont pas plus de consistance que celles qu'on a opposées à la vie d'Indiens favorisée chez le garçon de 12 ans. On n'a pas le droit de demander au jeune homme, sollicité par mille plaisirs extérieurs, un héroïsme *initial*. Il suffit qu'il continue d'aimer et de pratiquer la Loi scout, et qu'il comprenne que l'idéal du Routisme reste « la B. A. permanente », vers laquelle il doit tendre généreusement.

Que restera-t-il des activités proprement scout ? La réponse varie avec chacun. Tel donnera tout son plein en prenant, littéralement, *la route* (randonnées, pionniérisme, défrichage, etc.) ; d'autres, qui pourront faire cependant d'excellents Routiers, s'y sentiront peu portés. Rares devraient donc être les sorties ou camps *obligatoires*. Chacun devrait pouvoir s'en exempter avec facilité, s'il n'y est pas attiré, en prévenant le Chef : simple affaire de correction. Quant à la technique, c'est une question de savoir s'il ne serait pas bon d'établir un programme *minimum* très

---

(1) Les frais entraînés peuvent être couverts par une mise de fonds et une cotisation mensuelle qui, à cet âge, peut facilement être assez importante. Si le *Club* plaît, l'argent viendra.

simple, les seules matières socialement utiles étant retenues. C'est en effet dans d'autres voies que les Routiers, en général, doivent pouvoir s'engager, notamment vers les B. A. collectives ou individuelles librement choisies, où la technique n'intervient guère..

Pour l'éducation sentimentale, qui correspond à des curiosités légitimes (lesquelles se satisferaient en fraude si on ne les contente prudemment), plusieurs moyens peuvent être envisagés : les livres, les causeries d'un instructeur qualifié (1), notamment du Docteur de la Troupe, et de l'Aumônier, pour celles qui en possèdent (chacun d'eux ayant un aspect de la question à traiter), avec discussion générale à l'appui. On insistera particulièrement sur tout ce qu'a besoin de connaître un futur chef de famille. On ne s'improvise sans dommage ni fiancé, ni mari, ni père...

Quant à la formation intellectuelle, il suffirait d'un petit lot permanent de livres, d'un abonnement à une bibliothèque circulante, de prêts mutuels, et d'assistance (de préférence en groupe) aux films de valeur, aux pièces ou aux conférences intéressantes. Le tout donnant lieu, au Club, à des débats spontanés ou organisés, voire à des rapports. Pour les questions concernant la religion et la foi, si elles sont soulevées, il faut les traiter à fond, toute apologétique au rabais étant ruineuse pour les inquiétudes adolescentes.

\*  
\*\*

En résumé, le *club* confortable doit remplacer le « coin » pittoresque ; les Scouts vivent surtout d'images, les Routiers ont besoin de réalités, tant matérielles que spirituelles. Le Scoutisme des premiers fait surtout appel à leur *fantaisie* (au sens philosophique du mot) ; celui des seconds doit être un contact direct, constant, avec la Vie, sous toutes ses

---

(1) L'enseignement sexuel lui-même, qui en principe revient aux parents, peut être confié par eux à telle personne qu'ils jugent apte à le donner. Une autorisation suffit, et, pour cet âge, est accordée sans difficultés. Certaines questions ne peuvent d'ailleurs être traitées qu'individuellement.

formes licites. Pour les uns, le Jeu est le paradis du « comme si... j'étais *un Indien* » ; — pour les autres, celui du « comme si... j'étais *un homme* ». Et ils le sont.

Les règles monastiques admettent la nécessité, pour prier, d'un minimum de confort. Toutes proportions gardées, c'est ce minimum que doit assurer le *club* aux jeunes « séculiers » du Clan, si l'on ne veut pas faire fuir les candidats. Car aimer les jeunes, c'est d'abord leur accorder les joies légitimes qu'ils désirent, et non leur offrir *d'emblée* d'austères conditions de vie. Une fois satisfaits de ce côté-là, on peut attendre avec confiance les sacrifices, — mais souvent secrets, et toujours libres. C'est autour de quelque confortable lunch que le Clan pourra projeter et organiser quelque B. A. inconfortable, qui obligera, tout un jour, à se contenter de maigres sandwiches. Et c'est en méditant sur les fumées de sa pipe que tel Routier décidera, spontanément, de ne plus fumer. Ces conversions sont dans la manière de la jeunesse... Certes, il faut maintenir l'idéal très haut, mais n'y contraindre personne. Toute raideur, toute exigence intempestives, multiplieront les découragements et les désertions, — et consommeraient la faillite d'une Route qui doit pourtant rester ouverte à tous les jeunes de bonne volonté.

42. PSYCHOLOGIE D'ABORD. — Une fois le *Club* organisé, un important problème reste à résoudre : celui des relations du Chef avec les membres du Clan. Bien des directives ont été données. Une seule est fondamentale : il faut que le Chef ait une connaissance sommaire, mais précise, de la psychologie des adolescents. Sans doute, à la rigueur, le coup d'œil et le flair des éducateurs-nés, joints à une indulgence, à une patience, à une fermeté inépuisables, pourraient dispenser de cette connaissance. Mais ce sont là vertus assez rares, et c'est pourquoi, organisateurs du Routisme et Chefs de Clan doivent se pénétrer de la psychologie élémentaire de ces grands garçons, qui attendent d'eux une aide précise et donnée sans maladresse.

Nous nous contenterons, à titre documentaire, de citer un extrait du beau livre de Pierre Mendousse (1), qui est le seul, avec Stanley Hall (2) à avoir traité dans son ampleur le problème de l'adolescence (3) ; c'est le résumé, et surtout l'explication, qu'il donne de douze *antinomies* que Hall croyait pouvoir déceler chez les garçons au moment de la crise pubère :

1° L'adolescent passe par des alternatives de suractivité et d'épuisement; son activité, essentiellement périodique, est poussée facilement jusqu'au surmenage.

2° Il est porté au fou rire, à une gaieté exubérante se produisant à propos de tout objet réel ou imaginaire; mais il manifeste aussi une aptitude croissante à la souffrance, à la crainte de la mort, aux pleurs sans cause, etc...

3° Il est égoïste, plein de soi, fier de sa figure, enclin à s'exhiber, agressif, sensible aux compliments... Pointilleux sur les questions d'honneur, impatient des contradictions, peu respectueux. — Par contre, il se décourage facilement, doute de lui... et se forge des chagrins imaginaires dont il ne fait confidence à personne, sauf à quelque journal secret ou à la prière.

Parfois il devient efféminé, préoccupé outre mesure de tous les détails de sa toilette et de sa personne, ou méticuleux et de scrupules excessifs.

4° Foncièrement altruiste, passionné pour les nobles causes et capable même de sacrifices secrets, — il affecte en même temps l'égoïsme le plus entier et le plus profond mépris des droits d'autrui.

5° Il oscille entre la bonne volonté la plus entière, un vif désir de moralité, — et la tendance à satisfaire ses appétits les

(1) P. Mendousse, Prof. de Philos. au lycée d'Auch, Docteur ès lettres : *L'âme de l'adolescent* (Alcan 1930).

(2) Stanley Hall. *Adolescence, its psychology and its relation to physiology, anthropology, sociology, sex, crim, religion, and education*. 2 vol. in-8°. Londres (Appleton), 1905.

(3) Citons cependant ces quelques lignes de Baden-Powell, qui en disent long, sous un petit volume : « A cette époque de la vie, l'homme futur évolue de l'enfance à la virilité. Son horizon, nouvellement acquis, n'est pas encore au point, il a encore à apprendre le sens des proportions; il s' imagine plus avisé qu'il ne l'est en réalité; il supporte difficilement la contrainte extérieure et pourtant, il ne se contrôle pas lui-même et son esprit manque d'équilibre. Par conséquent, il est souvent difficile, à ce moment critique, de le garder sous une bonne influence » (Cité par E. de Macedo, broch. sur : *Les Scouts Routiers*. La Hutte).

plus bas, à mentir, à enfreindre les contraintes sociales, à afficher la débauche, etc...

6° Tantôt il éprouve un goût prononcé pour la solitude, pour les spectacles de la nature et se montre timide en société, tantôt il a un tel besoin de fréquenter des camarades qu'il est inapte à se distraire et à penser autrement qu'en compagnie... De même, il offre un mélange d'admiration enthousiaste pour les héros et les idées, et de tendance à la parodie du réel...

8° A une vive curiosité succède une indifférence intellectuelle ou affectée.

10° D'abord ennemi des formes conventionnelles, il devient conservateur, mais se tient difficilement entre les partis extrêmes.

11° Si les sens lui fournissent des données nouvelles, plus nombreuses et plus complexes, son esprit d'autre part, avide de sagesse, s'informe et médite sur toutes sortes de questions.

12° Enfin une sagesse prématurée, faite d'intuitions, peut coexister ou alterner en lui avec diverses formes de folie ou d'imbécillité (1).

Tel est, en vérité, l'adolescent : en lui coexistent dépression et suractivité, gaieté et tristesse, vanité et sérieux, générosité et égoïsme, attrait de l'idéal et chutes faciles, désir de s'isoler et de trouver de bons amis, appétit et dégoût de l'étude, activité des sens et celle de l'esprit, sagesse profonde et courtes folies. Mais ce sont là variations plutôt que contradictions : il y a une direction sous ces va-et-vient, une logique sous ces incohérences. C'est avec la méthode bergsonienne qu'il convient de les interpréter, c'est-à-dire du dedans, — et non à l'aide de concepts d'une sagesse mûrie. Il faut faire confiance. Sympathie raisonnée, tel est le moyen primordial pour le Chef de se rapprocher de ces enfants grandis, — déjà parfois des hommes, et restant encore, à la même minute, des gamins ; tel est la seule façon de garder le contact avec eux, de ne pas les décevoir ni les heurter, de gagner leur confiance, et d'être pour eux le seul chef qu'ils acceptent à cet âge : un ami. Les Routiers généreux se font avec des adolescents égoïstes.

#### 43. LES MÉFAITS DE LA PÉDAGOGIE ABSTRAITE.

— Ce qui permet de craindre que, jusqu'ici, peu de chose ait été fait de ce côté-là, c'est le débordement des descrip-

---

(1) Ibid. p. 239 et suivantes.

tions abstraites et des principes généraux, en un sujet où seul le concret, en définitive, a de la valeur (1). Il semble que l'on ne puisse arriver à se dégager des cadres de cette psychologie désuète qui prétend construire *a priori* n'importe quel type d'homme, en juxtaposant un certain nombre de facultés. Le *Routier en soi* a été jusqu'ici la pierre d'achoppement du Routisme, — car, sur ce type, chacun s'est mis à broder ses préférences particulières. Chacun, selon ses vues propres, a voulu édifier le Routier idéal, c'est-à-dire le Routier spécialisé dans une vertu de prédilection, donnée comme caractéristique de la formation routière. La lecture de certains rapports est significative à cet égard ; sans doute, le type pur n'est pas expressément visé : il

---

(1) Nous ne nions pas la valeur des principes. Mais réduits à eux-mêmes, ils restent stériles. Citons parmi les formules les plus heureuses que nous ayons trouvées sur le problème des Routiers, celles-ci : « C'est d'adaptation qu'il s'agit... (Elle) exige... une connaissance parfaite du sujet (de notre Routier), de ses capacités, de ses goûts, de ses impuissances. (Il faut) protéger l'essor dont il est capable par la sagesse dont (le Chef) a le secret... Pour connaître et aider le Routier, il n'y a qu'une méthode c'est la science de première main, fidèle au réel, attentive aux sources », etc... (Rap. du P. Donœur p. 109, 111, 116, 123. Le Chef S. D. F. n° spéc. des Jour. féd.). — La crise de l'adolescence est « la crise de la découverte de soi »... Elle dégage « un désir d'être soi-même ». Le Clan est « un groupe d'individus qui se gouvernent eux-mêmes ». Le Chef doit provoquer « l'épanouissement des personnalités », respecter leur « liberté de décision » ; au fond, « le Routier doit se former tout seul... Le Clan est à base d'amitié personnelle et de libre choix » (Rap. Commis. P. Goutet p. 96 à 104 passim *ibid.*). — Chaque Routier fera des activités diverses qui lui sont proposées « une harmonie différente, poussant l'une ou l'autre selon sa personnalité » etc. Tout ceci est excellent, mais aurait été à sa place dans un rapport d'ouverture (comme celui du Commissaire de Macédo qui abonde d'idées de ce genre). Ensuite aurait du venir — ce qui n'a pas eu lieu, — l'étude concrète des individualités, les conditions fonctionnelles de leur développement, les exigences génétiques de leur progrès, et surtout la reconnaissance du *fait* de leur diversité irréductible. Les programmes ne peuvent être que des suggestions, que le Chef doit adapter selon le lieu, le moment, et les garçons qu'il mène. Ce qu'il fera, s'il admet que la vie de chaque Routier est et *doit* rester une synthèse *ORIGINALE* que l'intéressé est le seul à pouvoir découvrir et réaliser. Il n'y a qu'un esprit, mais il n'y a que des Scouts.

s'agit plutôt d'une prédominance, d'une indication tendancielle, mais qui peut fausser tout essai de formation. Les uns, par exemple, ont surtout en vue les vertus éducatives du travail de trappeur et de pionnier, et nous avons alors le Routier Coureur-des-Bois (1) ; d'autres s'attachent davantage au côté mental : nous avons alors le Routier cultivé (2), ou le Routier-Instructeur, qui doit se spécialiser dans l'enseignement des novices (3) ; certains s'intéressent plutôt aux qualités morales, s'appliquent à définir le Routier-Charitable (4), ou encore le Routier-Moraliste, c'est-à-dire celui qui cultiverait particulièrement la vertu de pureté (5) ; il y a même un type de Routier Ascète (6). Restent enfin les Routiers abstraits purs, ceux que l'on pourrait appeler les Routiers métaphysiques. D'abord le Routier Scout-parfait (7) qui ne connaît pas l'étape des 16-20 ans, et enfin le Routier complet, dans lequel toutes les activités routières, sans exception, doivent s'équilibrer harmonieusement et uniformément (8).

(1) N° spécial du Chef (S. d. F.) renfermant les rapports et exposés des Journées fédérales des Chefs-Routiers (26-27 décembre 1931), p. 180-182. (Les citations qui suivent sont empruntées à la même revue).

(2) L'assemblée des Scouts-Routiers d'Ile de France : p. 383 (15-7-1932).

(3) « Le plus grand nombre pourra servir d'Instructeurs sur un sujet ou un autre » : p. 369 (15-5-1932).

(4) « Faire de la Charité le centre du Routisme et son originalité propre ». N° spécial cité p. 136.

(5) « Le Mouvement (Routier) sera puissant dans la mesure où les S. R. seront fidèles à l'article 10 ». (15-7-1929), p. 327.

(6) « Ne cherchez pas la besogne facile, mais celle qui comporte pour vous quelque sacrifice ». (15-11-1931), p. 486.

(7) « Le Routier est un Scout *déjà formé* » (P. Derbaix). Voir à ce sujet les pertinentes critiques de E. de Macédo (15-4-1931, p. 186).

(8) « La caractéristique du Routier sera de croître et de tendre vers cet équilibre ». (N° spéc. p. 160). Il est vrai que « chacun doit faire de ces éléments une harmonie différente » ; mais il est dangereux de les poser *a priori* comme tous indispensables. Il faut que la spécialisation du Routier s'opère en toute liberté, sans le souci d'un tel programme, même minimum. Ce qu'il doit réaliser, ce n'est pas un programme, c'est lui-même, sa *dot* naturelle et spirituelle. L'équilibre viendra par surcroît.

Tous ces « types » sont faux, car ils ne peuvent correspondre — et encore d'assez loin — qu'à une minorité d'adolescents réels. Ils sont en outre stériles : ni les Routiers, ni leurs Chefs, ne peuvent déduire un programme de vie de ces indications à la fois trop générales pour être utiles, et trop spéciales pour s'adapter aux nécessités de chacun. On ne définit pas le Routier sans tenir compte de son coefficient individuel, qui prime tout. On obtiendrait mille « types » différents, qu'ils ne suffiraient pas : des millions de jeunes attendraient un autre statut : leur statut personnel.

Deux choses sont pourtant à retenir de cette énumération : la première, c'est qu'un Chef Routier qui serait particulièrement doué sous l'un ou l'autre de ces rapports en fera forcément bénéficier peu ou prou les garçons de son Clan, — mais en rayonnant, non en imposant. Chacun en prendra selon son individualité.

La seconde remarque, c'est que les possibilités d'activités physiques, intellectuelles et morales offertes aux Routiers ne seront jamais assez nombreuses ni assez variées, puisque, outre les types ainsi décrits, il en existe une multitude d'autres, et, en définitive, autant que d'adolescents. Un Chef devra donc se méfier de ses propres préférences, élargir son esprit et ses vues, lire, méditer, observer, pour apporter au *Club* son butin d'idées et de suggestions. Sur-tout, il encouragera chacun à en faire autant, pour trouver la besogne qui lui convient. En principe, toute proposition d'un Routier devrait trouver en lui un examinateur bienveillant : même s'il n'est pas convaincu, même s'il est sûr d'une maladresse, qu'il laisse faire si on insiste : ce sera tout profit pour l'intéressé, et bien souvent il risquerait d'empêcher un essai intéressant et peut-être fructueux. Pas ou peu de programme *a priori* : ils seront toujours infiniment débordés par la vie. Que le Chef soit aux aguets, aux écoutes, à l'affût des occasions que révèlent les journaux locaux, les nouvelles qui courent, etc. ; qu'il apprenne à ses Routiers à l'être ; qu'il ait le sens de l'Aventure (mais réelle maintenant, non plus imaginaire comme pour le Scout), et les

« services sociaux » se présenteront d'eux-mêmes, — acceptés et accomplis d'autant plus généreusement qu'on les aura découverts soi-même, et pour ainsi dire inventés. Le Scoutisme peut opérer bien des merveilles : il ne peut changer le fond psychologique d'un être humain, ni ses conditions d'exercice. Il doit tenir compte, chez les Routiers plus encore que chez les Scouts, de l'originalité des êtres, et de la diversité de leurs *intérêts* (1).

44. RETOUR A BADEN-POWELL. — Nos critiques et nos solutions pourront choquer certains... Elles découlent pourtant des principes mêmes dont s'est toujours inspiré le Fondateur du Scoutisme, et qu'on a généralement oubliés dans cette question. Ces principes ont fait la force du Mouvement pour les jeunes de 12 à 17 ans ; c'est en les appliquant strictement que le Scoutisme a trouvé son adaptation, c'est en s'inspirant d'eux seuls, que la Route réussira.

Ces principes sont très simples : mais il faut les voir. Beaucoup de Chefs qui réussissent à mener leur Troupe, leur Meute, voire leur Clan, peuvent très bien les appliquer sans les connaître : il y a là une question de *prise de conscience* dont peu sont capables. Des pédagogues géniaux (Don Bosco, par exemple, ou Pestalozzi) n'ont pas échappé à cette impuissance de justifier et de définir leurs intuitions pédagogiques. Mais on ne peut connaître ces principes et leur valeur, sans que la pratique s'en ressente favorablement ; c'est pourquoi on ne les rappellera jamais trop. Le Scoutisme a eu cette chance d'avoir un Chef qui réunisse la double qualité de praticien et de théoricien. Ce que l'on a appelé le génie de Baden-Powell ne réside spécialement ni dans sa pratique, ni dans ses théories, mais dans l'union des deux. C'est d'avoir excellé à la fois dans la pratique, et dans la réflexion sur la pratique. C'est d'avoir su apercevoir et énoncer les principes auxquels il a dû son succès, et qui sont les principes mêmes de l'Education.

---

(1) Le mot est pris ici au sens psychologique de manifestation affective d'une tendance.

Il convient de les rappeler et de les utiliser pour un problème que beaucoup sont prêts à juger insoluble, les uns se consolant avec l'idée d'une Route destinée à l'élite, les autres songeant à canaliser l'exode vers des Associations d'anciens Scouts ou de scouts honoraires, qui évoquent fâcheusement des idées de retraite ou de caducité, — et qui ne seront jamais qu'un pis-aller. L'expérience de la Route doit être tentée, mais avec autant de hardiesse et de réalisme que celle du Scoutisme. Elle a d'ailleurs autant, sinon plus, de préjugés à combattre : si l'on ne connaît guère l'enfant, on connaît, en effet, moins encore l'adolescent, — et rares sont ceux qui ont conservé des souvenirs précis, objectifs, loyaux, sur cette partie de leur propre existence.

Donc, retour aux principes, dont voici trois des plus importants, que nous adoptons à la Route :

1° *Il y a cinq pour cent de bien, même dans les plus mauvais caractères. Le Jeu [Routier] consiste à les découvrir et à les développer jusqu'à une proportion de 80 ou 90 % (1). (Guide du Chef, p. 11).*

2° *Nous nous plaçons au point de vue [de l'adolescent]; nous considérons l'éducation qu'il veut recevoir, et nous en adaptons la forme à ses besoins. (Eclaireurs, p. 300).*

3° *Le travail routier est un programme difficile à mettre noir sur blanc à l'intention de tous ceux qui voudraient qu'on leur précise la question (2).*

Ces trois affirmations de Baden-Powell contiennent des directives à la fois très précises et très souples : la première implique qu'aucun adolescent, en principe, ne doit être éliminé de la Route. C'est lui qui s'éliminera, si elle ne lui convient pas. Mais il faut que ce soit par sa volonté, par son choix, — et non par la faute de ceux qui n'auront pas su lui préparer le milieu dont il avait besoin. Ce milieu

---

(1) Même si le Jeu Scout a pu permettre au garçon de 17 ans d'atteindre cette proportion, il faut la maintenir jusqu'à 20 ans, ce qui ne se fait pas sans efforts : tel est le rôle de la Route.

(2) Cité par E. de Macédo : Le Chef (S. D. F.) 15-4-1931. C'est la même pensée qu'exprimait Baden-Powell à l'intention des Chefs de Troupe. V. supra § 20, motto.

devra probablement, dans la majorité des cas, se rapprocher du *Club* dont nous avons essayé, d'après nature, de tracer l'esquisse, — mais avec toutes les adaptations que les circonstances imposeront. L'essentiel est qu'il plaise.

Ensuite, la Route doit correspondre, non pas aux préférences morales des Chefs, si hautes, si nobles soient-elles, mais aux goûts et aux capacités de chaque garçon. Pour aucune sorte de *pêche*, il n'existe d'appât *a priori* : c'est pourquoi il y a danger à définir la Route par une vertu ou une activité quelconque. La seule indication générale, c'est la B. A. permanente, le Service autour de soi. Mais c'est à chacun à en découvrir et à en préciser les modalités (1).

Et c'est pourquoi tout « programme » de Clan ne peut constituer qu'une indication très générale, une *hypothèse de travail routier* qu'il faut abandonner dès qu'elle ne cadre plus avec les faits, c'est-à-dire dès qu'elle n'intéresse plus les garçons ; il faut être prêt à la remplacer par toute autre que peut suggérer, à tout moment, la Vie. D'où nécessité, pour le Chef surtout, de bien connaître cette dernière, de se tenir au courant de ses manifestations, de saisir au vol les occasions d'intervenir, et de les proposer à son groupe. Le programme du mois ou de l'année doit laisser, pour le Clan bien plus que pour la Troupe, une large place à l'imprévu.

Telles sont les directives dans lesquelles nous paraissent devoir se résoudre les principales difficultés rencontrées actuellement par l'extension routière du Mouvement ; elles peuvent se résumer en une formule, qui s'adresse à tout Chef, et reste valable pour toute sorte de Scoutisme : *être attentif à la vie* (2).

---

(1) Pour le Routier chrétien, il n'y a qu'une seule définition acceptable de la Route : *Ego sum Via*.

(2) Telle est sans doute la pensée qui a inspirée au Commissaire de Macedo cette déclaration hardie : « *En matière de Route, tout ce qui réussit est bon. Adoptez tout ce qui est efficace* ». Profitable pragmatisme. S'il effarouche les théoriciens et les rêveurs, il nous ramène au fait, c'est-à-dire aux Routiers eux-mêmes.

N. B. — Ces pages étaient écrites quand parut le compte-rendu des Journées fédérales. (S. D. F.) de Lyon où le problème Routier semble avoir progressé dans la voie que nous indiquons ici. Cet accord n'est pas fortuit : c'est une question de bon sens de traiter les Routiers comme on a traité les Scouts, c'est-à-dire tels qu'ils sont — et non tels qu'on les suppose ou qu'on les souhaite. Retenons entre autres ces formules : Le Clan est essentiellement constitué par « *la réunion libre et l'amitié* ». Le « Conseil de Clan » est « *un groupe d'amis qui font leurs affaires ensemble* » et qui « *de temps en temps se réunissent d'une manière plus officielle* ». La Patrouille, dirigée par un « compagnon » (et non par un Chef), est une « *réunion spontanée, faite d'affinités; il n'y a pas à chercher à l'expliquer, il suffit de le constater... — ce ne sont pas les S. R. qui doivent s'adapter à la Patrouille, mais la patrouille qui doit s'adapter à eux... — Nous suivons tous une route de vie différente... le Départ est un choix libre pour un plan de vie que l'on voit clairement, etc...* » (Le Chef S. D. F. fév. 1933 pp. 111-117, pass.). Il est évident qu'ici, l'on est en marche vers un Routisme concret. De plus en plus s'impose l'idée que le Clan doit être à base de *liberté* (ib. p. 123), et de *joie* (p. 109 : l'atmosphère de la Route est l'allégresse)... Amitié — liberté — joie : tout cela peut naître, mais non se renouveler et persister (du moins chez la plupart), sans un cadre matériel favorable, adapté aux exigences adolescentes.

## LE SCOUTISME PARADOXAL

45. LE SCOUTISME CHEZ LES ANORMAUX. — Les méthodes actives ont trouvé leur origine chez les Anormaux, et, plus précisément, chez les Sourds-Muets (1). M<sup>me</sup> Montessori est disciple du Docteur Seguin ; et Decroly a débuté par une école de déficients intellectuels, à Bruxelles. Origine logique, puisqu'auprès de ces deshérités, le langage considéré comme l'agent social privilégié de la transmission et de l'acquisition des pensées, ne pouvait être d'aucun secours. La Société, en tant que telle, était désarmée. Il fallait, par d'autres moyens, réveiller ces personnalités endormies, les stimuler du dedans et les provoquer à mettre en jeu leurs propres ressources. Quant au Scoutisme, né loin des asiles, mais basé sur les mêmes principes que l'Education nouvelle, il était normalement appelé à éduquer les déficients, — ce qui eut lieu deux ans après sa fondation.

« En septembre 1910, la Royal Cross School de Preston, institution de Sourds-Muets, l'adopte comme base de sa formation. Elle constitue la 3<sup>me</sup> Preston. Cette troupe a construit entièrement ses quartiers : maçonnerie, charpenterie, toiture et vitrerie, aménagements intérieurs, tout est l'œuvre des enfants (*Headquarters Gazette*, janv. 1920, p. 9). D'au-

---

(1) Voir le substantiel article de Mossier sur « L'Entrée en scène des méthodes actives par le moyen des Sourds-Muets et des Idiots » (*Rev. pédagogique*, Mai 1928, p. 321-342). Nous avons donné des extraits de cet article avec des textes récents se rapportant à cette question dans *l'Individualisation de l'enseignement*, § 148 : Les Anormaux.

tres Troupes de Sourds-Muets ont été fondées depuis à Edimbourg et à Derby » (1).

Les déséquilibrés eux-mêmes ont trouvé dans le Scoutisme un principe d'amélioration :

« En 1912, l'Asile des enfants épileptiques de Starnthwaite, dans le Cumberland, fonde sa Troupe. Deux ans après, on constate une amélioration extraordinaire dans l'état physique et moral de ces petits malheureux. Dans les années 1908, 1909, 1910, une moyenne de 12 enfants sur 37 devait passer à la maison de santé; de 1912 à 1914, cette proportion s'est abaissée à trois sur 37 ».

(*Headquarters Gazette*, août 1912, janv. 1914, janv. 1916. Article du D<sup>r</sup> J. C. HENDERSON) (2) ».

Il y a actuellement en Angleterre : 15 Troupes et Meutes d'*Aveugles*, 23 Troupes, Meutes et Clans de *Sourds-Muets* ; 87 Troupes, Meutes et Clans d'*Infirmes* ; 33 Troupes, Meutes et Clans d'enfants *anormaux* (3). En France, il existe une vingtaine de Groupes appartenant à la « Branche d'extension » des trois Fédérations. Voici quelques-unes des applications qui nous ont paru les plus significatives.

46. LES SCOUTS ALLONGÉS. — Des Scouts allongés : la souplesse du Scoutisme a permis ce paradoxe. La maladie leur interdit pour longtemps, parfois pour toujours, les randonnées et les camps : mais là n'est pas l'essentiel du Scoutisme ; éclaireur, pionnier, homme d'avant-poste, on peut l'être aussi « dans cette jungle de la souffrance et de vie physique diminuée »... Les Scouts allongés seront « défricheurs de l'ennui, de la passivité et des semeurs de courage, de vie et de joie » (4). — Puisque leurs corps sont cloués sur

---

(1) P. J. Sevin, *ibid.*, p. 176.

(2) Trad. par P. J. Sevin, *ibid.*, p. 177, qui signale également la brochure de M. F. Scovell, Scoutmestre de Scouts d'Hôpitaux: *Scout Training for physically Defective Boys*. Q. G. anglais).

(3) Le S. D. F., 15 mai 1931, p. 311.

(4) Nos citations sont tirées de deux articles documentaires parus dans le Chef (S. D. F.) du 15-3-28, l'un de M. Louis Montières, l'autre de M. Teneul, scoutmestre à Berck-sur-Mer.

des lits, emprisonnés dans des salles d'hôpital, c'est leur intelligence, leur volonté, leur imagination qui vont entrer en jeu.

« Presque toutes les épreuves des différentes classes peuvent être subies telles quelles, ou remplacées par des épreuves équivalentes qui, au point de vue de l'éducation des sens, de l'attention, et de l'habileté manuelle, obtiennent sensiblement le même résultat que les épreuves ordinaires. Nos allongés sont excellents en matelotage, en morse, ou en sémaphore : le scoutisme les passionne, eux, ces malades, et ils construisent dans leur lit des éléments de pont en se servant de béquilles ou de barreaux de chaise ». (Ils ne sont pas seulement scouts par le cœur, mais encore) « par la pratique du scoutisme tel que le comporte la branche à laquelle ils appartiennent. Ils appliquent le brêlage à se fabriquer sans clous des étagères ou d'autres objets immédiatement utiles, et le morse envoyé avec les yeux est précieux pour communiquer d'un bout à l'autre de la salle, sans gêner les autres non-scouts ».

Le Scoutisme les passionne... En voici un, très pauvre, qui « a vendu 24 francs sa collection de timbres afin de pouvoir s'acheter une chemise de rechange ». Pour certains d'ailleurs, le Scoutisme sera le point de départ du retour à la vie, pour la rééducation individuelle qu'il provoque. Il les aidera à s'exercer aux métiers qu'ils pratiqueront après leur guérison.

Où est le ressort secret de cet élan joyeux ? Plus puissant, peut-être, que celui qui anime les Scouts valides, plus profond en tout cas :

« Ce n'est pas le campisme qui les attire, eux qui ne connaîtront jamais la poésie des tentes endormies sous les étoiles ; ce n'est même pas l'uniforme, bien peu le porteront tout entier, (parce que trop pauvres ou trop malades) ; mais la joie de savoir qu'on peut faire quelque chose, s'évader de l'immobilité apparente, apprendre, vouloir et devenir meilleur ; la joie de n'être plus seuls, de savoir que la même croix scoute qui rayonne au chapeau des visiteurs va fleurir sur leur pauvre béret et les sacrera « frère scouts » de milliers de garçons de France et de tout l'Univers... Oui, même l'allongement, ce n'est encore qu'une difficulté. (122) »...

(Ils sont Scouts quand même), « malgré l'immobilité presque complète ou l'appareil de plâtre étreignant durement le corps, et ils le seront dans le sens le plus élevé du mot car il n'est pas un article de la Loi qu'ils ne puissent pratiquer entièrement.

Combien de fois dans une journée l'occasion ne leur vient-elle pas de se dire : « le scout sourit et chante dans ses difficultés ». Pourquoi ? C'est que ce qui leur appartient bien en propre, leur intelligence, leur volonté, leur imagination, sont libres, à défaut de leurs corps... Et n'est-ce pas curieux de constater que les premières patrouilles constituées chez eux sont : les Panthères, les Lions, les Tigres, les Léopards ? »

Arrivé à ce degré d'épuration, le Scoutisme montre bien d'où vient sa force : elle ne réside pas en lui-même ; il n'opère pas *ex opere operato* : il n'est qu'un éveilleur de richesses latentes. Dépouillé de ce qui semblait être son principal moyen d'action, on le voit passionner encore les âmes jeunes, et féconder en elles des germes de joie inattendus, — qu'on eût été bien en peine d'amener du dehors...

47. LES SCOUTS AVEUGLES. — C'est pour les mêmes raisons que le Scoutisme a réussi auprès des petits aveugles. Murés derrière leurs paupières, ils sont condamnés normalement à une vie diminuée ; même l'attrait exceptionnel pour un métier, et l'habileté professionnelle qu'ils y peuvent acquérir, laissent en friche bien de leurs ressources physiques, intellectuelles et morales. La technique et la Loi scout sont, pour eux, des stimulants irremplaçables de vie. Ils en arrivent même, grâce à elles, à participer à des activités communes avec les « voyants ». En voici un témoignage :

De Mulhouse m'arrive la nouvelle qu'une troupe d'Eclaireurs de France, organisée à l'Institut des Jeunes Aveugles Illzach, existe déjà depuis quelque temps, et que dans ses sorties communes avec les éclaireurs « voyants » la troupe obtient de très brillants résultats ; le programme, dans ses grandes lignes, demeure celui du Scoutisme habituel, adapté aux besoins particuliers des jeunes garçons (1).

On a même fait pour eux un essai plus complet de vie au grand air : le Camp. Epreuve délicate pour ces jeunes

---

(1) Extraits du rapport de Lady Baden-Powell (7<sup>e</sup> Conférence internationale du Scoutisme féminin). Cité dans l'*Intransigeant* du 13 janv. 1933 : *Pour ceux qui montent*.

que l'on enlevait à leur milieu familial, et que l'on exposait à une désadaptation peut-être cruelle. L'expérience fut concluante :

« L'une de mes plus poignantes impressions, écrit le même témoin, a été ma première visite à un camp d'aveugles, où les enfants étaient rayonnants de joie parce qu'on leur avait confié au camp le soin de missions que jamais il ne leur avait été permis d'espérer dans la vie habituelle... Faire les choses par soi-même, sans qu'on vous dise par le menu ce qu'on doit faire... (1).

*Par soi-même* : c'est là que réside le secret de la joie au travail, même pour les voyants.

48. LES SCOUTS LÉPREUX. — Scoutisme et Lèpre. Un effort est nécessaire pour unir ces deux concepts : les idées qui gravitent autour de ces deux mots résistent au rapprochement : pour reprendre la comparaison de W. James, leurs *franges* ne s'accordent pas. Mais ce n'est là qu'une incompatibilité subjective : les faits démontrent l'applicabilité des méthodes scoutistes à ces rebuts humains, et leur utilité pour sauver et cultiver en eux les vestiges encore intacts.

Chez les lépreux de l'Inde, c'est l'an dernier qu'une cheftaine de Guides, de retour de l'Inde, disait les bienfaits du Scoutisme pour les petits enfants des léproseries ; dans l'un de ces établissements où l'on n'admit, au début, qu'une demi-douzaine des plus sages à la section, les autres s'étaient si bien amendées qu'au bout de deux ans toutes les fillettes étaient affiliées au mouvement... » (Rapport de Lady Baden-Powell, *ibid.*).

Sur les petits lépreux de Hendala (Ceylan), nous possédons un récit vécu. Nous avons du l'écourter ; nous aurions pu supprimer encore quelques descriptions naïves, voire le

---

(1) *Ibid.*

résumer. Mais c'eût été enlever à ce document le meilleur de son pouvoir évocateur :

Un jour, de grandes caisses arrivent de Colombo... L'adresse porte : « Equipe Saint-Michel, Asile du Gouvernement. Hendala... »

Toute l'équipe est là, frémissante d'impatience. Magnifique surprise ! On déballe vingt-deux beaux uniformes, des tentes, des jeux, des outils de menuisiers, des ustensiles de cuisine, etc... plus qu'il n'en faut pour mettre sur pied une équipe modèle !

Qui a envoyé cela ? Le Gouverneur de Ceylan lui-même. — Pour un moment, toute la bande reste médusée de bonheur. Du coup, on peut se mettre à l'œuvre... Mais, comment s'y prendre ? Il y a là un ancien scoutmestre, maintenant malade à l'asile ; il reprend ses fonctions avec joie. Puis, pour fraterniser avec la nouvelle équipe, les scouts de Colombo s'annoncent ; toute la journée, on dressa les tentes, les jeux furent essayés et les exercices se succédèrent... Il est surprenant de voir ces malades aux pieds tout déformés, aux pauvres mains mutilées, montrer tant d'habileté. Naturellement, plusieurs exercices de gymnastique sont à rayer du programme.

Mais l'essentiel, est la *vie* scout et sa *loi* ; quelques leçons, et voilà les petits malades catholiques, bouddhistes ou hindous, fraternisant sous la même discipline.

Il faut *se vaincre* ; on rivalise à qui fera la plus belle B. A. Nul ne prétend rester en arrière, et on cherche, on s'ingénie ; désobéissance, mauvaise humeur, égoïsme sont vigoureusement attaqués. Un scout, malgré ses pieds déjà tout enflés, s'offre, après chaque repas, à aller laver les écuelles des anciens. Un petit groupe, fier de sa devise : « Servir ! » ne cède plus à personne la tâche de conduire les aveugles à la salle de pansements, au jardin, à la chapelle.

Mais qui dit Scoutisme, dit aussi : *joie, travail, activité*. — Autrefois, comme elles étaient longues, tristes, ces journées à la léproserie ! trop souvent l'ennui se lisait sur les visages renfrognés... : « Relève tes coins, petit scout ! » et envie ou pas, maintenant on fait un effort pour avoir le sourire aux lèvres. — D'ailleurs a-t-on le temps de s'ennuyer ? Comme autrefois, chaque jour quatre heures de classe ; puis vient le « métier ». Les *menuisiers* sont fiers de montrer les résultats de leur apprentissage : une chaise, un lit est-il cassé ? Qui appelle-t-on pour la réparation ? Un scout. Mais là ne s'arrêtent pas les ambitions : plus tard, on fabriquera « tout un mobilier neuf pour la léproserie ». Il y a aussi des ferblantiers, des vanniers... qui exhibent avec une joie égale leurs productions.

Tout vrai scout enfin, doit savoir porter secours en cas d'accident. Ceux d'Hendala sont à bonne école : un des docteurs leur donne des leçons et il est intéressant de les voir se faisant l'un à l'autre un pansement, un garrot, pratiquant la respiration artificielle, ou bien encore improvisant une civière...

...Mais il n'a pas encore été question du *home*. Avoir un

petit coin, un « chez soi » pour les réunions, n'est-ce pas aussi un souci ?

L'enclos de la léproserie est vaste; plus de 90.000 mètres carrés et une jolie petite rivière le ferme d'une part. Dans ce cadre pittoresque, à l'ombre des beaux cocotiers, nos scouts ont obtenu la permission de se construire un « cottage ». Hourra ! à l'ouvrage !... : En quelques jours la « maison » est sur pied, non pas une maison en briques, cela s'entend ! mais un gentil pavillon, aux parois ne s'élevant qu'à demi-hauteur : cela suffit à l'intimité des séances et donne au bon air ses libres entrées. Six forts piliers soutiennent une toiture en feuilles de cocotiers qui préservent admirablement des chauds rayons du soleil.

Maintenant, il n'est point de visiteur qui ne quitte l'asile sans avoir vu le « cottage ». On y trouve une exposition permanente et chaque jour plus complète, de petits objets fabriqués par les scouts : jouets, paniers, bois découpés, sculpture, etc...

...Mais les vacances approchent. Et que rêve un Scout alors ?... Au camp ! Hélas... les petits lépreux d'Hendala oseront-ils jamais franchir l'enceinte de la léproserie ?... Les médecins, les Sœurs y ont pensé. Là-bas, de l'autre côté de Ceylan, la jolie petite île de Mantivu, au milieu des lagunes, est aussi le domaine des lépreux; et là aussi une troupe fonctionne. « Savez-vous la nouvelle ?... On va camper à Mantivu !... »

Il est étonnant que le cottage n'ait pas croulé sous l'explosion de bonheur !

(A l'arrivée au camp),... il est tard, vite un bon souper autour du feu qui pétille, puis, sous la tente, on s'enroule dans de chaudes couvertures, et... bonne nuit ! — Le lendemain, les perroquets chantèrent le réveil. Et alors, pour les deux troupes commencèrent, en toute fraternité, ces trois semaines de vie en plein air, les plus délicieuses qu'on puisse rêver. Ensemble on travailla, on joua, on cuisina, on dormit, on fit des exercices, des excursions, voire même des chasses pacifiques aux deux seuls singes de l'île. Oh ! que ces trois semaines passèrent vite !...

...(La veille du départ, pluie) : il faut se résigner à faire le feu de camp dans la prosaïque salle d'école. Il n'en fut pas moins gai. Rideaux et couvertures donnent des illusions de rochers. Seul, le grand feu, autour duquel les scouts sont groupés, jette ses clartés rouges... Chants cingalais et tamouls, monologues, dialogues, danses accompagnées de divers instruments, rien ne manque. Le programme, exécuté avec un parfait brio, est achevé. Ici encore, les pauvres malades ont eu excellente diversion. Viennent alors le *speech* de reconnaissance et les adieux des deux troupes.

Le lendemain, en route pour Hendala, avec de nouveaux plans de travail, de progrès et même d'apostolat. Ainsi, sans regret, les Eclaireurs rentrent à leur léproserie, joyeux et plus que jamais : « Prêts à servir ». (1)

---

(1) Extrait du Courrier Missionnaire des Jeunes. Cité dans l'Ecl. de F. du 5 nov. 1932.

49. LE SCOUTISME CHEZ LES DÉLINQUANTS. — De telles adaptations expliquent la réussite du Scoutisme auprès des enfants délinquants, ces anormaux de la moralité. Sans vouloir soulever ici la question de la responsabilité personnelle, les juges d'enfants sont unanimes à reconnaître que l'apparence criminelle de leurs actes résulte souvent de l'interprétation que leur donne l'adulte, plutôt que de leur nocivité foncière. Démolir un bec de gaz à coups de cailloux peut valoir à son auteur de la prison : s'il s'exerce sur un débris hors d'usage, le jeu est innocent. Pourtant l'attitude intérieure reste au fond la même. Maintes fois le seul goût de l'aventure inspirèrent des vols qualifiés, notamment le cambriolage de villas abandonnées et même des attentats contre personnes. En outre, on sait combien l'esprit de corps et la solidarité — faut-il dire professionnelle ? — sont puissants chez les jeunes bandits. Or, ces sentiments-bases n'ont rien, pris en eux-mêmes, de criminel. Dès le début, Baden-Powell indiquait que le Scoutisme s'adressait, en grande partie, « aux plus bas parmi les plus bas », citant une Troupe d'enfants naturels, venus des bouges londoniens, transformés en agriculteurs et vendant leurs produits au marché (1).

« Naguère, une Lady Worker me racontait avec humour ses expériences avec les jeunes apaches du quartier de la Tour de Londres : — Nous tâchons de les apprivoiser, disait-elle ; nous leur apprenons à « parler la vérité et à « ne pas voler plus qu'il ne faut... Et, mon Dieu, les résultats sont consolants » (2).

Même influence favorable dans les pénitenciers : dans l'un d'entre eux, les punitions devinrent « exceptionnelles » (3). A Chicago, où existent dix-sept mille boys-scouts, dont un cinquième sont infirmes ou extrêmement pauvres, la

---

(1) *The Scoutmaster's Training Lectures*, p. 33-35. Cité par P. J. Sevin, p. 177.

(2) P. J. Sevin, p. 177.

(3) *Headquarters Gazette*, juin 1918, p. 112. Lettre de Mr. MORGAN, directeur de l'Ecole. Cit. par P. J. Sevin, p. 178.

municipalité, pour enrayer la criminalité infantile (18.000 cas en moyenne par an), « vient d'être invitée à assurer ses jeunes gens contre les délits ou les crimes, en soutenant le Comité des Boys-Scouts de la ville » (1).

Les Américains aiment à voir les choses sous l'objet financier : les auteurs du rapport cité faisaient donc valoir « qu'un enfant coupable coûte aux habitants de Chicago 2.075 francs, tandis qu'un Scout ne leur revient qu'à 171,75 »... C'est évidemment un point de vue ; le moraliste retiendra surtout que le Scoutisme permet aux délinquants de revenir à l'existence normale, sans rien sacrifier de ce qui faisait l'essentiel de leur ancienne vie : la tendance au groupement, et l'amour du risque.

---

(1) *Chicago Tribune*, trad. par L. Deland, *Intransigeant* du 10 février 1933. Rapport de R. DOUGLAS STUART et de MASON PHELPS.



## VI

### LES LIMITES DU SCOUTISME

50. LE SUCCÈS PARTIEL DU SCOUTISME. — En présence d'un mouvement de jeunesse qui compte actuellement près de trois millions de participants (non pas des participants théoriques, mais actifs, ayant accepté une stricte discipline morale et assimilé certaines techniques précises), deux questions peuvent se poser : à quoi le Scoutisme doit-il son immense succès? — et, inversement, pourquoi sa réussite n'est-elle pas plus complète, soit auprès de certains Scouts, soit dans certains milieux ou dans certains pays?

Nous avons essayé de répondre à la première de ces questions : le Scoutisme réussit parce qu'il est adapté à l'enfant ; il répond à ses tendances et à ses désirs les plus puissants — disons aussi : les plus légitimes ; le Scoutisme est une réussite sociale et morale parce qu'il est d'abord une réussite individuelle et psychologique. Mais l'autre question n'a été jusqu'ici qu'effleurée. Nous voulons ici, non pas la traiter dans son ampleur, mais seulement esquisser un système d'explications et le proposer à la réflexion de ceux qui voudraient voir progresser le Mouvement des Eclaireurs là où il semble arrêté ou gêné.

Les progrès du Scoutisme rencontrent, à notre avis, soit dans son extension, soit dans sa réussite auprès des garçons, quatre limitations principales.

D'abord, deux limites à son extension : limites *sociales*,

qui proviennent du milieu familial, scolaire ou national ; et limites en quelque sorte *morales*, provenant des difficultés inhérentes au rôle de Chef. Ensuite, deux limites à son rendement individuel : d'abord les limites *naturelles* comportées par l'individualité du garçon — ensuite les limites *pédagogiques*, qui viennent des Chefs. Etudions-les successivement.

51. LIMITES SOCIALES. — La Nation, l'Ecole et la Famille exercent sur l'enfant certaines pressions qui gênent la pénétration du Mouvement Eclaireur. En France, par exemple, un préjugé fortement enraciné a existé et existe encore contre cette importation anglo-saxonne qui, par son costume, rappelle à la fois le soldat américain et le cow-boy, — et, par ses activités, tend à fabriquer des robinsons qui échappent effrontément au modelage coutumier. Le Français moyen ne se reconnaît pas dans ces adolescents multicolores et bruyants qui heurtent ses préjugés de calme et d'uniformité — et l'inquiètent par leur exubérance pittoresque. De ce côté, le Scoutisme n'a pas rencontré en France l'attitude sympathique, ou du moins compréhensive et libérale, qui a rendu en Angleterre son succès foudroyant.

Car les familles, elles aussi, adoptent en général, avec quelques retouches, cette conception du Français moyen. Elles s'inquiètent, comme la mère poule du conte d'Andersen, de tout ce qui pourrait favoriser des développements non prévus, et faire de leur fils un « vilain petit canard »... Le Scoutisme les inquiète : elles préféreront parfois les compagnies douteuses ou les distractions plus ou moins malsaines, à une vie qui fournit aux enfants une liberté qu'elle ne peuvent admettre. C'est pourquoi l'un des principaux obstacles, soit au recrutement, soit à la régularité des présences aux réunions et aux sorties, vient de l'opposition décidée ou sourde du milieu familial, à qui tout est prétexte pour envelopper l'enfant de lisières plus ou moins étroites. Nous avons parlé de quelques-unes des raisons

invoquées ; il en est d'autres, plus imprévues : une mère, à qui l'on demandait de permettre à son fils d'entrer aux Eclaireurs, fit cette objection : « Mais, dans la prochaine guerre, ne partiront-ils pas les premiers ? »...

Reste l'école. De ce côté, il faut reconnaître, — et nous l'avons déjà noté (§ 27), — que déclarations et circulaires officielles ont favorisé chez les directeurs d'établissements une attitude bienveillante. Quant aux professeurs, la meilleure propagande est pour eux la correction des Scouts qu'ils peuvent trouver en face d'eux sur leurs bancs, — du moins au point de vue bonne volonté et discipline (car pour s'assurer les premières places, il y faut des aptitudes que le Scoutisme ne peut créer). Mais, malgré l'attitude relativement favorable du corps enseignant, dont la sympathie reste d'ailleurs surtout passive, le milieu scolaire conçu jusqu'ici pour l'enseignement et non pour l'éducation, reste défavorable : d'abord parce que le travail intensif exigé d'un « bon élève » — ce que tout vrai scout s'efforce d'être, — lui laisse peu de temps pour perfectionner à loisir sa technique. Ensuite parce que l'attitude scoute, faite de franchise, de loyauté, de générosité, de confiance, ne persiste guère sans inconvénients dans un milieu où prédomine une tout autre morale, et où le Scout risque d'apparaître, aux yeux de ses camarades, comme un jobard — ou, qui pis est, comme un flatteur de l'autorité, un *lâcheur*. Il est parfois très difficile à un Eclaireur de rester pleinement fidèle à sa Loi dans une organisation qui postule une opposition, sinon une hostilité fondamentale, entre l'autorité d'une part, et, de l'autre, les élèves. Ajoutons enfin que maîtres et parents, au lieu d'encourager les améliorations partielles dues au Scoutisme, ont la maladresse de saisir la moindre défaillance pour faire honte au jeune coupable, en lui rappelant durement sa qualité de Scout, qui devrait, d'après eux, le mettre à l'abri de la moindre imperfection... Bref, toute une mentalité serait à réformer dans les familles, dans les écoles et dans l'opinion publique, pour attendre d'eux l'appui auquel — au nom du seul bien de l'enfant — le Scoutisme a droit.

52. LIMITES MORALES. — Nous avons vu que la formation reçue dans les Troupes d'Eclaireurs est extrêmement individualisée. L'effectif d'une troupe est au maximum de 32 garçons (1) et celle de la patrouille de 8, afin que le Chef de Troupe d'une part, les chefs de Patrouille d'autre part, puissent s'occuper *individuellement* de leurs Scouts. D'où l'importance et la difficulté de leur rôle : ils n'ont pas le droit d'être égoïstes, ils doivent souvent s'oublier pour les autres, et être pour eux de vivants exemples. C'est eux qui représentent la partie stable de la troupe, ses cadres : ils sont les premiers et les plus réguliers aux réunions et aux sorties, même lorsqu'ils n'en ont pas grande envie, ce qui arrive. Ils sont ainsi appelés fréquemment à se dévouer, à se sacrifier. Leur rôle de Chef leur apparaît parfois — surtout aux plus jeunes et malgré les joies intenses qu'il peut donner — lourd et ingrat. Leur meilleure ressource est alors l'Idéal qui habite dans leurs jeunes cœurs : mais trop rares sont ceux pour qui il prend et il conserve une valeur assez haute, disons assez religieuse, pour tenir, malgré les avanies, les défaillances, les insuccès, les découragements de toute sorte. Aussi le Mouvement Eclaireur se heurte-t-il souvent, dans la mesure surtout où manque cette dernière condition, à la difficulté de recruter ou de garder des Chefs.

53. LIMITES INDIVIDUELLES. — Ce sont à la fois les moins graves et les moins guérissables : comme l'a bien vu Baden-Powell, il y a dans tout garçon cinq pour cent de bon et le jeu Scout consiste à les porter à 90 ou 95. Cependant, il faut tenir compte aussi que certains tempéraments et certains caractères s'accommodent moins bien que d'autres des activités et de la morale scout. Malgré toute leur bonne volonté, certains restent maladroits de leurs mains, et n'ob-

---

(1) « J'ai dit, dans *Eclaireurs*, que mon expérience personnelle m'avait appris que je ne pouvais pas éduquer individuellement plus de 16 garçons; qu'en admettant que j'avais la moitié moins de capacité qu'un éducateur expérimenté, qu'un instructeur, j'admettais qu'il en eût 32 ». (B.-P. *Le guide*, p. 41).

tiennent jamais même leur *badge* de 2<sup>me</sup> classe. Il y a des types sensoriels assez accusés, qui les rendent inaptes à certaines épreuves (*kim* visuel, ou morse au sifflet par exemple). Il y a des turbulents, des insoumis, physiologiquement prédisposés — dont on ne peut canaliser l'agitation, ni obtenir l'obéissance — et qui n'arrivent pas à prendre au sérieux le 4<sup>me</sup> article de la loi. Il y a des étourdis, des instables, qui, une fois le premier enthousiasme tombé, manquent aux réunions de Patrouille, et même aux sorties de Troupe pour des motifs futiles. Il y a des caractères légers sur qui l'esprit scout ne mord pas, et qui n'ont guère de scout que le costume et les coutumes. Il y a aussi ceux qui sont incurablement mous — et qui se laissent porter par l'activité de la Troupe, sans rien lui donner en retour. C'est d'ailleurs le rôle du Chef de troupe de s'occuper spécialement de tels garçons et, après avoir tout essayé, d'éliminer les réfractaires. Mais, même chez ceux qu'il parvient à amender, le caractère et le tempérament offrent des obstacles qui continuent à se faire sentir parfois irréductiblement : ils ont peut-être donné tout ce qu'ils pouvaient : mais ce qu'ils pouvaient était peu de chose.

54. LIMITES D'ORDRE PÉDAGOGIQUE. — Ce sont à la fois les plus graves et les plus faciles à éviter : il suffit en effet de remonter aux principes du Scoutisme, tels que les a définis son fondateur.

Dans son excellent petit livre sur « Le génie de Baden-Powell », M. Pierre Bovet a montré quelques-uns des dangers que court le Scoutisme par un excès d'organisation. On remplace, a-t-il dit, les libres jeux et les gestes naturels par des attitudes guindées, des actes conventionnels. On exige, comme si c'était là l'essentiel, des garde à vous impeccables, des saluts pleins de raideur. On instaure des hiérarchies compliquées ; on régleme à l'excès toutes les activités au lieu de songer que le plus important est d'assurer et d'encourager la joyeuse activité et la féconde spontanéité des jeunes.

A cette critique nous en ajouterons deux autres : l'excès de la paperasserie, la complication des épreuves. Si le Chef de Troupe voulait suivre exactement les directives venues des organismes supérieurs dont il dépend parfois, il passerait le meilleur de son temps à remplir registres, fiches et bordereaux. En simplifiant au maximum, son travail écrit peut encore occuper plusieurs heures par mois. Nul doute qu'un allègement officiellement organisé ne soit possible, avec un peu de bonne volonté, — car le temps qu'un Chef donne au Scoutisme est toujours limité (en raison de ses obligations professionnelles et familiales) — et il vaut mieux qu'il le passe auprès de ses scouts que penché sur des papiers blancs, verts ou roses.

Mais il y a quelque chose de plus grave : c'est la tendance à compliquer inutilement les épreuves techniques des différentes « classes ». Trois exemples suffiront.

Le livre *Scouting for boys*, qui constitue en quelque sorte la charte du Scoutisme, énumère les épreuves nécessaires pour obtenir les badges de 2<sup>m</sup>e et de 1<sup>re</sup> classe (1). Or, plusieurs Fédérations de France ou de l'Etranger (notamment en Belgique) ont ajouté à ces épreuves plusieurs autres que le fondateur du Scoutisme n'avait nullement exigées : pour ne parler que des nœuds, *Scouting for boys* en exige explicitement six, pour les épreuves d'aspirant, et une douzaine en tout. Mais les Fédérations ont augmenté ce nombre jusqu'à le porter à une trentaine, pour la 1<sup>re</sup> classe. Conséquence : leur apprentissage devient un véritable bachotage ; on les « repasse » fiévreusement la veille de l'examen, on en oublie les deux tiers dans le mois qui suit, et l'on ne sait pas toujours très bien utiliser les nœuds élémentaires. Toutes les autres épreuves ont également été rendues plus difficiles et immobilisent indéfiniment la plupart des candidats au seuil de la 1<sup>re</sup> classe. Résultat en contradiction avec les principes de Baden-Powell qui estime « qu'un scout de seconde classe est un scout de second choix » et que la grande majorité doit normalement atteindre à la 1<sup>re</sup> classe :

---

(1) V. *Eclaireurs*, trad. P. Bovet, 6<sup>e</sup> éd., p. 33 et 34.

en fait, la proportion est renversée : on compte à peine 1 Scout sur 5 qui soit de seconde classe (chefs de patrouille non compris) et il n'y en a guère plus d'un sur 20 qui soit de première. Il y a des milliers de garçons qui piétinent, découragés, devant ces grades rendus inaccessibles.

Le second fait a trait à la distinction d' « Eclaireur royal ». *Scouting for boys* exige trois badges au choix parmi celles d'Ambulancier (Secouriste), Pompier, Cycliste, Tireur, Sauveteur, Signaleur. Or, certaines Fédérations vont jusqu'à exiger *six badges*, parmi lesquelles celle de Secouriste est *obligatoire* ; en outre, cette dernière comporte quatre ou cinq fois plus d'épreuves que la badge anglaise d'ambulancier. (Eclaireurs, p. 35). Pour la préparer convenablement, il faut des *cours spéciaux* que seules les très grandes villes ont pu organiser régulièrement (1). Le résultat est que, même dans les centres où ils fonctionnent (2), les Scouts se désintéressent de plus en plus d'une épreuve

---

(1) Voici quelques-uns des 40 points du programme théorique : Théorie du bandage... Microbes... Asepsie, antisepsie, stérilisation... Hémostases, varices, phlébites, La fièvre... maladies éruptives. Le programme pratique comporte : toutes manières de poser des bandages sur toutes parties du corps..., hémostase directe, indirecte, pansements compressifs. Notions de massage; immobilisation d'une fracture de clavicule, bras, cuisse, jambe, côte, crâne, d'une luxation; et une *cinquantaine* d'autres notions plus ou moins indispensables. Il est évident que l'assimilation d'un tel programme, venant en supplément des études scolaires et des activités scouts, doit tourner au bachotage, et justifie certaines craintes : « Un Scout trop jeune... bien que pourvu de la badge (risque de perdre) ses moyens au moment où il devra s'en servir »... (*L'Île de France*, 1<sup>er</sup> déc. 1932 p. 3). Le programme énoncé par BADEN-POWEL (*Eclaireurs*, p. 35), tient en dix lignes...

(2) L'important district de Paris-Centre, qui comprend plus de vingt troupes (environ 500 Scouts) n'a reçu en 1932, au début de décembre, aucune demande relative au cours de secourisme organisé depuis Octobre. Le Commissaire, rappelant la circulaire rédigée à ce sujet, écrit : « La plupart des Troupes l'ont prise déjà. Aucune n'a répondu. Serait-ce parce qu'il n'y a aucun candidat à la badge ? »... Certaines formations, voyant leurs cours désertés, ont dû autoriser la préparation individuelle à l'intérieur des Troupes. (*L'Île de Fr.*, 15 déc., p. 12). Mais le vrai remède serait de simplifier l'examen. Un Scout ne peut et ne doit pas remplacer le médecin.

dont la préparation leur prendrait trop de temps, au détriment des autres activités scout. Ainsi leur est enlevé tout espoir d'accéder un jour à un grade qu'ils devraient pouvoir considérer comme le terme normal de leur activité scout, une sorte de « bâton de maréchal » mis effectivement au fond de tous les sacs.

Voici le troisième fait : Récemment, en août 1931, le Colonel roumain Panaïtesco est venu en France pour faire connaître un ingénieux système de signalisation à bras, très simple à retenir — alors que le sémaphore anglais exigé jusqu'ici dans certaines Fédérations est extrêmement difficile à utiliser sans erreurs ou sans longues hésitations, soit dans l'émission, soit dans la réception. Le nombre des spécialistes qui y parviennent couramment peut, *pour les meilleures troupes*, se compter sur les doigts d'une seule main. L'apprentissage de ce sémaphore est, pour certains Scouts moyennement doués sous le rapport de la mémoire visuelle, un véritable cauchemar — et la raison la plus fréquente de leur stagnation au seuil de la 2<sup>m</sup>e classe. Au contraire, l'expérience a montré, dans des essais officiels, que la signalisation roumaine, qui reproduit ingénieusement les formes mêmes des lettres, non seulement s'apprend très vite (en 3 ou 4 séances), mais encore ne s'oublie pour ainsi dire plus une fois apprise (ce qui n'est certes pas le cas pour le sémaphore anglais). C'était, semble-t-il, une belle occasion d'épargner aux jeunes Eclaireurs bien des efforts stériles — tout en facilitant leurs jeux et leur accès aux différentes classes (1). Or, au lieu d'accepter avec empres-

---

(1) Nous tenons d'un Chef de Troupe les précisions suivantes : depuis près d'un an, aucun de ses Scouts n'arrivait à passer ses épreuves de 2<sup>e</sup> classe ; il constatait d'ailleurs chez les chefs de Patrouille une sorte de répugnance à les y préparer. Habilement questionnés, ils reconnurent qu'ils y avaient personnellement rencontré tant de difficultés, qu'ils se décourageaient à pousser les autres à les affronter. Morse et sémaphore surtout étaient incriminés. Un essai de trois mois fut alors vigoureusement tenté, avec concours entre patrouilles, jeux stimulants et prix : aucun succès. Le Chef prit alors une initiative hardie. Il décida : 1° de n'exiger que la connaissance des lettres du Morse, non des

sement ce don du Chef roumain (qui a difficilement obtenu de son gouvernement la permission de divulguer ce Code utilisé depuis 10 ans dans son armée) — au lieu de s'empresser d'en faire le Code scoutiste officiel, on a simplement fait imprimer son petit livre de vulgarisation « à titre de documentation » : les Chefs de troupe n'ont pas le droit de remplacer le code le plus difficile par le plus facile, — mais seulement celui de faire apprendre *supplémentairement* ce dernier...

En résumé, tout semble avoir été fait pour multiplier les difficultés. Bien entendu, telle n'est pas la vraie raison : il faut la chercher dans cet abstractionnisme dont le problème des Routiers nous a donné un exemple si net (§ 40 et 43). Des dirigeants trop zélés ont visé trop haut, dans l'irréel : ils ont rêvé d'un Scout-type pourvu des qualités qui répondaient à leurs propres désirs de perfection ou à leurs capacités personnelles. Chacun d'eux a naturellement insisté sur ses pratiques de prédilection et compliqué les épreuves correspondantes, pensant qu'il suffisait de relever le niveau des examens pour faire monter celui des Scouts. Le résultat, c'est que ce niveau est actuellement inaccessible à la plupart : il y a décalage entre leur Scout imaginaire et les garçons réels. Baden-Powell, qui les connaît mieux, a montré, dans ses exigences, plus de discrétion.

\*  
\*\*

En définitive, l'extension du Mouvement éclaireur dans les pays où il a encore relativement peu pénétré est subordonnée à une prise de conscience des obstacles qu'il ren-

---

divers signes; — 2° de remplacer le sémaphore anglais par le Roumain; — 3° de simplifier certaines épreuves en s'inspirant de *Scouting for Boys*; — 4° de donner à chaque garçon un exemplaire photocopié du programme ainsi allégé. En quelques semaines, la moitié des garçons obtenait la 2° classe, et les novices eux-mêmes s'y préparaient avec entrain. L'activité générale de la Troupe (technique, jeux, et même esprit scout), en reçut une stimulation très nette. Progrès dus, en définitive, au retour à Baden-Powell.

contre, tant extérieurs (opinion publique, Ecole, Famille), qu'intérieurs (problème des Chefs, des Routiers, et surtout erreurs pédagogiques, les plus graves). Il suffirait d'ailleurs, pour guérir ces dernières, de rétablir la technique scoutiste dans sa pureté et sa simplicité primitives. Le Scoutisme n'est pas un but — il est seulement un moyen, — et pour beaucoup d'enfants le moyen le plus puissant, peut-être le seul, de développer complètement leur Moi. Mais il est indispensable de ne l'encombrer d'aucune complication superflue. Sans quoi les jeunes n'en tireront pas tout leur profit, et beaucoup se détourneront prématurément de lui pour aller à d'autres jeux moins formateurs, peut-être moins innocents, mais moins compliqués : il ne s'agit nullement d'édulcorer le Scoutisme, mais de revenir à ses principes (1), robustes et simples, tels que les a définis son fondateur dans *Scouting for boys*, livre universellement reconnu (jusqu'ici...) comme le compendium officiel du système scoutiste (2).

(1) Quelques indices de réaction commencent à se manifester : nous lisons dans un rapport présenté aux *Journées fédérales* (S. D. F.) de Lyon : « Un garçon qui évolue normalement dans le scoutisme devrait parvenir, par le jeu de ses activités de meute, troupe et clan, au stade le plus élevé de ses épreuves pratiques... (Il faut que) les épreuves soient une partie agréable à jouer, jamais une corvée... Ne l'écrasons pas (le Scoutisme) sous le poids et la complexité des programmes et de l'organisation générale... Nous devons nous servir des activités que comporte le Scoutisme, mais non pas les servir ni nous soumettre à elles (ceci à propos du matelotage et de la signalisation) ». *Le Chef* S. D. F. fév. 1933, p. 80. — Les principes sont posés, ou plutôt *re* - posés : il ne s'agit plus que de réformer la pratique.

(2) Baden-Powell, qui prévoyait les « améliorations » qu'on ne manquerait pas de faire subir à son système, recommande aux Chefs la lecture, une fois par an, de *Scouting for boys* (Préface, p. 7)... Combien de réformateurs du Scoutisme ont-il rempli cette condition avant de le retoucher ?...

## VII

# MORALE ET INDIVIDUALITÉ

« C'est merveille que les maîtres d'école réussissent si bien, quand on songe à leurs difficultés... »

(B. P. *Le Guide du Chef*, p. 33).

55. MILIEU SCOLAIRE ET MILIEU SCOUT. — Malgré les limitations que nous venons de décrire, les résultats obtenus par le Scoutisme sont indéniables. Comment les expliquer ?

Formation par le milieu, dira-t-on. Soit : mais cette expression a deux sens possibles : le milieu peut être considéré comme ayant une valeur, soit efficace, soit seulement instrumentale. Est-ce le milieu qui modèle la personnalité naissante du Scout selon certaines formes *a priori* ? Ou bien n'est-il que le stimulant et le soutien des virtualités individuelles ? La question est d'importance, car, selon l'explication qu'on adoptera, l'esprit des méthodes scoutistes et leur mode d'application s'en trouveront complètement modifiés.

Nous avons déjà montré, lorsque l'occasion s'est présentée au cours de ce travail, quelle solution est la nôtre, et pour quelles raisons nous combattons la seconde thèse, que, pour faire bref, nous désignerons par le mot de *Sociologisme*. Sans recommencer ici son analyse (1), il est pourtant utile de donner à présent un aperçu des principes sur

---

(1) Nous lui avons consacré la première partie de notre ouvrage sur *l'Individualisation de l'Enseignement*.

lesquels il repose, et de quelques unes des applications auxquelles avait songé le plus représentatif de ses partisans : Emile Durkheim. Car celui-ci, en Pédagogie, fut surtout un théoricien, dont les déductions n'ont pas subi l'épreuve des faits, — ou du moins ne se sont pas modifiées à leur épreuve. Avec lui, nous retrouvons donc, à l'état pur, une doctrine dont le contact avec les réalités enfantines a conduit les éducateurs les plus durkheimiens à atténuer l'intransigeance. Cependant, les fondements subsistent, et sont encore capables de justifier les pires erreurs en pédagogie pratique.

La thèse sociologique s'appuie sur deux postulats essentiels : pauvreté du substrat individuel et vertu formative de la société. Cette double affirmation se retrouve chez les penseurs les plus divers (1). Certains vont même jusqu'à reconnaître, comme M. Ch. Blondel, une incohérence foncière dans tout ce qui appartient à l'individu réduit à lui-même : l'anormal, c'est le non-socialisable, celui qui ne peut revêtir son moi des formes logiques toutes préparées que la société tient en réserve pour lui (2). Mais tous s'accordent pour proclamer l'inconsistance et surtout la plasticité mentales de l'enfant : « Tout ce qu'il peut apporter en naissant, écrit Durkheim, ce sont des virtualités très générales... Il n'a, en raison de son âge, qu'une person-

---

(1) C. f. G. DAVY. *Traité de Psychologie* de Dumas II, p. 795 : « Les états de conscience, s'ils s'expliquent par les groupes, requièrent, pour se produire..., l'existence d'un organisme individuel... qui possède des penchants fondamentaux très simples et très indéterminés. » D'après M. DUMAS : « Il suffit que la vie psycho-biologique soit donnée sous sa forme la plus mécanique et la plus simple pour que le social puisse déjà s'insérer dans le biologique et se réaliser par lui. » (*Traité de Psych.* I, p. 312). D'après M. CH. BLONDEL : « Pour faire preuve de raison et de volonté, il suffit que nous soyons capables d'appliquer à notre expérience sensible et à nos comportements... le système de représentations collectives, que nous recevons toutes faites du groupe social dont nous faisons partie » (*les Volitions*, *ibid.* p. 403).

(2) C'est, on le sait, la thèse de *la Conscience morbide*. (Alcan 1914) et de *l'Introduction à la psychologie collective*. (Colin, Coll. scient. 1928).

nalité indécise et flottante » (1). Ainsi se trouve justifiée l'intervention d'une Société à laquelle la personnalité humaine doit le meilleur de sa formation : l'éducation doit procéder du dehors au dedans (2).

De quelle manière ? Ici, les applications morales auxquelles Durkheim a pu rêver se rapprochent tellement de l'organisation scolaire actuelle que nous ne pouvons exposer les unes sans évoquer les autres. Elles comportent quatre caractères essentiels : d'abord le devoir scolaire doit être « froid et impersonnel ». C'est par là qu'il assure sa supériorité sur les devoirs familiaux, qui ont le tort de favoriser la personnalité et les « affinités électives ». Il « s'adresse davantage à la raison et parle moins à la sensibilité. Il demande plus d'efforts, une plus grande contention » (3). On retrouve ici les principes qui président aux multiples obligations de l'écopier. Qu'il s'agisse du repos, des évolutions, des récréations, de travail à commencer ou à finir, de devoir à remettre ou de leçon à corriger, — pas une seule fois, le règlement ne se demande si l'enfant concret, vivant, réel y trouve son compte : ce sont bien des règles froides et impersonnelles qui enserrant, de son lever à son coucher, l'activité de l'élève et c'est une contention constante qui est exigée de lui.

En second lieu, les activités scolaires à l'intérieur des classes, pour être efficaces moralement, doivent être, non seulement communes, mais *simultanées*. La vie collective possède une vertu que le maître a pour premier devoir d'exploiter de toute manière. Il doit « multiplier les circonstances où peut se produire une libre élaboration d'idées et de sentiments communs... il doit être à l'affût de tout ce

---

(1) DURKHEIM. *L'Education morale*, Alcan 1925, p. 167 et 275. Cf. du même auteur : *Education et sociologie* : « Les prédispositions innées sont très générales et très vagues » (Alcan 1926, 2<sup>e</sup> édition. Introd. de M. P. Fauconnet, p. 64).

(2) « Agir moralement c'est se conformer aux règles de la morale. Or les règles morales sont extérieures à l'enfant ; elles sont élaborées en dehors de lui ». Ibid. p. 167.

(3) Ibid., p. 171.

qui fait vibrer ensemble, d'un commun mouvement, tous les enfants d'une même classe ». Les occasions sont nombreuses : « Ici, c'est une émotion commune qui a saisi toute la classe à la lecture d'un récit touchant ; ailleurs, c'est un jugement rendu soit à propos d'un personnage ou d'un jour historique dont on a discuté ensemble la valeur morale, la portée sociale ; ou bien c'est un mouvement, soit d'estime, soit de blâme, qu'a pu susciter un des mille événements de la vie commune, faute commise, ou acte méritoire » (1). On se demande sur quelles expériences Durkheim a pu baser une telle méthode ? Une connaissance, même sommaire, de la psychologie infantine, en démontre le caractère chimérique. Il est vrai que Durkheim connaissait très peu les enfants (2) ; mais il connaissait bien les règlements scolaires. Si l'on a renoncé, semble-t-il, aux procédés qu'il recommandait (en admettant qu'on les ait sérieusement essayés), ce n'en est pas moins une pratique courante de chercher à provoquer simultanément des *idées* communes dans les jeunes cerveaux : la faveur dont jouissent encore les cours dictés et les interminables explications *ex cathedra* en sont des indices très nets. Mais Durkheim aurait voulu utiliser ces procédés pour la formation morale : « Chaque classe devrait avoir un petit code de préceptes élaborés au cours de la vie de chaque jour, et qui soit comme le travail condensé de ses expériences collectives... » De la sorte, l'écolier « prendra l'habitude, éminemment sociale, de se conformer dans l'avenir à des types de conduite au à des types d'opinion collectivement élaborés » (3). C'est pourtant une chose que d'écrire sur un carnet des formules générales de vie, et c'en est une autre de vivre... L'une est tournée vers un passé impersonnel et mort — l'autre vers un avenir constructeur.

---

(1) Ibid., p. 277.

(2) C'est ce qui ressort de l'analyse de plusieurs chapitres de l'Éducation morale, et notamment de la 9<sup>e</sup> leçon : la Discipline et la psychologie de l'enfant (V. *l'Individualisation de l'Enseignement*, § 38. La psychologie rudimentaire du sociologisme).

(3) Ibid., p. 278-279.

En ce qui concerne les sanctions, elles doivent être inspirées surtout par l'idée de *réparation*. Après s'être associé à la critique que Guyau a faite de cette conception, Durkheim y revient par un détour. Le règlement et la discipline représentent des valeurs absolues : il faut que la Règle soit et reste « inviolable et sacrée ». Si le malheur veut qu'on y ait porté atteinte, une punition s'impose comme réparation de sa majestée offensée : « Que la loi violée témoigne que, malgré les apparences, elle n'a rien perdu de sa force, de son autorité, en dépit de l'acte qui l'a niée » (1). Pour qui connaît d'un peu près le petit peuple de nos écoles, l'efficacité de ce remède apparaît bien douteuse... Cependant, si l'on analyse l'attitude générale de ceux qui ont pour mission de faire respecter la discipline, on y retrouvera cette raideur exigée par la conception durkheimienne : ainsi qu'il le demandait, maîtres et surveillants, (sauf d'heureuses exceptions), ne sont plus, passé le seuil de l'école, que les représentants inflexibles d'une Loi qui les dépasse eux-mêmes, et dont ils doivent inspirer aux enfants une terreur presque religieuse. « De même que le prêtre est l'interprète de Dieu, dit encore Durkheim, (le maître) est l'interprète des grandes idées morales de son temps et de son pays » (2).

Ajoutons enfin que, toujours dans le but « d'éveiller chez l'enfant le sentiment de la solidarité », Durkheim recommande « l'emploi, discret et raisonné, des peines et des récompenses *collectives* » (3). Quand on sait la cuisante injustice dont les premières sont l'occasion pour les innocents, et la satisfaction lâche des vrais coupables à ne pas être les seuls à pâtir, cette confirmation quasi-officielle que leur donne l'autorité d'un Durkheim apparaît presque invraisemblable.

Cette raideur pédagogique, cette incompréhension des enfants, ce refus de plier ses théories aux faits qui les

---

(1) Ibid., p. 190.

(2) Ibid., p. 177.

(3) Ibid., p. 279.

démentent, ont une origine : un préjugé métaphysique concernant la nature même de la Société, conçue comme une réalité *sui generis*, méritant que l'individu se sacrifie à elle : « Pour qu'on puisse aimer la société, se dévouer pour elle, encore faut-il qu'elle soit autre chose qu'un mot, un terme abstrait ; encore faut-il qu'elle soit *une réalité vivante, animée d'une existence spéciale, distincte de celle des individus qui la composent* » (1).

Sur chacun de ces points, le Scoutisme adopte une attitude différente : la Loi qui en est l'âme est tout le contraire d'un « devoir froid et impersonnel ». Les activités qu'il favorise sont individualisées à l'extrême. La sanction ne sert pas à la vengeance d'une Règle violée, mais au progrès personnel. Quant à l'idée de punitions collectives, elle apparaîtrait bouffonne à n'importe quel Chef Eclaireur.

Les méthodes scoutistes apparaissent donc comme la négation radicale de ce Sociologisme qui se résume en une attitude générale de méfiance envers l'enfant, et de foi dans les vertus du milieu social pour le « former ». Elles reposent au contraire sur la conviction que c'est dans l'enfant lui-même que se trouve le principe de sa réforme et de son progrès, — et que toute tentative de modelage par l'extérieur est vouée à un échec certain.

C'est pourquoi l'éducateur scout a le souci constant de rester étroitement proche de l'enfant, afin de comprendre toutes les manifestations de sa jeune vie, et jusqu'à ses lubies :

« Si j'en juge par ma propre expérience, je dirais que les garçons ont un monde à eux, un monde qu'ils se créent pour eux-mêmes, et le maître pas plus que les leçons ne sont admis dans ce monde-là; le monde des garçons a ses événements propres, ses points de comparaison, son code, son bavardage et son opinion publique...

... Le code du maître, par exemple, recommande le silence, la sécurité, le « decorum ». Le code des garçons est diamétralement à l'opposé. Il encourage le bruit, le risque, le mouvement.

« Rire, lutter, manger : « Ce sont là les trois éléments indispensables dans le monde des garçons. Ils sont à la base de tout

---

(1) Ibid., p. 287-288. C'est nous qui soulignons.

ce à quoi les garçons tiennent par-dessus tout; et cela n'a rien à voir, ni avec les maîtres, ni avec les manuels d'école.

D'après l'opinion publique du royaume des garçons, rester assis en chambre devant un pupitre pendant quatre (1) heures par jour est une triste perte de temps et de lumière solaire... Un garçon n'est pas un animal casanier. Ce n'est pas un animal fait pour rester assis. Ce n'est pas non plus un pacifiste; il ne professe pas l'adage : « la sécurité avant tout », ce n'est pas un rat de bibliothèque, ni un philosophe.

C'est un garçon — Dieu le bénisse — tout plein de rire, de lutte, d'appétit, d'audace, de sottises, de bruit, d'observation et d'agitation. Sinon, il est anormal.

Donc, si le but de l'éducation est de dénaturer les garçons, — de punir ou de détruire tout ce qui est typiquement enfant — il n'y a rien à dire contre les méthodes actuelles des écoles ordinaires.

Laissons continuer la bataille entre le code des maîtres et le code des garçons. Les garçons seront vainqueurs demain comme ils le furent hier. Quelques-uns se rendront et gagneront des bourses; mais en grande majorité, ils persisteront dans leur rébellion et deviendront les hommes les plus capables et les plus nobles de la nation » (2).

De telles déclarations se situent à l'extrême opposé des considérations durkheimiennes. Elles ne peuvent scandaliser que ceux pour qui l'enfant n'est pas un objet d'expérience, et qui méconnaissent quel équilibre est latent sous leurs apparentes extravagances. Elles sont la simple constatation du divorce entre l'Ecole et la Vie, — divorce que le Scoutisme réussit, hors de l'Ecole, à faire cesser.

Nous nous plaçons au point de vue du jeune garçon, nous considérons l'éducation qu'il veut recevoir, et nous en adaptons la forme à ses besoins.  
(B. P. *Eclaireurs*, p. 300).

56. LE SCOUTISME, MILIEU SUR MESURE. — Ainsi, loin de combattre les goûts et les fantaisies des garçons, le Scoutisme s'ingénie à leur offrir constamment la possibilité de les satisfaire. Qu'il s'agisse de l'attrait exercé sur eux

---

(1) Il s'agit de l'Angleterre. Pour la France, il faut doubler ce chiffre.

(2) M. CASSON. *Teacher's World* du 25 déc. 1918. Cité par B.-P. *Le Guide du Chef*, p. 30-31.

par l'uniforme, de leur amour des colifichets, des insignes et des grades, — qu'il s'agisse de leur besoin d'agitation, de vacarme, voire de sottises, de leur goût de l'imprévu, de l'irrégulier, de l'exotique, de l'aventure, — qu'il s'agisse de leur tendance à se grouper, unie au besoin d'affirmer leur indépendance dans un travail librement choisi, de leur goût de commander (ou d'obéir) à des êtres de leur âge et de leur mentalité, le Scoutisme a trouvé moyen de les satisfaire toujours. Au lieu de se méfier du ferment individuel qui est si soigneusement proscrit à l'Ecole et souvent dans le milieu familial, le Scoutisme le cultive précieusement, comme le meilleur auxiliaire de l'éducateur.

Ainsi le milieu scout n'a rien d'une organisation *a priori*, correspondant aux exigences d'une morale théorique, déduite, par exemple, de lois sociales ou même psychologiques. Son caractère essentiel est la souplesse, la possibilité d'une perpétuelle mise au point suivant les réactions de l'enfant à qui elle s'adresse. Son but est, non pas de lui *imposer* des activités et des connaissances, mais de les lui *proposer*, aussi nombreuses que possible, afin qu'il soit à même de bénéficier de celles qui lui conviennent. Elle vise à une adaptation constante, jamais définitive, qui puisse correspondre, à toute époque et en tous lieux, aux besoins des jeunes garçons. C'est pourquoi, loin d'uniformiser, elle diversifie.

Le meilleur Scout, en effet, ce n'est pas celui qui est façonné par le *drill*, et qui réussit à s'imposer une attitude conventionnelle. Ce n'est pas celui qui a abdiqué ses manières propres de penser au profit d'une mentalité commune ; ce n'est pas celui qui a si bien discipliné les manifestations de sa sensibilité qu'elle ne vibre plus que synchroniquement avec celle de son groupe ; ce n'est pas celui qui s'est rapproché d'un modèle abstrait de scout moyen. Les meilleurs Scouts, au contraire, ce sont ceux qui ont le mieux déchaîné leurs puissances individuelles dans les cadres scoutistes, ceux qui ont le mieux cultivé leurs aptitudes propres, ceux qui se sont distingués dans quelque invention personnelle, permettant, par exemple, de faire

plus aisément un nœud compliqué, de fabriquer une civière plus confortable ou d'expédier plus vite des signaux. Ce sont ceux qui se sont ingénies à innover dans l'organisation du camp, qui ont fabriqué les plus commodos porte-plats, ou porte-quarts, imaginé un foyer qui « tire » mieux que les autres, qui, en un mot, ont ajouté quelque chose de personnel au trésor scout, qui ont fait progresser sa technique, ses activités ou ses jeux par quelque invention, ou réinvention personnelle. Ce sont ceux enfin, et surtout, qui ont cultivé avec le plus d'exactitude leurs possibilités et leur vocation morales, — ceux qui savent le mieux se tenir aux aguets des B. A. les moins apparentes, et ont pu les réaliser de la façon la plus ingénieuse et la plus généreuse, — ceux dont la pensée est restée en éveil parmi l'indifférence des autres, dont le cœur a pu s'émouvoir au spectacle de quelque souffrance qu'ils ont seuls devinée, — ceux, en un mot, qui se sont le mieux *singularisés* dans l'exercice de leur activité charitable. Résultats dus à une inspiration de nature toute intérieure, et d'autant plus excellents qu'elle fut plus spontanée.

Certes, ce n'est pas à un Scout, si humble et si effacé soit-il, que l'on pourrait appliquer la définition désenchantée que M. Gilson donnait de la plupart des hommes de notre temps, dont « l'effort le plus haut », a-t-il écrit, « consisterait dans l'acceptation consciente d'un modelage du moi par le milieu social » (1). Loin de modeler les individualités, le milieu scout tend à favoriser, à provoquer le jaillissement de leurs ressources... Mais s'il est vrai que les Scouts ne sont nullement des êtres d'exception, s'il est vrai qu'ils accueillent dans leur sein des enfants qui, d'abord passifs, imitateurs, plastiques (du moins en apparence), révèlent ensuite un moi vigoureux, ne faut-il pas se demander si le type « conformiste » n'est si répandu dans la Société actuelle, que parce qu'on ne lui a jamais donné l'occasion de développer ses richesses latentes ? Ne convient-il pas de

---

(1) *Essai sur la vie intérieure*. Rev. phil. 1920, cité par Ch. Blondel. *Les volitions* (Traité de Dumas, II-392).

mettre en accusation toute l'éducation actuelle, dont les résultats déplorables semblent bien, en effet, donner raison aux sociologues quand ils parlent du modelage de l'individu par son milieu ? Et ne faudrait-il pas affirmer, au contraire, que tout être humain est une graine d'élite, de cette élite qui comprend, non seulement les savants et les prophètes, mais les inventeurs de tout ordre et même le plus humble « débrouillard » qui a su améliorer matériellement et moralement, par son effort personnel et son obscure ingéniosité, sa vie et celle des siens ?

Telle est évidemment la pensée de l'organisateur du Mouvement, pour qui « le but le plus élevé du Scoutisme, c'est de développer *l'individu* » (1).

---

(1) *Le Guide du Chef*, p. 103.

## CONCLUSION

57. — L'analyse du Scoutisme, de son esprit et de ses méthodes permet de poser avec précision le problème principal de l'Education, — c'est-à-dire celui des rapports entre l'enfant et l'éducateur, — et d'apprécier la valeur des postulats qui le conditionnent. Notre système scolaire actuel en adopte implicitement deux : par le premier, il admet, jusqu'à présent du moins, qu'on peut impunément séparer l'enseignement de l'éducation ; le second a consisté à tout organiser comme si les individualités enfantines livrées à elles-mêmes ne sont capables que de paresse, d'anarchie ou de destruction : l'enfant en lui-même ne serait qu'un complexe stérile de forces chaotiques ; s'il devient homme, c'est à la Société qu'il le devrait. Ne possédant en propre que des éléments stériles ou dangereux, il doit se soumettre docilement au modelage qu'on lui impose : c'est le seul moyen pour lui de transformer son Moi incohérent en une force policée. La socialisation éduque.

Nous ne nions pas qu'il existe en effet un rapport étroit entre ces deux derniers termes, mais on doit en renverser le sens : l'éducation socialise. Et c'est à condition qu'elle individualise d'abord. Elle s'adresse en effet à des êtres concrets, dont la vie s'écoule impérieusement, infiniment souple, riche et nuancée, rebelle aux déterminations *a priori*. Si l'on veut se donner la peine d'explorer ces individualités que l'on déclarait essentiellement chaotiques, si l'on veut pénétrer le sens des forces qui les régissent, si l'on observe ces forces à l'œuvre quand elles s'exercent spontanément, on constatera que c'est *du dedans* que s'élabore

la transformation d'un « individu » en « personne ». Ou plutôt, il n'y a pas transformation. A tout moment de sa vie, un homme est à la fois individu et personne. « Personne » pour les autres, pour ceux qui essaient de le connaître et de l'interpréter du dehors, et qui prétendent délimiter son élan vital avec des formules abstraites, — il restera toute sa vie « individu » par certaines manifestations que la société qui l'entoure n'admettra jamais, et qu'elle s'applique à réprimer durement, sarclant indistinctement ivraie et bon grain. Peu à peu, sans doute, elle arrive ainsi à lui imposer un comportement conventionnel qui se résume dans l'expression de : *bien élevé*. Il saura par exemple « se tenir » à table, au salon, ou dans la rue ; il utilisera les formules admises pour exprimer aux autres ses pensées, ses sentiments et ses désirs. Or ces modifications prises comme signes de la « formation » intellectuelle et morale, sont tout adventices et superficielles. Il n'est pas jusqu'au langage, considéré comme la plus importante de toutes, qui ne soit un revêtement extérieur, tardif, et à la rigueur inutile pour le développement de la pensée profonde et de la logique personnelle (1).

On entend aujourd'hui parler fréquemment de « sens social », de « service » social, de formation, d'éducation et d'action « sociale », de « socialisation » de l'enfance, etc. Si l'on entend par là que, pour être utiles à la société, les individus doivent d'abord se laisser modeler *a priori* par elle, ce sont là des expressions très contestables. Elles supposent en effet, d'abord que l'individu tirerait de la société le plus clair de sa valeur ; ensuite que la société posséderait le pouvoir de l'améliorer du dehors. Nous pensons avoir montré que ces deux postulats se heurtent à l'une des expériences d'éducation les plus décisives dont notre siècle a été le témoin. Le Scoutisme, qui donne incontestablement à l'enfant ce qu'il est convenu d'appeler une excellente « formation sociale », loin de lui imposer des gestes, des

---

(1) Cf., *L'Individualisation de l'Enseignement*, § 73. La pensée prélinguistique et § 87. Invention du Langage.

sentiments et des habitudes tirées de la société, cherche au contraire, par le moyen de petits groupes *sur mesure*, à tirer parti de ses ressources individuelles et à favoriser leur développement. Tous les détails de la technique scoutie constituent un démenti frappant à la doctrine qui attribue à la Société le meilleur de l'individu. Aussi bien, son succès auprès de millions d'enfants, lui vient-il essentiellement des possibilités offertes au développement de chacun.

On a dit que Raison et Liberté étaient de « splendides cadeaux » de la société (1). Cette théorie est démentie par les résultats obtenus par toute l'Education Nouvelle (2), notamment dans le Scoutisme. S'il était vrai, en effet, que raison et volonté étaient des dons sociaux, à quel moment l'enfant élevé selon ces méthodes recevrait-il ces dons ? Le mot d'ordre, dans l'Ecole Active, est, dès ses premières années, de le laisser faire, de le laisser agir, de le laisser penser par lui-même, et de limiter les interventions à écarter les dangers, à supprimer les obstacles ou à offrir un riche milieu à sa libre expansion. Toute l'éducation tourne ici autour de l'enfant, considéré comme l'acteur principal, qui a besoin d'être aidé, mais non modelé. Si c'était la société qui détenait en elle la Raison et la Volonté, des enfants formés par de telles méthodes sauraient mal penser et peu vouloir. Or l'on constate au contraire que chez eux la pensée est plus riche, plus vivante, plus logique, mieux adaptée au réel, et la volonté plus précise, mieux avertie, mieux possédée, plus efficace que chez les autres. N'est-ce pas précisément parce que seul l'individu détient les clefs de son développement et que son éducation réussit dans la mesure où il en est lui-même l'auteur ?

Pour en revenir à notre sujet, le problème posé par la réussite éducative du Scoutisme n'admet que deux solutions :

ou bien la Société scoutie, par une *action transitive* inex-

---

(1) CH. BLONDEL. *Les Volitions* : (Traité de Psych. de Dumas; I, 393).

(2) Cf. *l'Indiv. de l'Ens.* 3<sup>e</sup> partie : Applications des lois de l'individualité, et 4<sup>e</sup> partie : Réussites et échecs.

plicable, qui supposerait en elle l'existence d'une vertu cachée, imprime à l'enfant une forme qui, d'une individualité brute, fait une « personne »,

ou bien l'enfant trouve, dans les limites mêmes de son individualité, tout ce qu'il lui faut pour devenir un homme, le Scoutisme n'étant là que pour l'aider à exploiter les richesses qu'il porte en lui, — et à répondre ainsi à l'invite profonde de Goethe : « Ce que tu as hérité de tes pères, acquiers-le pour le posséder ».

Notre travail tend à montrer la force de cette deuxième solution, et à exclure la première, qui, *a priori*, est suspecte de faire appel à une entité inutile : la Société conçue comme distincte des individus qui la composent et supérieure en valeur à eux. *Non multiplicanda entia sine necessitate.*

Vu, le 8 Février 1933.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres  
de l'Université de Paris,*

H. DELACROIX.

Vu  
et permis d'imprimer.

*Le Recteur  
de l'Académie de Paris,*

CHARLÉTY.

## BIBLIOGRAPHIE

---

Note. — *Les ouvrages en langue anglaise sont en vente à : Library Department Boy-scouts Imperial Headquarters ; 25. Buckingham Palace Road S. W. I.*

*Les ouvrages français : aux diverses Fédérations*

ECLAIREURS DE FRANCE : 8, rue Bossuet (*Lib. de l'Arc Tendu*).

ECLAIREURS UNIONISTES : 94, rue Saint-Lazare, Paris.

SCOUTS DE FRANCE : 66 bis, rue Saint-Didier (*Libr. de la Hutte*).

SCOUTS BELGES : *Editions Scoutes*, 10, rue de la Monnaie, Louvain.

*Il existe dans ces différentes librairies des titres et des brochures d'importance secondaire, non cités ici.*

*Sur les publications anglaises, V. P. J. Sevin : Le Scoutisme, 1930, p. 288 (8 titres).*

### HISTORIQUE DU SCOUTISME

BADEN-POWELL : *Boys-scouts and Citizenship (The Jamboree book)* Pierson, Londres 1920.

BADEN-POWELL : *Boy-Scouts beyond the Sea*. Pierson, Londres, 1913, 250 p.

E. K. WADE : *La vie du Chef-Scout Baden-Powell racontée aux garçons* (Spes 1932), 72 pages.

*Le Sonneur de la Paix* (Vie de B. P. illustrée par lui-même) (Libr. Berger-Levrault 1932).

Article du Commissaire de Noirmont dans le Correspondant du 10 juillet 1930 sur le Scoutisme catholique Français, p. 93-96.

ROYET : *Les Eclaireurs de France* (Arc Tendu).

*Les Scouts de France* : (Brochure illustrée de nombreuses photographies). Bloud et Gay 1930.

*L'Animateur des temps nouveaux*, N° spécial illustré. 4<sup>e</sup> année n° 178 du 2-8-1929, 16, rue Vézelay, Paris (8<sup>e</sup>).

### OUVRAGES D'ENSEMBLE SUR LA PEDAGOGIE SCOUTE

BADEN-POWELL : *Scouting for boys*. Pearson Londres 1908 6<sup>e</sup> édition 1913 (trad. par P. Bovet . Eclaireurs, avec 165 figures dans le texte. Delachaux et Niestlé, Neuchatel, 1929, 6<sup>e</sup> édition).

- E. GOBLOT, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon : *Le Mouvement Eclaireur et ses Chefs*. Confér. publ. dans : *Revue de L'Université de Lyon*, oct. 1929, p. 323 à 340. Imprimée à part sous le titre : *Les Eclaireurs de France et leurs Chefs* (Féd. E. D. F.).
- P. JACQUES SEVIN, Secr. de l'Off. intern. des Scouts catholiques : *Le Scoutisme*. Etude documentaire et applications. 2<sup>e</sup> éd., revue. Lettre-préf. du Card. Dubois. — Préface de G. Goyau, xiv-320 p. (Spes, 1930).
- A. SEVIN : *Réflexions sur le Scoutisme* (Librairie G. Enault, Paris 2<sup>e</sup> éd. 1929, 74 p.).
- P. BOVET : *Le génie de Baden-Powell. Ce qu'il faut voir dans le Scoutisme. Sa base psychologique, sa valeur éducative* (Ed. Forum, Neuchatel et Genève, s. d.).
- GUÉRIN-DESJARDINS (chef Unioniste) : *Le Scoutisme et l'Education des Instincts* (allocution au 2<sup>e</sup> Congrès de l'Ecole des parents. L'adolescence p. 243 à 256, Lanore éd.).
- J. RIMAUD : *Un examen philosophique du Scoutisme* (Les Etudes philos., organe de la Société d'Et. Philosophiques, 120, rue Ferrari, Marseille. N<sup>o</sup> de déc. 1930. Communication, lettre de M. F. Goblot, et discussion p. 81 à 89).
- Octave FORSANT, insp. hon. de l'Enseignement, secr. gén. des E. D. F. : *Aux Universitaires. Un puissant auxiliaire : le Scoutisme* (broch. 8 p. s. d. Arc Tendu).

Quelques articles parus dans les revues suivantes :

- Etudes* du 20 févr. et 5 mars 1913 (de H. Cayes).  
*Le Correspondant* du 19 août 1919 (F. Le Channel). — du 25 janv. 1921 (G. Goyau). — du 10 juill. 1930 (B. de Noirmont).  
*L'Education* (dir. G. Bertier, dir. Ec. des Roches, Verneuil-sur-Avre) : Chronique scoutie mensuelle, par M. Le Bourdeliès.

#### OUVRAGES SPECIALEMENT DESTINES AUX CHEFS :

- Aids to Scoutmastership* : H. Jenkins Londres 1918, 128 p. 2 sh.
- BADEN-POWELL : *The scoutmasters's training course. The scoutmasters's training lectures* (conf. de Baden-Powell Quartier général de l'association anglaise. Londres 1911 et 1912). Trad. : *Le Guide du Chef Eclaireur*, 116 pages, par Jean Carrard, 3<sup>e</sup> éd. 1931 (Delachaux et Niestlé).
- Ernest YOUNG : *How to run a Troop* (Londres 1916) 160 p. 1 sh.
- John LEWIS : *A scout Troop*, Glasgow, Brown son and Ferguson, 1928, 57 p.
- P. DELSUC : *Plein Jeu*. Préface de E. de Macedo (Ed. S. D. F.).
- G. TISSERAND : *Silences et réflexions du Scoutmestre* (Spes 1932) 202 p.
- J. LOISEAU : *Le Guide du Scoutmestre* (Arc Tendu).
- La Mission du Chef* : (B.-P. Belgian Scouts), par Arendskop, traduit du flamand par Pélican Noir, 1929, 102 p.

*Carnet du Scoutmaster* (B.-P. Belgian Scouts).

*Cœur de Loup : Le métier de Chef* (Arc Tendu).

### LE SYSTEME DES PATROUILLES

ROLAND PHILIPS : *The patrol system*, le Système des patrouilles.  
Trad. par H. Marty (Arc Tendu). — *Letters to a patrol leader* :  
3 brochures (Qu. gen. ang.).

JOHN LEWIS : *How to run a patrol*. J. Brown Glasgow 1918. 56 p.  
6 p. Trad. Comment diriger une patrouille (La Hutte).

BRAHAM : *Problem of a patrol leader*. (Qu. gén. a.).  
— *Points for patrol leader*. (ibid.)

P. SEVIN : *Le Scoutisme*, chap. VII. *Le pivot de l'œuvre : Le système des patrouilles*, p. 88 à 100.

*Ta patrouille au camp*, par les C. P. de la 8<sup>e</sup> Paris (Redier 1931),  
104 p.

*Le carnet du chef de patrouille*, par Paul Coze (Redier s. d.),  
48 p.

### REGLEMENTS, MANUELS TECHNIQUES, ETC.

*Le Boy-scout association policy*, organisation and rules. Qu. gén.  
de l'Ass. angl. 5<sup>e</sup> 1924.

*Règlements ou Extraits des règlements des diverses Fédérations  
françaises : à leur siège respectif.*

Pour les épreuves d'aspirant, de 2<sup>e</sup>, de 1<sup>re</sup> Classe et les Badges  
de spécialités : aux diverses Fédérations.

Pour la 1<sup>re</sup> classe, voir manuel spécial aux Baden-Powell-Belgian-  
Scouts (Féd. des Sc. cathol., 4<sup>e</sup> éd. 1930).

*Revues* : E. D. F. : *Le Journal des Eclaireurs* (depuis 1932 :  
L'Eclaireur de France). E. U. : *Sois Prêt*. S. D. F. : *Le Scout*  
de France.

### ACTIVITES DIVERSES :

BADEN-POWELL : *What Scouts can do*. Trad. : *Les 1001 activités  
de l'Eclaireur*. (Delachaux et Niestlé, Paris, in-16 — traduit  
par E. Wuest Jullien.)

JEAN DROIT : *Le Loup bavarde*. (Redier 1928).

A. BOEKHOLT : *Mains habiles*, 288 p. 1930 (sans nom d'éditeur).

L. BURDY : *Pour nos loisirs*, 72 p. s. date chez l'auteur Sainte-  
Croix-aux-Mines (Haut-Rhin).

HARGRAVE : *Lonecraft* : (La science du scout isolé). — *The Wig-  
wam Papers*. — *The Totem Training*. (Antérieures à 1920). —  
*The boy's Book of Signs and Symbols* 1920, 80 p., chez A.  
Pearson, Londres.

LOISEAU : *Manuel de Scoutisme*. Livre I. *La Chevalerie scout*. — Livre II. *La science des bois et l'Exploration*. — Livre III. *La Vie des Camps et des Clubs Scouts*. (Ed. de la Maison des Scouts, 10, rue Laffitte, Paris, 1922). [épuisés].

### CAMPISME

*Camps d'Eclaireurs* (Eclaireurs unionistes).

Numéros spéciaux consacrés aux Camps par les diverses revues fédérales.

LOUP BLANC : *Le Camp d'Eclaireurs* (Arc Tendu).

Philip. CARRINGTON : *The Boy-Scouts' camp book* (Pearson, Londres 1928), 126 p. 1 sh.

*Allons au Camp* : Scouts belges (B. P. Belgian Scouts), 1928, 1<sup>re</sup> éd., 174 p., 62 fig., 10 pl. hors texte.

### TECHNIQUES SPECIALES :

*Manuel de Nœuds*, par la 63<sup>e</sup> Paris : Orphelins apprentis d'Auteuil, 40, rue La Fontaine, Paris XVI<sup>e</sup>, sans date, 20 p.

*Badge de Guide* : scouts belges, 1929, par Vieux Castor, 124 p., 60 fig., 3 planches hors texte.

*La Cuisine au camp*, par Monaud et Redier, chez A. Redier, 1929, 122 p.

LE VIEUX CASTOR : *Manuel scout des arbres*, 114 fig., 2 pl. hors texte (B. P. Belgian Scouts, 2<sup>e</sup> éd., s. d.)

MORTIMER BATTEN : *Pistes et pistages* (Arc Tendu).

*Signalisation* : L<sup>t</sup>-Colonel Panaïtesco : Signalisation roumaine. Scouts Roumains, 3, rue Haga, Bucarest, 1932, 62 p. (Vente aux trois Fédérations).

*La traversée des rivières : Ponts et radeaux*. (Aux Féd.).

G. HÉBERT : *Leçon type de natation*, par D. Francis Morgan, trad. de l'angl. par Gaston Gay, Paris La Hutte 1928, 32 pages.

### SECOURISME

*Manuel des premiers soins et d'Hygiène*. 3<sup>e</sup> éd. 1931, 96 pages. (Aux div. Fédér.). Siège central de la S. B. M., 21, rue François-I<sup>er</sup>, Paris (8<sup>e</sup>).

J. SENÉ : *Anatomie et secourisme*. S. d. F. de l'Orléanais, 21, rue Bannier, Orléans, s. date, 48 p., 1 pl. hors texte.

### CULTURE PHYSIQUE

G. HÉBERT : *Le Code de la Force*.

*Guide abrégé du Moniteur*.

*Leçon type d'entraînement*. (Aux div. Fédér.).

## FORMATION SOCIALE ET MORALE :

BADEN-POWELL : *Young Knights of the empire*. (Pearson. Londres 1916). 210 p. 1 sh.

BADEN-POWELL : *L'éducation par l'amour* (in *Education et Solidarité*. Recueil d'articles. Delachaux et Niestlé, 1930).

*La Loi scout* : commentaire d'après Saint-Thomas d'Aquin, par le R. P. Héret (Spes 1929).

Roland PHILIPS : *The Scout Law*; trad. Lettres à un C. P. 1<sup>re</sup> partie : *La Loi de l'Eclaireur*. (Arc Tendu).

R. P. RIGAUX : *A la découverte du monde social : Les six boucles du lasso* (Spes 1920, xvi-100 p.).

Jean JOUSSELIN : *Le scoutisme éveilleur d'âmes* (Ed. Je sers 1932)

R. P. BESSIÈRES : *L'Evangile du Chef* (Spes, nouv. Ed. 1930), 222 p.

H. GAMON : *The spirit of scouting* (Londres 1914), 63 p. 8 p.

Livres de prières : *The church scout's prayer book* (manuel protestant). — *The catholic prayer book* (manuel catholique) de Mgr Mutt, évêque auxiliaire de Westminster). A. K. *Ingrave* : *The church of England Scout's manual* (manuel anglican).

## EPISODES DE LA VIE SCOUTE :

Paul COZE : *Cinq scouts chez les Peaux Rouges*. Ill. av. fotogr. et dessins. (Ed. des Champs-Élysées, 1932).

PALLE-HUDE : *Le tour du monde d'un boy-scout en 44 jours*, 1 vol. ill. (Hachette 1928).

*Vie scout* du baron Louis de Sprimont. (Baden-Powell-Belgian-Scouts).

Nombreux récits parus dans les *Revue*s *scoutes*. (Aux diverses Fédérations).

## JEUX

BADEN-POWELL : *Scouting games*. Pearson, Londres 1917, 144 p. 1 sh. (trad. : *Jeux d'Eclaireurs*, Delachaux et Niestlé, 1930, 168 p.).

J. B. COLLYNS : *Sixty Indoors games for scouts*, Glasgow Brown son and Ferguson Ltd, 1930, 44 p.

MACKENZIE : *Games for scouts*. Glasgow Brown son and Ferguson Ltd, 158 pages. Third edition reprinted, 1931.

Goss : *Handbook of games*. London 1919. The Red. Triangle Press 78 p.

GILCRAFT : *Book of Games* A. Pearson. London. 2<sup>e</sup> éd. 1929, 128 p.

GUILLEN ET GRANDJEAN : *Le Livre des Jeux*, 2<sup>e</sup> éd., 248 p. (Arc Tendu 1930).

ROLLAND : *Quelques jeux d'éclaireurs* (Arc Tendu).

Arthur SHORT : *Yells for Scout Troops : So Yells and Troop Crees, and how to render them.* (Brown and Son, Glasgow).

### CHANTS

*Chantez les scouts*, 158 p., s. d. (B.-P. Belgian Scouts).

*Chantons les scouts*, nouvelle éd. Revue par E.-J. Regrettier. (Spes, s. d.).

Jacques SEVIN : *Les chansons des Scouts de France.*

*Les Chants de la Route et du Camp* (Spes 1930).

MONTJOYE : *Recueil de chansons populaires et Chants Scouts* par Carlo Boller, Gustave Dumas, Marc de Rance, E. J. Regrettier (Redier, éd. s. d.).

Une vingtaine de séries de « Cocorico » par Léon-Robert Brice, chez l'auteur, 54, rue d'Autun, Châlons-sur-Saône, s. date.

### LOUVETISME

BADEN-POWELL : *The wolf Cub's Handbook*, Pearson, Londres 1917, 230 p. 1 sh. 6 (trad. en français : *Le livre des louveteaux*. Delachaux et Niestlé, 2<sup>e</sup> éd.).

Miss VERA, C. BARCLAY CUBBING : *How to run a Pack*. Londres Qu. gén. de l'Association 9 p. (Trad. par Louis Doliveux. Comment conduire une meute (Spes, s. d.), 80 p.

#### DE LA MÊME :

*Character training in the Wolf-Cub Pack*, ibid. (Trad. Le Louvetisme et la formation du caractère. Collection S. D. F. Spes 1929). 120 p.

*The book of cub games*. Trad. Jeux pour Mowgli. 1930, Glasgow Brown Son and Ferguson), 128 p. Trad. par Renée Magon de Saint-Elier, s. date. Rédier.

*Good Scouting*. (London Sheed and Ward 1927, 1<sup>re</sup> éd.), 150 p.

*The Scoutway* (London Sheed and Ward 1<sup>re</sup> éd. 1929), 144 p. La route du royaume. (Scouts Belges 1931), 112 p.

*Akela à ses louveteaux* 1932. (La Hutte), 32 p., préface du Vieux Loup.

Revue anglaise : *Le Wolf cub* (Qu. gén. angl.).

*Chants des louveteaux* (2<sup>e</sup> éd. 1932. Arc Tendu), 182 p.

### LA ROUTE :

BADEN-POWELL : *Rovering to success*. 247 p. H. Jenkin, s. d. (Qu. gén. ang. 1922). Trad. *La Route du succès* (1928).

GRIFFIN : *Rover-Scouting*. The Faith Press, 1930. London, 152 p.

R. P. DERBAIX : *Le Routier* (Scouts belges), 100 p. 1931.

- G. TISSERAND : *Le service du soldat* (Spes 1932), 120 p.  
 R. P. M. RIGAU : *La Route, l'Etape des aînés* (Spes 1931), 122 p.  
 E. DE MACÉDO : *Les Scouts-Routiers*. (La Hutte).  
 Journées nationales de 1931. Rapports et exposés des Chefs routiers, numéro spécial du Chef (S. D. F.) N° de Mars 1932. Jamboree des Routiers de Kandersteg (N° d'oct. 1932).  
 Revues : E. D. F. : *Le Routier*, organe mensuel des Routiers E. D. F. (au Q. G.).  
 S. D. F. : *La Route* (Mensuel au Q. G.).

## SCOUTISME MARIN :

- WARRINGTON BADEN-POWELL (frère de B.-P.) : *Sea-scouting et seamanship for boys* (J. Brown, Glasgow, 1912, 190 p. 1 sh.)

## SCOUTISME FEMININ

- BADEN-POWELL : *Girl guiding*. Pearson, Londres 1918, 304 p. 1 sh. 6. Trad. : *Le livre des Eclaireuses*. Delachaux et Niestlé, 2° éd. 1928, 224 p., 193 fig.  
*Camcraft for Girl guide*, par Girl-Guide Association, s. date, 25 Buckingham Palace Road. London, 266 p.  
*Steps to girlguiding*, par B.-P. London, Pearson, éditeur, 2° édit. 1928, 64 p.  
*La préparation d'une éclaireuse* : Fédération des E. U.  
 Miss VERA GREEN : *Joan to the rescue*, 76 p. 1928. Glasgow, Brown Son and Ferguson.  
 Règlements et manuels techniques aux diverses Fédérations : *Eclaireuses Nouvelles et Eclaireuses Unionistes*, 10, rue Richelieu, Paris 1<sup>er</sup>, groupées dans La Fédération française des Eclaireurs. Revue commune : Le Trèfle.  
*Guides de France*, 76, rue des Saints-Pères, Paris 7°. Revue : La Guide de France.



## TABLE DES MATIÈRES

---

|                                            |     |
|--------------------------------------------|-----|
| Avant-Propos .....                         | 7   |
| Table par paragraphes .....                | 9   |
| CHAP. I. — La Formation personnelle .....  | 15  |
| CHAP. II. — L'aide du milieu.....          | 67  |
| CHAP. III. — La formation sociale .....    | 111 |
| CHAP. IV. — Le problème des Routiers ..... | 137 |
| CHAP. V. — Le Scoutisme paradoxal .....    | 157 |
| CHAP. VI. — Les Limites du Scoutisme ..... | 167 |
| CHAP. VII. — Morale et Individualité ..... | 177 |
| CHAP. VIII. — Conclusion .....             | 187 |
| Bibliographie .....                        | 191 |

---



ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE 25 AVRIL 1933

PAR LES PRESSES MODERNES

45, RUE DE MAUBEUGE, PARIS (9<sup>e</sup>)

ATELIERS A REIMS (MARNE)













